

LE TESTAMENT DE MOLTKE

Les introuvables de l'art militaire

collection publiée par la Commission française d'histoire
militaire et l'Institut de stratégie comparée

– 6 –

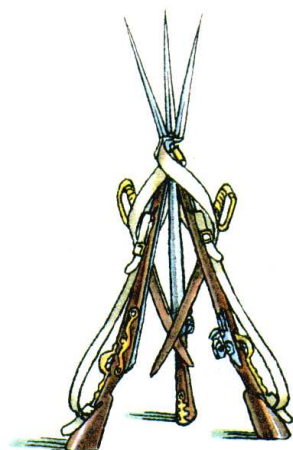
1. T.A. de Grandmaison : *La petite guerre*
2. L.M. de Jeney : *Le partisan*
3. Vicomte de Grenier : *L'art de la guerre sur mer*
4. Clausewitz : *La campagne de 1813 jusqu'à l'armistice*
5. Comte de La Roche : *Essai sur la petite guerre*
6. Sigismund von Schlichting : *Le testament de Moltke*

© CFHM - ISC - 2002

Sigismund von SCHLICHTING

LE TESTAMENT DE MOLTKE

traduit par le capitaine Jost de Staël-Holstein



1900

I S C

51, rue de Paradis

75010 Paris

L'ouvrage du général d'infanterie Sigismund von Schlichting, *Moltkes Vermächtnis*, est paru à Berlin chez E.S. Mittler en 1900. Il a été plusieurs fois réédité et, semble-t-il, traduit en russe. L'École supérieure de guerre l'a fait traduire par l'un de ses stagiaires, le capitaine Jost de Staël-Holstein, à une date inconnue mais certainement très rapprochée de l'édition allemande. Comme plusieurs autres, cette traduction n'a pas été publiée et n'a fait l'objet que d'une reproduction calligraphiée à un tout petit nombre d'exemplaires. Celui conservé à la bibliothèque de l'École supérieure de guerre a servi de base à la présente édition.

HCB

Le présent ouvrage a été composé par Laurence Sellin
et relu par Hervé Coutau-Bégarie
et Nicolas Hacquebart-Desvignes.

AVANT-PROPOS

L'étude de la stratégie doit reposer sur une base solide : tout le monde sera d'accord sur ce point. Or, le seul ouvrage contemporain qui puisse nous fournir cette base, ce sont les commentaires tactiques et stratégiques de Moltke, que le Grand état-major a livré à la publicité le 26 octobre 1900 et qui constitue le testament du Maréchal : c'est un capital, qui bien employé et placé à bon escient, doit rapporter les intérêts les plus sûrs. Je vais essayer, dans ce qui va suivre, d'en donner un aperçu d'ensemble.

Je suis obligé, dès l'abord, de rouvrir une discussion que j'ai provoquée naguère sans le vouloir : j'ai prétendu que notre armée ne devait pas, dans son instruction, suivre à la fois les maximes de Napoléon et celles de Moltke : je les trouvais contradictoires, particulièrement en stratégie. En émettant cette opinion, je ne m'attendais nullement à être contredit, tant elle me paraissait évidente, manifeste. Pendant des années, j'ai lu sans mot dire les articles publiés à ce sujet dans la presse : on rabaissait à plaisir la méthode stratégique de Moltke en la comparant à celle de Napoléon, et en mettant en lumière le contraste de ces deux méthodes. Quand, enfin, je trouvai des loisirs et que je cédaï à la tentation de prendre la défense de Moltke, on m'objecta, à mon grand étonnement, que les méthodes des deux Capitaines n'étaient pas le moins du monde en opposition ; on m'accusa alors de me battre contre des moulins à vent. On ne niait pas, il est vrai, que la préférence donnée aux lignes intérieures ne fût une faute à notre époque, mais on prétendait que Napoléon n'avait jamais employé ce procédé. Le théoricien Jomini resta le seul à avoir formulé cette accusation. D'autre part le principe « *Marcher séparés pour combattre réunis* » que je considérais comme une maxime évidente, fut rejeté

comme étant sans valeur. Or on reconnaît officiellement aujourd'hui que ce principe date déjà de Scharnhorst, qui s'en servait pour combattre la stratégie napoléonienne. On faisait en même temps table rase de tous les principes de stratégie, en évoquant l'esprit de Moltke lui-même. La stratégie, aurait-il affirmé lui aussi, se réduisait à un simple système d'expédients, donc, disait-on elle n'est soumise à aucun principe ! Or, Napoléon lui-même l'a dit : « *Il est un principe essentiel, c'est que la réunion de plusieurs corps d'armée ne doit jamais s'effectuer à proximité de l'ennemi* ».

Moltke, au contraire, a écrit : « *Le principe qui doit présider à la conduite des grandes masses est le suivant : laisser ses troupes aussi longtemps que possible séparées pour la manœuvre, et les réunir ensuite au moment opportun pour l'action décisive* ».

L'importance de deux doctrines si diamétralement opposées, appliquées aux opérations de guerre de deux grandes époques, ne peut pas être méconnue ; il est vrai que l'une quelconque d'entre elles, mise en pratique par un capitaine habile, pourrait à l'occasion conduire au même résultat que l'autre. Mais ce fait n'a plus rien de commun avec la théorie : il appartient au domaine des expédients, des procédés, dont l'application judicieuse seule peut faire un chef d'armée.

Si l'on voulait tirer de là la conclusion que la stratégie, dans son vaste domaine, peut se passer absolument de principes théoriques, on commettrait une erreur manifeste. Ces deux capitaines, victorieux tous deux, également versés dans la pratique de leur art, auraient donc émis bien inutilement des principes et des lois ? Ces deux hommes, si avares de leurs paroles en fait de doctrine stratégique, auraient fait précéder leurs actes de discours superflus et leur auraient mis par suite un frein malencontreux ? Une pareille idée se réfute d'elle-même. Un général énergique et sachant ce qu'il veut, applique un principe de ce genre aux solutions de tous les problèmes de guerre qu'il a à résoudre, et le fait planer

pour ainsi dire sur tout l'ensemble d'une campagne. Ce principe domine alors toutes les actions de détail et demeure le moteur unique qui met en mouvement l'ensemble de l'exploitation. L'entrée en Bohême des deux armées prussiennes nous offre, par exemple, une preuve bien frappante de l'importance stratégique que peut avoir une pareille unité de vues dans l'ensemble des opérations.

Il est évident sans doute que jamais la théorie n'a suffi pour faire un grand stratège. Ce stratège est un artiste, plus habile qu'aucun autre à vaincre les difficultés qu'il rencontre journellement et qui ne peuvent se résoudre au moyen de règles immuables. La valeur personnelle, le génie créateur seuls peuvent conduire au succès. Mais pour y apporter la méthode nécessaire, il faut à l'artiste des bases solides ; ces bases dans une armée qui veut être commandée, doivent être considérées comme constituant un domaine public.

Clausewitz l'a dit : « *Lorsqu'un homme intelligent consacre la moitié de son existence à étudier dans tous ses détails un sujet obscur, il réussira évidemment mieux que celui qui a la prétention d'être familiarisé avec ce sujet en peu de temps. Le but, la raison d'être de la théorie est donc de permettre à chacun de trouver tout ordonné et mis en lumière le sujet qu'il devrait sans cela étudier péniblement lui-même* ».

C'est ainsi que les œuvres de Moltke tiennent lieu actuellement de théorie. Elles mettent de l'ordre, de la clarté dans un sujet qui, depuis l'époque napoléonienne, s'est complètement transformé en ce qui concerne l'organisation, l'exploitation des chemins de fer, les télégraphes, l'armement, etc. Si l'on ne veut pas utiliser les recherches faites par Moltke, on est obligé de les entreprendre soi-même. Les idées stratégiques de Napoléon sont devenues caduques et ne peuvent conserver, en présence des nouveaux procédés de guerre, leur ancienne autorité. Les maximes de Moltke ne constituent pas davantage un code de préceptes rigides et

éternels, elles ne sont qu'un guide pouvant servir à résoudre ces problèmes stratégiques concrets qui s'offrent constamment à notre attention ; de même que ces maximes furent transmises, à notre grand capitaine, par l'époque napoléonienne, de même elles ont besoin, elles aussi, de faire des progrès constants, au fur et à mesure que les progrès de la guerre et ses procédés se modifient ; elles aussi vieilliraient si elles demeuraient invariables.

Il s'agit donc toujours de la transformation des conditions de la guerre et du perfectionnement de ses procédés.

Aussi n'est-il plus possible aujourd'hui d'agir en employant les méthodes, les principes, les habitudes de Napoléon, soit avant, soit pendant la bataille : les procédés de la guerre se sont transformés et interdisent cet emploi ; si le grand maître, en matière de stratégie, sortait aujourd'hui de son tombeau, il se garderait sans doute de s'approcher de l'ennemi en ordre déployé et de rester immobile des journées entières, comme il l'a fait à Austerlitz, ou d'enfoncer en masses compactes les centres ennemis, comme il l'a fait avec succès dans la plaine de Wagram.

En présence des changements qui s'étaient produits dans l'armement et dans les effectifs, il fallait imaginer de nouveaux principes fondamentaux : la nécessité de ces principes nouveaux se fit clairement sentir en 1866.

La campagne de Bohême et celle du Main ont prouvé par des faits que les procédés stratégiques de Moltke sont en contradiction avec les principes de l'ancienne école, datant du commencement du XIX^e siècle. L'un des deux facteurs, soit le chef, soit les troupes, devait modifier sa manière de faire. On le vit bien sur l'Iser et sur l'Adige, à Langensalsa et sur la Saale de Franconie.

En stratégie, un code très simple tient lieu d'école : il doit être le même pour tous pour éviter que le char stratégi-

que ne verse, si solide soit-il, ou bien ne s'emballe, échappant aux mains de son conducteur.

Un chef même de génie, utilisant les meilleurs procédés d'exécution, fera forcément fausse route, si l'une de ses armées, pour la concentration ou le déploiement de ses forces, suit la méthode napoléonienne, et l'autre celle de Moltke. La grandeur de l'action ne dépend pas le moins du monde de l'emploi de l'une ou l'autre de ces deux méthodes, mais de l'art avec lequel on l'applique dans l'ensemble de l'armée ; plus la machine stratégique se perfectionne, plus l'importance de l'unité de principe se fait sentir.

C'est la puissance de la tradition qui s'oppose à l'adoption de doctrines nouvelles aussi bien après nos glorieux succès qu'au début de la campagne de 1866. Mais toute tradition est un bien trompeur : elle devient néfaste dès qu'elle paralyse le travail rationnel de la pensée. Voyez les échelons de Frédéric à Iéna ! La même réflexion s'applique à la concentration des forces avant l'entrée en action. Appliqué machinalement de nos jours, ce principe peut aussi difficilement passer pour un héritage de Napoléon que les échelons de Ruchel, etc. pour un héritage de Frédéric et pourtant les procédés de ces deux capitaines ont bien ces origines respectives.

J'ai essayé, à plusieurs reprises, au cours des grandes manœuvres, de faire converger vers un même point deux corps venant de directions différentes. Au lieu de marcher droit sur l'objectif désigné, et de s'assurer ainsi, grâce à l'armement actuel, la supériorité, ils s'efforçaient, même après l'expérience de nos guerres, de se réunir auparavant, renonçant ainsi à l'avantage que leur eût assuré leur action commune partant de deux fronts différents. Telle est la force avec laquelle la tradition est ancrée dans l'âme de l'armée. Seule, l'application réfléchie de la doctrine simple de Moltke peut parvenir à la déraciner.

L'histoire militaire la plus récente nous offre un exemple bien instructif. Lord Roberts, dans la guerre des Boers, parvient à exécuter un mouvement enveloppant, en faisant agir simultanément ses troupes qui avaient effectué séparément leurs marches d'approche, contre la ligne de la Modder. Cette méthode différait complètement de celle qu'avait employée jusque-là Bühler et Methuen ; aussi amena-t-elle la perte de Cronje.

Qu'on se garde donc de céder à la tentation de croire que la stratégie peut se passer de toute théorie. En soi, cette théorie est de nature protéiforme lorsqu'on l'étudie à travers les événements d'époques différentes, mais aucun général digne de ce nom n'a pu s'en passer complètement, bien qu'elle n'ait en aucune façon assuré sa gloire. Si on laissait de côté cette méthode, le moyen de s'entendre manquerait dans l'ensemble de l'armée. Par la plume de Moltke, l'état-major général nous indique les voies que nous devons suivre maintenant pour continuer notre développement, et ces voies sont d'autant plus faciles à suivre que ce sont des voies nationales, reconnues et homologuées par des victoires allemandes. Ce n'est pas un avantage à dédaigner, que de pouvoir faire notre apprentissage dans nos propres ateliers, de ne plus avoir besoin d'en emprunter les bases à l'étranger, comme ont dû le faire nos aïeux, plus pauvres que nous à cet égard ; en admettant toutefois que nous ne nous endormions pas sur les lauriers que nous avons ainsi conquis, comme l'ont fait les épigones de Frédéric. Le testament de Moltke, lui aussi, exige la continuation de son travail, et non l'inaction. Mais la première chose à faire dans ce but est de choisir entre les deux principes que nous avons juxtaposés dans cette préface.

Son principe, Moltke ne l'a emprunté à aucun de ses contemporains, il n'en est redevable à aucun d'eux. Clausewitz lui-même n'y a aucune part, bien que Moltke prise très haut son autorité. Tout au plus le grand Scharnhorst appa-

raît-il ici comme un précurseur. Il ne faut pas oublier cependant que seuls les progrès de la civilisation, c'est-à-dire ceux des moyens de communication, routes, chemins de fer, télégraphes, de l'organisation des armées et de l'armement, purent donner la vie à cette doctrine et c'est en cela que Moltke fut un créateur.

De même, cette pensée créatrice ne date en aucune manière de l'époque qui suivit la guerre de 1866. C'est elle déjà qui guide Moltke dans la conduite de cette campagne, et son exposé de la stratégie qui ouvrit les voies nouvelles date de 1865 (*Commentaires tactiques et stratégiques de Moltke*, p. 237). Il lui est resté fidèle de toute façon et dans toutes les situations de la grande Campagne de France. Il utilisa ce principe avant comme après cette campagne et en fit le fondement de son œuvre stratégique, mais en tenant toujours compte des situations qu'il s'était proposé pour s'assurer la victoire. Ces situations exigeaient, tantôt une étendue considérable du front d'opérations (début de 1866), tantôt un resserrement exagéré de ce front (début de 1870, à cause de la forme des frontières) : mais toujours on voit apparaître clairement la nécessité de garder séparées aussi longtemps que possible, avant les opérations tactiques, les différentes parties de son armée, et de chercher à s'assurer stratégiquement la possibilité d'entrer en action en partant de deux fronts différents (1866 Königgrätz ; 1870 première et deuxième armée à leur arrivée sur la Sarre).

Le principe napoléonien que nous avons énoncé, il ne l'utilise jamais lorsqu'il se sert d'expédients. On peut reconnaître, il est vrai, qu'il eût dû l'appliquer pourtant dans un cas donné, à Gravelotte-Saint-Privat. La concentration des forces avant le début de l'action tactique offensive aurait été dans ce cas plus conforme à la situation. C'était alors un « *expédient* » destiné à remédier à un mouvement stratégique manqué par la Deuxième Armée. Il faut donc envisager, malgré tout, l'éventualité d'un déploiement possible avant le

combat, d'autant que ce déploiement devient toujours une nécessité devant une position ennemie préparée d'avance. Mais il a perdu la grande importance stratégique qu'il avait au temps de Napoléon.

L'application du principe concernant la séparation des corps pendant les marches d'approche entraîne la nécessité pour Moltke du calcul exact des longueurs de marche ; ce calcul lui était indispensable pour la préparation de tous les mouvements stratégiques, car seule sa constante observation permettait d'obtenir régulièrement et sûrement la réunion de toutes les forces sur le point où devait se poursuivre l'action décisive. Il fait partie de l'exposé des principes essentiels de la stratégie (exposé qu'on trouve dans ses ouvrages (voir ses commentaires p. 237). Il est évident d'ailleurs qu'il n'est pas le premier général qui ait su apprécier à sa juste valeur l'importance des longueurs de marche et la durée nécessaire au déploiement des colonnes lorsqu'il s'agit de les amener à l'action tactique. Comment de pareils problèmes auraient-ils pu échapper à un Napoléon ou à un Frédéric ? Ils sont évidents, se déduisent pour ainsi dire d'eux-mêmes, mais ils n'en doivent pas moins être toujours résolus.

La combinaison des longueurs de marche avec la durée du déploiement en vue de l'action, déploiement dont ces longueurs imposent la nécessité aux deux adversaires, a joué son rôle depuis qu'il y a eu des guerres faites avec des armées organisées. Elle a été appliquée par Alexandre et par Hannibal, mais surtout, et avec une grande habileté, par César. (Voir l'*Histoire de la stratégie* de Delbrück, 1^e partie, la Campagne des Helvètes). Pendant ces luttes, ce sont des peuples entiers qui marchent, se déplaçant avec leurs énormes convois sur une seule ligne. Ces colonnes, le grand Capitaine pouvait les attaquer efficacement, c'est-à-dire avec des forces numériquement supérieures, en les abordant avec toutes ses troupes réunies, soit en tête, soit en queue, soit plus rarement au centre. C'est dans l'emploi de ce procédé straté-

gique que consistent, pour une bonne part, les talents militaires du grand Romain. Ainsi l'idée des longueurs de marche, si importante dans l'histoire militaire, n'est certainement pas nouvelle. Moltke ne l'a pas inventée, et l'on a dû de tous temps compter avec elle. Mais personne avant lui n'en a fait, en théorie comme en pratique, la base organique de son organisation de guerre, et c'est en cela que consiste la nouveauté et le progrès.

Le vainqueur de Moscou n'en a pas fait autant : cela ressort de sa propre conduite : car cette idée lui eût montré l'absurdité de son entreprise. Les commentaires de Moltke montrent maintenant bien clairement combien cette conception a été systématique dans son enseignement à l'état-major.

La stratégie n'est évidemment pas une opération d'arithmétique et un officier d'état-major ne devient pas un grand général parce qu'il a dans sa sacoche un tableau des longueurs de marche. Mais ce qui peut être calculé, en stratégie, doit l'être très exactement, car le succès des batailles repose d'autant mieux sur ces calculs, que l'on veut réduire davantage les pertes de temps occasionnées par les déploiements. La doctrine de Moltke, sur les longueurs de marche, a rendu les opérations plus rapides, et en a fait de véritables chefs d'œuvre d'esprit de suite.

Il est important d'établir cette affirmation dès le début. Il n'est pas exact de dire que notre système national doive beaucoup à cet égard à ses devanciers dans l'art de la guerre. Il n'emprunta à leur doctrine que le principe des longueurs de marche qui, pour les armées allemandes actuelles serpentant en longues files sur une seule route, couvriraient aujourd'hui toute la longueur de l'empire allemand de l'Est à l'Ouest. Pour conduire cet *expedimentum*, accru par de telles proportions, et pour parvenir à constituer des fronts de combat, il créa des procédés nouveaux, permettant d'atteindre de meilleurs résultats ; il sut réduire les pertes de temps qu'en-

traîne l'énorme développement des armées modernes. Il nous faut retenir ce fait pour comprendre les explications ultérieures.

Je crois avoir dit de cette façon dès le début ce qui est nécessaire pour préparer le lecteur à suivre mon analyse.

Le poète fait dire à son Wallenstein :

- *Devrais-je exécuter ce projet, parce que je l'avais conçu ?*

Moltke peut répondre aux questions que lui pose la postérité :

- *J'ai exécuté mon œuvre comme je l'avais conçue.*

Il nous reste maintenant à examiner en détail les produits de cette conception.

Ma préface en a indiqué à l'avance les idées maîtresses.

Rappelons d'ailleurs que nous devons toujours considérer Moltke comme le serviteur le plus fidèle de son roi, ce monarque inoubliable qui eut le grand mérite de faire toujours ce que son lieutenant lui proposait. Mais c'est dans le cerveau de Moltke et grâce à son génie que s'élabora et se développa la stratégie prussienne.

Dans les considérations qui vont suivre, on n'a pas cherché à respecter l'ordre adopté par les œuvres de Moltke lors de la publication de son Testament. Je me suis donné en effet comme tâche d'examiner l'influence de Moltke à trois points de vue différents : comme chef de l'État-major général, comme Tacticien et comme Général d'Armée. Cette dernière partie sera sans doute la plus courte, car l'étude de ses campagnes y serait bien plus à sa place que celle de ses œuvres écrites. C'est à l'étude de ces campagnes que doivent conduire les deux premières parties.

Moltke ne nous a pas laissé de doctrine sur la façon de conduire une campagne, et de gagner des batailles car il

n'existe pas pour cela de formule. Au reste aucun capitaine n'a légué à ses héritiers un enseignement plus considérable que lui : cette doctrine, il est vrai, ne se termine pas en un point déterminé par une formule invariable ; elle exige, au contraire, qu'on continue à l'améliorer sans relâche. Notre admiration pour son œuvre ne devra pas nous empêcher de remarquer que déjà certaines pensées du Testament commencent à vieillir et qu'elles doivent dès maintenant faire place à des idées nouvelles.

*Rien n'est changeant comme
le vent, la femme et la fortune.*

MOLTKE, CHEF DE L'ETAT-MAJOR GENERAL

J'emprunte la devise que j'inscris en tête de mes considérations sur la stratégie à un navire qui m'amena jadis en Orient. Je voudrais l'appliquer maintenant à un sujet qui me semble tout aussi variable en admettant qu'une vie d'homme ne compte guère pour plus d'un instant dans l'histoire militaire.

Si l'on se sert de cette échelle pour apprécier les événements du siècle qui vient de s'écouler, on reconnaîtra que la stratégie est aussi changeante que le vent, la femme ou la fortune. Or, à ces trois points de vue, l'expérience de la vie nous oblige à tenir compte de la durée dans le changement même, ou de rechercher les causes qui motivent ce changement, pour nous efforcer de nous en rendre maître ; il en est de même du stratégiste, qui doit suivre d'un œil vigilant les changements qui se produisent autour de lui pour se maintenir à la hauteur de sa mission.

Sur ce terrain fécond, on voit constamment éclore, en temps de paix comme en temps de guerre, des germes nouveaux qui viennent remplacer les branches mortes. La stratégie peut se comparer à un arbre qui renaît continuellement des mêmes racines ; mais qui a besoin des soins vigilants et ininterrompus du jardinier.

Au début du XIX^e siècle, les premiers enseignements nous sont donnés par les événements qui ont marqué la

courte période allant de 1796 jusqu'à la catastrophe de 1806. Le génie de Napoléon a conduit à la victoire les armées toutes nouvelles de la Révolution française ; il l'a fait par une méthode et dans une forme que l'on ne soupçonnait pas encore du temps de Frédéric ; l'armée prussienne sombra devant elle pour avoir voulu se cramponner aux idées du passé, qui naguère l'avaient aidé à se couvrir de gloire. Les vastes conceptions qui après avoir, il est vrai, manqué leur but à Kollin, avaient fait de Leuthen la victoire la plus éclatante du siècle s'étaient transformées en un simple jeu d'adresse et devaient infailliblement succomber devant la tactique et la stratégie de Napoléon. Toutes ces lois vieilles manquèrent leur effet, tant celle des bases magasins sur le théâtre des opérations que celle des échelons sur le champ de bataille. Leur temps était passé. Frédéric utilisait le terrain pour établir ses belles formations, et devait pour cela, comme par exemple à Rossbach, se retirer au préalable avant d'entamer son mouvement d'offensive victorieuse. Napoléon, à Iéna, utilisa le terrain, peu favorable pourtant, pour choisir son point d'attaque, ce qui lui réussit sans peine contre un ennemi qui ne connaissait qu'une formation, et qui la prenait comme sur le terrain de manœuvres. La combinaison des différentes armes (ordre de bataille) et l'utilisation des troupes (règlement), tout chez l'un des adversaires était nouveau et excellent, chez l'autre vieilli et atrophié. Un arbre vigoureux et jeune, aux mains d'un jardinier habile, couvert de son ombre les branches mouvantes d'un chêne naguère encore puissant. Pourtant, la vitalité de ce chêne restait intacte, et de nouveaux rejetons y poussèrent bientôt par les soins d'un nouveau jardinier.

Le génie créateur de Scharnhorst naquit des désastres d'Iéna et de Friedland. Il refit de la stratégie un art et créa l'atelier intellectuel où maintenant encore, nous forçons et nous charpentons. C'est là aussi que Moltke alla chercher les outils destinés à édifier sa propre œuvre, bien plus encore que dans l'histoire des guerres napoléoniennes ; il y joignit

bien entendu les enseignements fournis par ces guerres. C'est ainsi que nous acquîmes alors le droit bien réel de parler d'une stratégie nationale ; nous n'avons vaincu ni en 1813 ni de nos jours avec un produit d'importation : elle avait bien été « *Made in Germany* ». Elle repose sur la dépendance et la responsabilité de la pensée dans les opérations militaires et ne s'appuiera plus jamais, il faut l'espérer, sur un formalisme sans vie.

Clausewitz, le grand penseur, a exprimé l'opinion qu'aucun homme n'eût été apte, comme Scharnhorst, à concevoir une théorie pratique de la guerre, si la destinée lui eût accordé une vie plus longue et lui eût permis ainsi de mettre en valeur l'expérience qu'il avait acquise pendant la guerre de l'Indépendance. Même dans la courte période dont il disposa de 1807 à 1813, il put jeter les bases de notre développement progressif jusqu'à l'époque actuelle. C'est par lui déjà, nous le savons officiellement à présent, que, dans le domaine de la stratégie, la maxime fondamentale « *marcher séparés pour combattre réunis* », nous est parvenue. Loin d'être une doctrine napoléonienne, elle constitue au contraire sur elle un réel progrès ; à cause tout d'abord de l'accroissement des masses armées, dû au service obligatoire, puis de l'utilisation de tous les moyens de locomotion sur le théâtre de la guerre. Il laisse encore une moisson incomparablement plus riche dans le domaine de la moyenne et de la petite tactique, dans toutes ses instructions et ses mémoires. Ses œuvres sont une source où l'on puise encore à l'époque actuelle.

C'est donc là que se trouve le foyer intellectuel à qui Moltke et nous-mêmes nous devons tout.

A la suite de Clausewitz, nous avons vu fleurir une période classique de littérature militaire qui, issue de cette époque tourmentée, nous a fourni de nombreux sujets philosophiques et historiques. La source de notre développement pratique et progressif au XIX^e siècle porte malgré tout la marque de Scharnhorst. C'est elle aussi qui m'a servi de

guide dans mes investigations à travers le Testament de Moltke.

On institua d'abord les grandes manœuvres, au perfectionnement desquelles nous travaillons encore continuellement. On reconnut la nécessité de mettre les troupes dans des situations se rapprochant le plus possible de celles de la guerre. On entra ainsi dans la voie des applications pratiques.

C'est l'esprit d'initiative qu'il faut développer en temps de paix ; il permet d'acquérir des notions d'expérience que l'on pourra appliquer en temps de guerre, avec un sentiment légitime de confiance en soi-même.

Les grandes manœuvres constituent une forme d'exercice que nous possédions déjà depuis plus de 50 ans, avant qu'elles ne deviennent un bien commun à toutes les armées étrangères. Quelle n'était pas la valeur de tels enseignements quand on les compare aux manœuvres françaises du camp de Chalon, où l'on s'épuisait en reproduction des glorieuses batailles du passé, d'Austerlitz et de Friedland, oubliant que jamais, en fait de guerre, une situation tactique du passé ne pourra se reproduire exactement dans l'avenir.

Les chefs brillants qui se succédèrent au cours du XIX^e siècle à la tête de notre grand état-major appliquèrent cette idée pratique en lui donnant le plus d'ampleur possible, et en l'étendant aux exercices à grande échelle sur le terrain, même sans troupes.

Pour s'exercer à la guerre, il faut imaginer avant tout des situations vraisemblables et par conséquent possibles. Le chef, dans ce cas, doit devenir un poète, car le poète lui, aussi, n'instruit et n'émeut vraiment que si ses pensées et ses créations sont conformes à la vérité. C'est ainsi que prirent naissance les voyages d'état-major, avec toute la série d'exercices de cadres qui viennent s'y ajouter aujourd'hui. La pratique prouva bientôt qu'on arrivait à un bien meilleur

résultat en manœuvrant sans troupes, tout au moins en ce qui concerne la stratégie. Leur créateur fut Krauseneck, et il est regrettable que ses remarques sur le but et l'essence des voyages d'études n'aient pas été publiés en tête des commentaires de Moltke sur le même sujet. L'instruction de Reyber leur donna ensuite, en 1854, une forme plus méthodique : ce chef si remarquable a du reste rendu de grands services en ce qui concerne les services de sûreté, d'exploration et d'organisation des troupes. Il a joué ainsi le rôle de l'apôtre, qui prépare l'œuvre du maître et lui aplanit sa voie.

A la période de guerres violentes du commencement du XIX^e siècle, succéda une ère de paix de près de 50 années. C'est pendant de telles périodes qu'il s'agit de développer, avec ordre et méthode, l'expérience acquise pendant la guerre. L'enseignement de la stratégie ne doit pas s'endormir pour cela. Les événements lui imposent des modifications qui doivent être étudiées sérieusement en théorie. Dans ces longues périodes de paix, les enseignements tirés de la guerre ont le temps de vieillir et doivent subir des transformations. Mais ces transformations, la théorie ne permet bien souvent de les évaluer que d'une manière insuffisante. En temps de paix, on est prompt à l'invention, ce qui conduit même souvent à des raffinements exagérés ou bien à un méthodisme que n'anime plus comme autrefois, le génie de la victoire. Il en a été ainsi chez nous : les études du temps de paix n'ont pu éviter de tomber dans ces deux défauts. Souvenons-nous de la période pendant laquelle nous pratiquions le dressage (drill) méthodique, période de torpeur dont l'année 1848 vint nous réveiller, rappelons-nous aussi ces raffinements subtils qui eurent plus tard la prétention de remplacer l'expérience de la guerre, expérience que nous n'avions plus. Sans répit, le génie de notre grand état-major a veillé pendant toute la durée du siècle, dominant ces erreurs éphémères, et a continué à travailler, avec un remarquable esprit de suite, à établir la véritable doctrine. Les principes posés par Scharnhorst y restèrent bien vivants, et c'est à sa tête que fut placé

au bon moment l'homme qui répondait le mieux aux nécessités de son temps.

Avant d'exposer son œuvre, qu'il me soit permis de rappeler les modifications qui, dans l'intervalle, avaient commencé à se produire dans les conditions de la guerre. Ces modifications se produisirent soit avant, soit pendant l'entrée en ligne de Moltke et se continuèrent pendant toute son œuvre. Le mérite principal du grand penseur fut surtout d'avoir compris la valeur de ces faits et d'avoir su en tenir compte. Les transformations que les progrès de la civilisation imposaient à la stratégie, il ne les a jamais perdues de vue dans l'ensemble de son œuvre comme chef de l'état-major général, et jamais pourtant elles n'ont été plus décisives.

C'est à cette époque que l'Europe se couvrit de lignes de chemins de fer, que les routes se multiplièrent, que les télégraphes firent leur apparition, que l'armement se transforma complètement. En même temps, les armées devinrent peu à peu gigantesques. Moltke sut organiser ses armées et ses instruments de guerre à la lumière de ces inventions récentes, et ne négligea aucun de ces nouveaux facteurs. Oui, la stratégie est changeante comme le vent ; s'il veut faire preuve d'habileté, le capitaine doit tendre ses voiles ou les carguer en tenant compte de ces changements. Il est absurde de vouloir comparer entre elles les valeurs respectives des capitaines d'époques différentes : il suffit que Moltke ait su régner sur la sienne. Cela suffit pour lui – sinon pour nous – car il nous reste à continuer son œuvre. Le passé nous enseigne que l'art de la guerre s'est transformé sans cesse, il en sera de même dans l'avenir : je ne l'oublierai pas dans les pages qui vont suivre.

Mémoires concernant les voyages d'état-major

Krauseneck s'était imposé au début, pour les voyages d'étude, un objectif des plus restreints, se bornant à des situations choisies immédiatement avant le combat tactique ;

le choix de la discussion des positions d'attaque et défense, sur le terrain, les dispositions à prendre pour le combat y jouaient le rôle principal. Reyber vint ensuite ; il choisit pour ses travaux des formations bien définies, qu'il déterminait avec précision. Moltke enfin introduisit le courant d'idées stratégiques qui domine tous ses mémoires. Ce ne fut plus le terrain qui demeura le facteur principal du combat, mais bien la pensée stratégique, le terrain n'étant que son auxiliaire. « *On ne livre pas un combat à la guerre sans avoir un but bien défini* », disait Moltke, et c'est d'après ce principe qu'il déterminait la forme des voyages d'études.

Mémoire de 1858

Il est bien regrettable que l'introduction qu'il écrivit en tête de sa première grande Instruction de mars 1858 n'ait pas été publiée. Il y recommande de ne pas placer les deux partis, au début de l'exercice, dans la situation qui précède immédiatement la décision. Il faut que, par les conditions de temps et de lieu qu'on leur impose, ils soient dans la possibilité, et dans l'obligation de prendre leurs décisions en pleine indépendance, d'après le thème, la situation générale qui leur est donnée, et les conséquences qui en découlent : de cette façon le terrain n'aura pas l'influence qu'il doit avoir. On ne se bute pas aujourd'hui dans une position favorable et demain dans une mauvaise, parce que cela correspond à la mission qui vous est imposée. C'est ainsi que la tactique mène à la stratégie par le seul point de contact que ces deux sciences aient l'une avec l'autre ; les exercices pratiqués jusque là dans le domaine de la recherche des positions avaient pu, il est vrai, frayer un chemin aux études nouvelles.

Le profit qu'en tirèrent le directeur aussi bien que l'exécutant fut considérable, et si ces remarques, si classiques et si simples, ont été laissées de côté par les éditeurs, c'est sans doute qu'ils ont pensé que ces considérations peuvent passer aujourd'hui pour des axiomes évidents. Je n'ai

pu les passer ici sous silence, d'abord parce qu'elles marquent un pas dans la vie de notre instruction, puis parce que nous avons le devoir de continuer encore à faire des progrès dans cette voie. C'est particulièrement dans cet ordre d'idées que nous ne devons pas nous arrêter à l'endroit indiqué par Moltke.

Le directeur dut alors s'exercer à trouver des situations vraisemblables obligeant les corps d'armée imaginaires à se mouvoir dans la direction voulue par lui. L'exécutant de son côté fut poussé vers le domaine de la stratégie, comme il arrive constamment au corps d'armée seul à la guerre, s'il doit vaincre dans les limites restreintes qui lui sont assignées. La sagacité des officiers peut s'exercer ainsi sur un terrain tout nouveau pour elle. La partie mécanique du combat perdit de sa valeur ; la réflexion et la stratégie vinrent prendre la place qu'il leur revenait.

Un autre progrès heureux consista, pour Moltke, à donner comme sujet d'étude, dans les voyages d'état-major de Corps d'Armée qu'il organisait, une division d'infanterie sur le pied de guerre. La division constitue l'unité stratégique la plus faible, dans l'ensemble de l'armée, et quiconque veut s'exercer pratiquement au maniement des opérations de guerre aura tout intérêt à chercher à acquérir cet art en se servant de cette unité élémentaire. C'est de la réunion de plusieurs organes semblables et de leur action commune, que naît la stratégie, comme la pensée maîtresse d'un discours, ressort de la réunion de ses différentes propositions qui le composent.

Pour poursuivre le développement de notre pensée nous devons remarquer que la direction des voyages d'état-major ne devra pas s'arrêter à ce premier pas dans le domaine de la stratégie, car une division n'est jamais seule à l'époque actuelle sur le théâtre de la guerre.

L'action combinée de plusieurs divisions sera toujours nécessaire et devra, dans le cas où elle manquerait, être

remplacée par des hypothèses correspondantes. Les difficultés que cette circonstance apporte à la direction des manœuvres ou des voyages d'état-major, devront sauter aux yeux au cours de leur développement. Nous nous arrêterons d'abord à ce que nous enseignent les opérations de la division.

Moltke se vit autorisé à rattacher à cette forme élémentaire d'exercices stratégiques tous les grands préceptes qui devaient conduire notre stratégie vers le progrès en face de celle de Napoléon, et c'est dans cet ordre d'idées que je veux commenter les ouvrages classiques de notre illustre chef, qui viennent d'être portés à la connaissance de l'ensemble de l'armée.

Au moment où ils prirent naissance, ils restèrent la propriété jalousement gardée de l'état-major. Il est très regrettable que les pensées de Moltke sur la stratégie n'aient pas été connues de l'armée et surtout n'y aient pas fait autorité, car on y resta attaché à l'idée que représentait la figure de Napoléon comme celle du « *Dieu même de la guerre* » au sommet d'un rocher inébranlable, ou même à celle qui par delà la catastrophe de 1806 se reportait aux modèles fédériciens. (Tactique d'Infanterie de Möllendorf et exercices contre un ennemi marqué).

L'officier soi-disant cultivé lisait bien son Clausewitz : je suis loin de vouloir rabaisser la haute importance d'une pareille occupation. Mais l'œuvre de ce grand écrivain militaire est de celles qui peuvent facilement être mal comprises. C'est le sort commun qu'elle partage avec d'autres œuvres célèbres, la Bible, la Divine Comédie, le Messie de Klopstock, Faust, don Quichotte. En tout cas, il ne faudrait pas lui confier un enseignement militaire simple, à la portée de tout le monde.

Nous avons éprouvé les conséquences de tout ceci en 1866. Moltke avait inculqué à son état-major une autre pensée stratégique, mais elle était inconnue de ses contempo-

rains, des généraux. Ils suivaient une autre doctrine, avec laquelle ils avaient été élevés, et combattirent de maintes manières les procédés stratégiques qui leur furent proposés alors. Ces procédés leur paraissaient étranges et par conséquent défectueux (Steinmetz, Falkenstein, Gustave Alvensleben, etc.)

Après cette digression nécessaire, je me retourne vers le contenu des mémoires de Moltke eux-mêmes. Le premier, en date de mars 1858, établit déjà le cadre des opérations qui devaient donner leur base aux voyages d'état-major, où la tactique devait n'être considérée que comme le résultat des libres décisions *stratégiques*. Ce sont là les principes concernant l'ordre de bataille et *l'organisation* (les formations) des troupes, la façon de donner et de transmettre des ordres, les marches et les *études de terrain*, qui devinrent et restèrent fondamentaux pour les opérations faites d'après ces idées.

Je ne puis naturellement pas me proposer de suivre, proposition par proposition, les pensées de Moltke, je désirerais seulement en faciliter la lecture par la mise en lumière de quelques points de vue particuliers. Ces propositions paraîtront aux élèves d'état-major de l'époque actuelle des alouettes qui sont venues toutes rôties se mettre sous leur dent. Elles pourront leur paraître absolument évidentes. Il est bon, par conséquent, de se souvenir qu'elles n'existaient pas encore il y a moins de 50 ans.

Remarquons du reste l'obscurité qui régnait sur les notions d'ordre de bataille, opposé à l'organisation des troupes et aux formations de marche, obscurité qui se propagea longtemps après 1858 ; remarquons les ordres *débordants* qui avaient la prétention de tout prévoir, même ce que l'exécutant seul peut ordonner efficacement. C'est dans nos anciennes prescriptions concernant l'exécution des manœuvres contre un ennemi marqué et supposé, prescriptions dans lesquelles le détail même des actions était fixé phase par phase, qu'on peut se rendre compte d'une manière frap-

pante de l'importance que pouvait avoir, dans cet ordre d'idées, un éclaircissement. C'étaient pour ainsi dire encore des vestiges des procédés de guerre du temps de Frédéric. C'est avec de tels errements que Moltke vint rompre tout d'abord, pour l'état-major et dès son premier Mémoire, au moyen d'une de ces paroles magiques qui se trouvaient quelquefois sous sa plume :

« Il faut fixer comme règle qu'un ordre doit contenir tout ce que l'inférieur ne peut pas décider de lui-même pour atteindre un but donné, mais rien que cela ».

Ce principe s'applique à tous les cas sans exception, contient toutes les règles de la rédaction des ordres, laissant à des mains expertes le choix entre des prescriptions à exécuter à la lettre, ou des directives générales, et écarte tout le reste inutile. Nous possédons ainsi un principe de doctrine, qui a trouvé sa place dans tous les règlements, jusque dans le service en campagne et le Règlement d'Infanterie.

Il est bien vrai que ce n'est pas la forme correcte donnée à un ordre qui fera un grand général ; mais c'est un des outils dont le maniement habile par tous les organes de l'armée a le plus d'importance. Au temps de Napoléon, on pouvait encore se passer de répandre systématiquement cette science parmi tous les organes du Commandement, car on cherchait à faire sentir partout l'influence personnelle d'une volonté unique et toute puissante. Mais l'ampleur plus vaste des opérations et du combat à l'époque actuelle exige l'obéissance intelligente jusque dans les dernières ramifications de l'armée. Cela devient une nécessité primordiale et indispensable pour l'action commune des parties éloignées l'une de l'autre et séparées par de grands intervalles.

Moltke ne pouvait plus réussir avec la sûre méthode de guerre que Clausewitz reconnaît aux armées de Napoléon ; elle doit être dans bien des cas remplacée par l'initiative des subordonnés ; aussi, fallut-il modifier le système des ordres, en introduisant une répartition rationnelle

à tous les échelons de la hiérarchie. Souvenez-vous à ce propos des nombreux reproches adressés au commandant autrichien en 1866 au sujet du manque d'ordres, et rappelez-vous qu'en 1870 les chefs des troupes françaises aimaient à attendre, pour agir, des ordres explicites venus de haut lieu. Tout cela constituait des vestiges d'une époque vieillie. Perfectionner de plus en plus l'art de donner des ordres reste un des problèmes que l'avenir pose à notre art militaire.

Remarquons également l'importance des éléments que ce premier mémoire fixe déjà concernant les formations de marche stratégique, qui devait constituer un sujet important d'exercices. Là déjà, Moltke ne se fait pas faute d'attirer l'attention sur la longueur de marche d'une division et sur l'intérêt qui en découle, de séparer si possible les corps d'armée en deux parties, marchant sur deux routes voisines, de façon à permettre d'accélérer son déploiement en vue du combat.

Le passage en question indique également la conduite à tenir avant la bataille, dans le cas où l'espace manque pour étendre ainsi ses troupes en largeur, et où des unités profondes sont réduites à utiliser une route unique. Il s'agit dans ce cas, en résumé, de déployer les troupes derrière un pli de terrain, en envoyant en avant, au delà de ce pli une avant-garde de sûreté. Il nous faut mettre *cette idée en évidence*, car nous en aurons besoin plus tard pour le développement de la doctrine stratégique.

Dans le cas actuel, le procédé a surtout pour but de diminuer le temps nécessaire à l'entrée en ligne le lendemain et de faire en sorte que les troupes soient plus rapidement prêtes à l'action. On verra bientôt quel contraste existe entre cette solution intermédiaire et le procédé qui consiste à envoyer directement ses troupes de la colonne en marche au combat.

Mémoire de 1864

Le mémoire de 1864 ajoute à ces considérations fondamentales d'autres idées essentiellement nouvelles et qui doivent les compléter. Elles se condensent déjà dans cet ouvrage en des formules plus nettes sur la stratégie. Il en ressort plus clairement encore ce qu'il est possible de faire dans les voyages d'état-major pour préparer la guerre.

Je vais essayer de le résumer brièvement, en en faisant ressortir les idées principales. Le traité commence par définir nettement le but des deux différentes formes d'exercices, les manœuvres et le voyage d'études. Les manœuvres servent plus spécialement à l'étude de la tactique. Elles doivent enseigner aux troupes le combat : ces troupes, au cours d'une opération stratégique, ne seraient que des spectateurs intéressés et se borneraient quand même au rôle des colonnes en marche. Aussi, ces exercices tactiques peuvent-ils être pratiqués plus efficacement autour des garnisons, comme c'est le cas du reste *pour les manœuvres*. La partie la plus importante du travail stratégique est déjà faite lorsque le thème est élaboré.

C'est ce travail au contraire qui constituait le but des voyages d'état-major. C'est par eux qu'avant tout les directions de marche atteignent leur véritable signification pour la préparation des opérations tactiques. Un exercice dont le plan fermerait les portes à ces considérations serait une erreur. En outre, les relations à établir entre l'avant-garde et l'arrière-garde et, d'autre part, la longueur de marche et la division, de l'autre son éloignement de l'ennemi, doivent être soumises à un examen détaillé. C'est d'après ces données que se déterminent les décisions à prendre, ainsi que le contenu et la forme des ordres à donner.

Moltke arrive ainsi à évaluer la grandeur variable de l'éloignement à garder de l'ennemi, et tout naturellement les effets, produits par les armes nouvelles, des conditions nou-

velles. L'armée prussienne est armée du fusil à aiguille, et l'ennemi lui aussi est en possession de fusils et de canons rayés.

Aussi la nécessité intervient-elle de rester plus éloigné de l'ennemi, tant qu'on ne veut pas entrer immédiatement dans le combat. Une marche d'approche en ordre déployé à proximité des rassemblements ennemis et durant des journées entières, comme à Austerlitz, est devenue une impossibilité, parce qu'elle lie trop tôt les mains de l'assaillant et oblige les troupes pendant trop longtemps à garder les dispositions de combat.

Le passage le plus important de cette mémorable Instruction est le suivant. Je le transcris in extenso à cause de sa haute signification tant stratégique que tactique :

« Les lignes des sentinelles, éloignées l'une de l'autre à portée de fusil, restent constamment en position d'alerte. Si avec cela le gros ne se trouve pas dans une position lui permettant de combattre immédiatement, si ses réserves sont à grande distance en arrière, il est évident que sa situation, en cas d'une offensive éventuelle de l'ennemi, se trouve être très critique. Si les deux partis veulent un combat décisif, il s'approcheront sans doute l'un de l'autre dès la veille. Dans ce cas, il reste peu de place pour l'avant-garde, surtout pour celle du défenseur. Il peut être souvent avantageux de bivouaquer, prêt au combat sans avant-garde, avec une simple ligne de sentinelles, plutôt que de commencer la bataille par la retraite d'un détachement placé tout près du front, le masquant par conséquent. Ceci est, il est vrai, non pas la règle, mais l'exception ; de même, le combat décisif est le but, mais l'état complet de préparation au combat n'est pas l'état normal et ne peut se prolonger ».

Nous nous trouvons cette fois en présence d'une de ces propositions classiques de Moltke, qui a pris une valeur durable pour le commandement, et qui par suite a été introduite dans le service en campagne. Ce règlement indique

clairement les différentes mesures de sécurité qui deviennent nécessaires pendant la période du repos, c'est-à-dire quand l'intervalle stratégique qui sépare l'armée de l'ennemi a été franchi.

Le traité de Moltke établit encore des règles importantes, par delà la période de repos, pour le maniement des avant-gardes et des arrière-gardes, en ce qui concerne les instructions à leur donner et l'initiative à leur laisser. Je vous laisse le soin de consulter l'ouvrage à ce sujet. En résumé, elles font voir pour les avant-gardes combien leur liberté de manœuvre est réduite, combien leur distance du gros est diminuée, en regard des missions qu'elles avaient à remplir au début du XIX^e siècle (avant-garde de l'armée de Blücher commandée par Katzler). Même dans les cas les plus exceptionnels, elles restent dans la dépendance du gros de la division qui les suit, et il ne peut jamais être question que de la durée de la résistance dont elles seront capables dans une même journée.

Les traités de Moltke ne disent pas un mot de plus sur les grandes avant-gardes d'armée, dans le genre de celle de Katzler, bien que ce point de vue n'échappe jamais complètement à l'esprit de Moltke. Nous le retrouvons pour l'année 1870 dans sa correspondance militaire pour une situation bien définie.

Les conditions dans lesquelles agissent les arrière-gardes se sont certainement modifiées dans une moindre mesure ; malgré cela nous trouvons dans ce traité des indications nouvelles à ce sujet ; elles offrent au général intelligent de l'époque actuelle un sujet d'études intéressant.

Les arrière-gardes ne doivent résister que jusqu'au moment où leur gros est entré dans la colonne de marche ; elles ont par suite à organiser devant leur front un obstacle qui oblige l'ennemi à un mouvement enveloppant et occasionne ainsi une perte de temps.

A cette recommandation qui s'étend jusque sur le domaine de la tactique Moltke a ajouté une importante remarque : ces couverts artificiels ne sont nullement à désirer dans le cas d'un combat décisif. Des pentes douces qui, avec un terrain donnant un abri suffisant, offrent le champ de tir le plus favorable tout en laissant la liberté de mouvements la plus entière, rendent sur le front des services incomparablement plus précieux. Cette idée, elle aussi, a eu une influence réformatrice. Si Benedeck lui avait obéi, il aurait choisi tout autrement son terrain à Königgraetz pour une bataille défensive, étant donné déjà les difficultés de mouvement qui lui étaient imposées : il aurait utilisé d'une façon plus heureuse sa position de Dubenetz.

Pour l'école de Moltke, il n'y a plus de bataille sans liberté d'opérations. Par contre, il recommande d'appuyer toujours ses ailes. On pourrait ajouter ici que si ce point d'appui manque, l'existence d'une forte réserve d'ailes devient indispensable, surtout lorsqu'il s'agit de fronts étendus. Je sais bien que cette addition, à cet endroit de l'ouvrage, est un empiètement, mais je tiens à la faire car elle apporte de la clarté dans ce qui sera exposé plus loin.

Je désirerais terminer mes explications concernant le traité en question par la citation de cette phrase qu'il contient, et qui mérite d'être reproduite en gros caractères :

« Quiconque engage son gros contre l'ennemi, ne pourra que bien rarement rompre volontairement le combat ; il sera forcé de faire entrer en ligne ses réserves pour combattre jusqu'à ce qu'on ait obtenu un résultat décisif ».

Combien de fois, aux manœuvres le commandement agit-il maintenant encore à l'encontre de ce principe tactique, le plus important de tous ! Mais les mauvaises habitudes du temps de paix deviennent facilement en temps de guerre des fautes néfastes. Il en est exactement de même de la tendance qu'ont à s'imiter deux armées combattant côte à côte, ten-

dance qu'une fausse éducation a contribué à développer jusqu'à l'époque actuelle.

Il ressort clairement de l'étude que nous venons de faire de ce mémoire, combien Moltke, dans les voyages d'état-major, met l'enseignement tactique au-dessous de celui de la stratégie. Pour cette époque, ce point de vue était certainement très sage : il répondait aussi à ses dons personnels. Comme perfectionnement pour l'avenir, on fera bien néanmoins dans ces ouvrages de pousser plus loin que de son temps l'étude du développement de grands combats. Même à ce point de vue on peut arriver, sans troupes, à étudier bien des choses à fond, à prendre plus sérieusement certaines dispositions, qu'en présence des troupes. Aux manœuvres par exemple, les pertes sont nulles : dans les voyages d'état major, l'imagination y supplée en les évaluant d'une manière incomparablement plus exacte. De même, dans ces voyages, l'action n'est pas subordonnée à des conditions conventionnelles.

Mémoire de 1865

Le point culminant de l'enseignement de la stratégie est atteint par les considérations contenues dans le mémoire de Moltke de septembre 1865 sur les voyages d'état-major. Il faut s'imaginer l'époque où il paraît. La guerre contre le Danemark vient de se terminer, celle contre l'Autriche est imminente.

C'est l'époque du traité de Gastein, celle où le chef s'exprime d'une manière décisive sur sa propre stratégie. Il abandonne par ce fait le terrain de la tradition de Napoléon et de Jomini, rompt avec la manière de voir de son Clausewitz si prisé jusque là, et avec toute l'école de ce dernier : on peut dire, d'une manière imagée, qu'il franchit un Rubicon devant lequel sans doute sa pensée s'était arrêtée depuis longtemps. Le rôle, si réduit jusque là, des voyages d'état-major ne pouvait évidemment pas à lui seul le pousser dans

cette voie. La conviction qu'il avait de l'imminence d'une guerre nationale dirigeait sa plume pour lui imposer cette idée tout à fait générale. L'instruction sur les voyages d'étude lui offrit seulement l'occasion désirée. Je reproduis ici en entier la phrase décisive, pour ne pas obliger mon lecteur à interrompre par des recherches personnelles le travail qui lui fait suivre ma pensée.

« Les difficultés dans les mouvements croissent avec l'effectif des troupes. Il est impossible de mettre en mouvement sur une route plus d'un corps d'armée, dans une journée. Mais ces difficultés croissent également avec la convergence qui limite le nombre des routes à utiliser. »

« Il en résulte qu'aux armées, la séparation des corps est le cas normal, et que leur réunion, hors le cas d'un but très défini, est une faute. La concentration, lorsqu'elle se prolonge, est une calamité au point de vue de l'alimentation, souvent même une impossibilité : elle conduit au combat décisif, et ne doit pas être employée, par conséquent, lorsque le moment favorable n'est pas arrivé. »

« L'armée une fois rassemblée ne peut plus marcher, elle ne peut plus se mouvoir qu'à travers champs. Pour marcher, il faut de nouveau en séparer les parties, ce qui devient un danger lorsqu'on est à proximité de l'ennemi. »

« Comme malgré tout la réunion de toutes les forces en vue de la bataille est indispensable, l'essence même de la stratégie consiste à organiser des marches séparées, en prévision d'une concentration faite au moment opportun ».

C'est dans le même style élevé que la plume de Moltke expose, dans ce mémorable traité, le maniement des *impedimenta*, c'est-à-dire de tout ce que dans le langage des manœuvres de cette époque, on désignait d'habitude sous le nom de « *bagages* » ; les échelons des voitures régimentaires, les trains et les colonnes, et leurs longueurs de marche si

considérables, qui, si on négligeait d'en tenir compte, entacheraient d'erreur tous les calculs de temps.

La stratégie n'est pas une opération d'arithmétique, c'est vrai, mais elle contient toujours une de ces opérations et ne peut se développer qu'à cette condition.

Aussi Moltke ajoute-t-il à son remarquable ouvrage un tableau complet de toutes les longueurs normales de marche.

Rappelons du reste qu'après la publication de ce mémoire, il n'y eut plus, avant la guerre, de voyage d'état-major : l'état-major lui-même ne put donc pas expérimenter la valeur et les conséquences de cette théorie. En dehors des limites de l'état-major, elle resta complètement inconnue du reste de l'armée. Le chef d'état-major général de l'armée n'avait alors, pas plus du reste qu'aujourd'hui, à s'immiscer en rien dans le commandement des troupes : on manquait donc d'une passerelle pour s'entendre. Il n'est donc pas étonnant qu'en 1866 des frottements se soient produits entre les lois anciennes de la stratégie et les nouvelles. Ces frottements nous montrent quel contraste existe entre les unes et les autres, contraste dont tant d'officiers contestent de nos jours l'existence. Je vais essayer maintenant d'établir l'enseignement qu'il faut tirer des points que nous avons examinés jusqu'ici :

La division mobilisée constitue le plus petit pion du jeu des combats. Il peut encore opérer isolément sur une seule route. Deux divisions sur deux routes voisines et parallèles sont, en ce qui concerne le temps, deux fois plus prêtes à combattre que si elles se suivaient sur une seule route, lorsque l'objectif se trouve devant leur front de marche ; car un corps d'armée occupe sur une route une longueur de toute une journée de marche. Il faut donc en règle générale, adopter de pareilles séparations, lorsqu'on dispose de l'intervalle de manœuvre nécessaire. On prépare ainsi au combat décisif un espace de développement plus considérable, et on double en même temps sa puissance dès le début des opérations. Ce

procédé garantit à la rencontre, c'est-à-dire à l'entrée au combat par un déploiement simultané, l'influence de l'économie de temps.

Deux corps d'armée sur deux routes parallèles peuvent doubler la distance qui les sépare sans augmenter d'une manière exagérée leur intervalle de déploiement (2 milles allemands, environ 15 kilomètres). De deux corps qui se suivent sur une seule route, le premier seul peut prendre part le même jour au combat ; le second ne peut agir qu'avec sa tête très tard, à condition de hâter sa marche, à condition aussi qu'on ait prudemment, dès le début, laissé en queue du second les impedimenta du premier. Un troisième corps, sur la même route, forme une réserve d'armée qui se trouve exclue de la bataille ce jour là. La marche massée des 1^{ère} et 2^e armées sur Metz en fournit un exemple classique.

De ces considérations résulte la nécessité d'élargir en principe le front d'opérations, mieux encore de l'amener vers l'objectif unique en partant de bases différentes, ce qui oblige à tenir compte des distances de l'ennemi aux différentes colonnes. (Distances de Torgau, de Görlitz et de Meiffe d'une part, de Atmütz de l'autre à Gitschin).

Ce mode d'opération exige que chacune des fractions de l'armée s'inquiète davantage de la situation de ses voisins, sur les côtés et en arrière. De là la nécessité de répartir le front de manœuvre d'un théâtre d'opérations entre des armées séparées, entre lesquelles se répartit ainsi la mission stratégique. Clausewitz mettait en garde contre de pareilles divisions, que Napoléon évita constamment, et que le génie de Scharnhorst fit employer aux alliés en 1813 : on dut ne tenir aucun compte des avertissements de Clausewitz. La mise en pratique de la stratégie de Moltke l'exige également.

Moltke osa diriger par sa seule volonté des armées séparées et la télégraphie électrique lui en fournit le moyen. Je répète ici l'affirmation déjà émise que toutes les parties d'une armée moderne doivent marcher, s'arrêter ou changer

de direction d'après un mot d'ordre donné, comme autrefois les troupes de Frédéric obéissaient aux signaux de l'esponçon de ses caporaux.

C'est ainsi que Moltke a imaginé sa stratégie, c'est ainsi qu'il l'a mise à exécution. Les événements des deux grandes guerres le prouvent. Pour se figurer la dose de sang-froid et d'audace que nécessite une pareille méthode, il faut considérer qu'elle était théoriquement nouvelle, ce que l'on cherche tant à révoquer en doute après coup. Il suffirait, pour étayer cette affirmation, de remarquer que les adversaires de Moltke ont tous employé un procédé contraire, ce qui les conduisit à des défaites telles que l'histoire militaire en présente à peine de semblables.

D'où provenait leur méthode ? De ce qu'on nomme la tradition, qu'elle fût empruntée à la pratique napoléonienne, à la théorie de Jomini, ou peut-être à une simple routine acquise dans l'armée.

On aime à objecter que Napoléon, au cours de ses grandes opérations, a lui aussi employé à l'occasion, tous les procédés auxquels les Allemands doivent leurs grands succès ; cette objection ne prouve que l'étendue de ses talents de général, qui sut toujours utiliser les circonstances et faire tourner à son profit la force des choses, lorsqu'elle lui imposait la séparation de ses corps d'armée. Ces manifestations chez Napoléon doivent être reléguées dans le domaine des expédients, dont Moltke parle également, et qu'il a employés lui aussi dans certains cas.

Ce sont eux seuls qui font la gloire des grands capitaines, dont il n'y a pas lieu de s'occuper ici, car aucune théorie ne peut la procurer.

Il s'agit ici tout d'abord d'établir un terrain théorique qui forme la base de la stratégie. Or cette théorie, on peut le prouver, était chez Napoléon ou chez Jomini toute opposée à celle de Moltke, et appropriée à l'époque où ils agissaient ou

enseignaient. Je vais prouver par un exemple, combien ces contradictions sont évidentes aujourd'hui encore.

L'auteur de *La guerre populaire sur la Loire* blâme le déploiement des 3 corps d'armée contre Orléans au sud de Paris ; ces corps sont séparés et juxtaposés, déployés, dit l'auteur, en cordon.

Or le cordon est dans le langage scientifique militaire, le caractéristique d'une ligne de sûreté : cette ligne comporte une extension en largeur qui lui enlève partout sa force intime de résistance.

Pendant la guerre de Sept Ans, on eut recours à de pareils procédés pour sortir de ses quartiers d'hiver et les restes des lignes de Wissembourg et d'Étling nous montrent aujourd'hui encore les vestiges de ces conceptions stratégiques du temps passé. Elles suffisaient dans une guerre de démonstration.

Cette caractéristique ne s'applique nullement à ce déploiement à hauteur de Pithiviers Beaune-la-Rolande, car ces corps se soutinrent très efficacement, malgré leur séparation voulue, dans des batailles défensives victorieuses. Mais une défensive prolongée dans cette formation n'est pas exempte de critiques, du moins je ne veux pas le prétendre ici. Par contre, je combats l'affirmation qui s'y rattache, d'après laquelle un rassemblement de l'armée sur son centre eût été dans ce cas une solution meilleure. Cette affirmation correspond à une conception stratégique vieillie, qui, d'après la doctrine de Moltke, peut passer pour une faute impardonnable. Cette faute nous aurait amenés inévitablement, nous aussi, à une bataille défensive dans la forme de Königgratz ou de Sedan et c'est dans cette forme qu'il était possible aux masses françaises, mal organisées, mais bien armées, de triompher par un feu concentrique des vétérans allemands. La bataille offensive d'Orléans montra enfin, d'une manière évidente, qu'on avait raison de pratiquer ces divisions stratégiques. Elles étaient dues à l'influence de la doctrine de

Moltke, qui depuis 1866 s'était fait sentir également d'une manière plus marquée dans la méthode de commandement du prince Frédéric-Charles. L'auteur exprime la même idée quand il examine ensuite la conduite des Allemands à Beaune-la-Rolande.

Pour mettre au point ces affirmations, je transcris ici la conclusion de la doctrine stratégique de Moltke. Elle trouve sa place ici comme elle l'a déjà trouvée plus haut.

Mais l'expérience acquise en 1866 engagea Moltke à la formuler d'une façon plus formelle encore. Aussi la rencontrerons-nous encore plus loin. Moltke demande donc expressément, dans ses instructions aux officiers pourvus de hauts commandements, de garder aussi longtemps que possible séparées les différentes parties de l'armée mais de les réunir en temps opportun pour le combat. Rappelons à cette occasion au lecteur, que Napoléon avait indiqué, comme principe primordial, de ne jamais attendre qu'on fût à proximité de l'ennemi pour entreprendre la réunion des parties de son armée.

Qu'en présence de pareils faits on nie tant qu'on voudra la contradiction de ces deux doctrines : je persévère dans mon intention de la mettre scientifiquement en lumière. Ce n'est pas là une discussion futile, on peut dire bien plutôt qu'elle est nécessaire à notre développement ultérieur.

Deux armées séparées par un assez grand intervalle, sur un théâtre d'opérations, ne pourront pas choisir à leur guise entre ces deux principes, car la perte de temps occasionnée de ce fait à l'une des deux armées devient fatale pour l'autre et anéantit l'harmonie de l'action en commun.

En somme c'est en conservant ses corps judicieusement séparés jusqu'au dernier moment que Moltke obtint un aussi grand succès dans la bataille décisive de 1866 : toutes les parties de l'armée prussienne furent amenées à la position la plus efficace. Ainsi les critiques formulées par

l'auteur de la *Guerre populaire sur la Loire*, ne peuvent pas se souder rationnellement à la doctrine stratégique de Moltke. Au contraire, elles sont en contradiction avec elle.

Il faut noter encore un autre principe, qui s'est complètement modifié depuis le commencement du XIX^e siècle. Les prescriptions pour les voyages d'état-major n'en font pas mention, mais c'est uniquement parce qu'il sort complètement du cadre qui leur est assigné. Quoiqu'il en soit, il eut une influence décisive sur la modification apportée à la doctrine stratégique.

C'est de la concentration de l'armée avant son entrée dans l'action que je veux parler.

Cette concentration est devenue un acte indépendant, tout différent de ce qu'il était au temps de Napoléon. En 1806 par exemple, l'Empereur fit partir du cœur même de la France une partie de son armée pour l'amener sur la Saale, attira pendant sa marche en avant des corps isolés dans la sphère d'opérations et fit ainsi peu à peu sa véritable concentration au fur et à mesure des besoins. Aujourd'hui que les chemins de fer amènent en très peu de temps à la frontière les forces des deux belligérants, le premier pas sur le théâtre de la guerre devient une opération stratégique qui doit être combinée à l'avance et à laquelle s'appliquent les lois établies plus haut, qui régissent la séparation des corps et leur concentration.

La concentration de l'armée contient donc en germe le plan d'opérations de l'armée, autant du moins qu'un pareil plan est valable : c'est en effet d'après cette concentration qu'on est forcé de régler ses mouvements, ensuite d'agir, d'où il découle que des fautes commises lors de la concentration sont difficilement réparables au cours de la campagne. Comparez les deux cas si différents des guerres de 1866 et de 1870 ; dans les deux cas, les mesures prises par Moltke triomphèrent de celles de l'adversaire à cause, entre autres, de l'utilisation méthodique des voies ferrées. Cette utilis-

tion était dès cette époque devenue chez nous un art qui exigeait la connaissance de ses propres lois.

Je crois avoir ainsi réuni le matériel dont se servit l'état-major prussien pour organiser depuis 1865 son instrument stratégique. A l'exception d'un point de détail qui ne peut trouver sa place dans les 3 mémoires sur les voyages d'état-major, c'est sur ces travaux que repose toute cette organisation. Le recueil de cette législation est assez simple en soi et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore elle est si diversement appréciée. Les uns y trouvent, avec moi, la sagesse, qui équivaut à une seconde vue sur la stratégie de l'avenir. Les autres considèrent, il est vrai, ce sujet si puissant avec reconnaissance mais y voient une mise en œuvre toute naturelle des modifications apportées depuis 1815 aux moyens de communication etc. Mais Napoléon reste malgré tout pour eux... le Dieu de la guerre en personne. En fait, ce dieu ne peut plus agir que dans le domaine archéologique. On se trouve, en somme, en présence de deux monde différents. Celui de Moltke permet de résoudre toutes les questions que soulève la guerre de notre époque. Dans le monde napoléonien, il faut séparer avec soin la paille du froment, avant de pouvoir retirer du moulin, pour la donner au boulanger, de la farine directement utilisable. Et c'est en cela également qu'apparaît la grandeur de l'œuvre de Moltke dans sa préparation de la victoire, car elle fournit tout le pain stratégique.

Le meilleur instrument du monde, il est vrai, ne permet pas de se passer du maître qui l'utilise. On peut en jouer bien ou mal : il ne contient pas en lui-même les sonates divines de Beethoven ou de Mozart : c'est le musicien, c'est mieux encore le compositeur, qui les crée. Il ne faut pas que la théorie s'enorgueillisse : elle ne peut jamais prévoir que la perfection technique et c'est là que nous nous sommes arrêtés en ce moment.

Lorsque l'on prétend que dans les guerres récentes on a fait des emprunts au passé et qu'on y doit beaucoup à

l'expérience et aux actions des Capitaines d'autrefois, cette affirmation est exacte pour toutes époques. Alexandre appuie ses progrès dans l'art de la guerre sur les batailles des Thébains, César les siens sur les hauts faits de Marius et Goethe a chaussé les bottes de Lessing. Quant au principe « *Marcher séparer pour combattre réunis* », Moltke le tient de Scharnhorst, nous le savons maintenant. Néanmoins il me paraît injuste de refuser pour cela à Moltke le renom de grand général, car c'est lui qui le premier a donné la vie à cette pensée, en créant réellement les moyens de la mettre en pratique. En 1813 et 1814 ce principe n'était encore appliqué en partie que comme pis aller.

Les Chefs d'œuvre de l'art dramatique : *Hamlet*, *Macbeth*, *Le Marchand de Venise*, sont-ils des créations moins importantes d'un poète de génie depuis que nous savons, par des recherches de spécialistes, qu'ils ont eu pour origine des fables, des contes, des paraboles anciennes ? Ces fables étaient relativement de faible valeur. Cela reviendrait à mon avis, à vouloir mettre le génie de Shakespeare en parallèle avec celui de Charlotte Brick-Pfeiffer. Dans le développement de l'esprit humain, les pensées forment une chaîne qui relie l'une à l'autre les générations successives. C'est à l'usage que l'héritier d'une de ses pensées sait en faire qu'on peut reconnaître son génie, et celui de Moltke dédaignait, tout comme celui du Grand Anglais, l'imitation servile : sa main sut en faire des créations originales.

On reproche d'autre part à ces prescriptions d'être simples et évidentes : mais tout ce qui est grand doit être simple, surtout en stratégie en présence des frottements violents qui se produisent dans la machine militaire, à mesure que croissent les dangers courus. C'est comme l'œuf de Christophe Colomb. Le problème une fois résolu, l'action se présente comme le résultat d'un travail intellectuel des plus simples, voilà précisément en quoi consiste la grandeur de l'art.

L'étude que nous venons de faire des écrits de Moltke jusqu'en 1866 nous fait voir clairement qu'à cette époque son génie possédait déjà avec une parfaite sûreté les procédés que comportait sa stratégie. Ils ne diffèrent en rien de ceux qu'il appliqua en pénétrant dans un terrain d'action d'une étendue peu commune (1866) ou dans un autre remarquablement resserré, comme en 1870. Ce fut uniquement la politique qui, avec la forme géographique des frontières, fut cause de ce contraste.

Cette constatation a déjà été faite et nous la reproduisons pour réfuter l'opinion erronée d'après laquelle Moltke n'aurait été amené à une conception stratégique plus exacte et plus élevée que par l'expérience acquise pendant sa première campagne.

Il reste toujours fidèle à son principe primordial qui est de garder aussi longtemps que possible séparées les parties de son armée. Ce principe a été aussi bien appliqué sur la Sarre que sur l'Elbe supérieur et c'est uniquement pour l'avoir méconnu qu'on provoqua les à-coups qui se produisirent à Spicheren.

Moltke n'a donc pas cru utile, pendant la période de paix, d'ajouter quoi que ce soit dans ce sens à ses Instructions sur les voyages d'état-major. Aussi leur publication ne nous en conserve-t-elle que des fragments. Ils s'occupent de consolider et d'achever la doctrine adoptée et non pas de l'accroître, encore moins de la transformer. Nous n'avons donc besoin ici que de mettre en évidence quelques points de détail.

La signification stratégique des exercices est soulignée de nouveau, leur valeur tactique reste absolument en deuxième ligne. Aussi l'importance des prescriptions concernant les marches et les objectifs croît-elle de plus en plus ; l'étude sur le papier de plusieurs journées d'opérations, avant d'aborder la partie pratique sur le terrain, devient une habitude : elle conduit à un prologue stratégique dont on ne

peut plus se passer. Les modifications apportées aux ordres de marche, particulièrement en ce qui concerne la place à affecter à l'artillerie, furent mises en lumière, les tableaux donnant les longueurs de marche furent renouvelés d'après les nouveaux effectifs. C'est à l'art de la direction stratégique que revient le principal intérêt, par la rédaction de rapports courts et nourris qui établissent la situation de guerre du moment, au lieu d'entreprendre des empiètements arbitraires et parfois d'employer plusieurs jours d'exercice pour exécuter le travail d'un seul jour d'opérations, etc.

Au milieu de ces instructions rapidement résumées, se trouve un court extrait d'une Instruction du général Veith, alors chef de section au Grand état-major, sur les longueurs et les ordres de marche, qui intéressera le lecteur à cause des observations de Moltke qui ont été reproduites. En particulier, l'observation finale de Moltke peut avoir sur maint lecteur une grande influence et c'est pourquoi je ne puis la passer sous silence.

La situation forcée d'un rassemblement d'armée étroit dans laquelle Moltke se place ici, se réalisa effectivement au début de la guerre de 1870 et c'est elle sans doute qu'il avait déjà dans l'idée au moment de la publication de l'Instruction de Veith.

Mémoire de 1870

La suite des pensées de Moltke nous est exposée d'une manière plus détaillée et avec leur rapport organique par son mémoire du 6 mai 1870 (*Correspondance*. Mémoire de Moltke, II^e partie, n^o 20), c'est pourquoi je ne parle que de celui-là.

La forme de la frontière de cette époque, sur la rive gauche du Rhin, nécessitait, pour la première concentration des armées, un rassemblement étroit. On ne pouvait risquer à l'employer qu'en se fiant à notre organisation militaire supérieure, et il fallait que la stratégie vînt nous tirer d'affaire.

Ce mémoire plein d'intérêt nous fournit les expédients à employer éventuellement dans ce but. Il se garde bien d'exprimer une préférence pour les rassemblements étroits, mais indique les procédés à mettre en œuvre pour sortir à proximité de l'ennemi d'une situation forcée. Moltke était obligé de faire sa concentration entre la Moselle et la Lauter, s'il ne voulait pas d'abord sacrifier le Palatinat, exécuter son mouvement avec le Rhin devant son front, et se créer ainsi une position défensive stratégique. Il avait à compter avec les décisions coupables du Congrès de Vienne, qui avait laissé entre les mains du conquérant les pays allemands arrachés jadis à l'Allemagne. Il est superflu de remarquer qu'étant donné le tracé actuel de la frontière, surtout grâce à la reprise de Strasbourg, la concentration de nos armées présenterait maintenant un tout autre aspect.

Mais en 1870 déjà, il eut l'audace de se créer la zone de manœuvre dont il avait besoin en faisant précéder ses armées par une avant-garde ayant une avance d'une journée de marche. La véritable concentration devait donc se faire devant lui, et il désigne dans ce but la ligne Lunéville-Pont-à-Mousson. Le traité s'explique de la manière suivante sur cette nécessité :

« Outre la résistance que nous pourrions rencontrer plus tôt que nous le pensons, cette marche en avant d'une quinzaine de milles offre surtout de la difficulté parce qu'elle comporte la mise en mouvement dans un espace restreint des grandes masses avec lesquelles nous aurons à l'exécuter... ».

Telles étaient donc les conditions du cas dans lequel Moltke devait se décider à avancer en plusieurs échelons de marche sur les routes qu'il avait à sa disposition, en attendant qu'il pût trouver sur le sol ennemi un terrain plus vaste. L'armée se trouvait dans une position de rassemblement, où, d'après la propre doctrine de Moltke, elle devait à tout prix marcher au combat décisif tel qu'il lui était offert. Il n'a choisi cette position que parce qu'il avait plus de

confiance dans l'organisation de sa propre armée et dans ses méthodes que dans celles de l'ennemi. Il l'estimait même, on le sait, au dessus de sa valeur, et aurait pu se passer de la mesure de sûreté de l'avant-garde.

Ces lignes devraient suffire pour écarter l'idée que Moltke aurait modifié depuis 1866 ses principes de stratégie : il ne fit que les utiliser avec art selon les circonstances. En cela il égala Napoléon comme tous les grands capitaines du passé. Cela ne veut dire en aucune façon que leurs conceptions de principe sur la stratégie fussent identiques. En ce qui concerne Moltke, on en trouve la preuve dans la suite de la campagne ; (mes lecteurs trouveront du reste des remarques plus détaillées sur le traité si important dans les *Principes actuels de tactique et de stratégie*, (II^e partie, p. 149 et III^e partie, p. 55 à 58). Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet lorsque nous examinerons la nouvelle organisation des avant-gardes.

Nous savons par conséquent que notre concentration resserrée au début de cette campagne était un pis aller imposé par la forme de la frontière. On put se tirer en partie de cette situation fâcheuse au moyen du mouvement en avant excentrique de la 3^e armée, mais on n'en fut maître complètement que lorsque la 2^e armée eut franchi la Moselle au dessus de Metz. La marche sur Paris par Chalons présente ensuite l'image bien nette de la méthode stratégique qu'emploie Moltke lorsqu'il dispose d'un espace libre suffisant. On pourrait poursuivre la démonstration en examinant la manœuvre de Sedan et tout le reste de la campagne jusqu'à la Lisaine. Mais ce que nous avons dit doit suffire ; Moltke n'a pas modifié sa méthode après la campagne de 1866. Il ne fit qu'en modifier l'application suivant les circonstances.

En guise de preuve nouvelle, j'ajoute ici une autre citation empruntée à la doctrine de Moltke. Elle date à peu près de la même époque que le traité de Veith, et se trouve à la fin de la remarquable réfutation des critiques du Feld-

marchal lieutenant von Nagy sur la guerre de 1866 (*Mémoires tactiques et stratégiques* de Moltke, p. 286) :

« La tâche d'un bon commandement, c'est de conserver ses masses séparées, en conservant la possibilité de les réunir en temps opportun. »

« On ne peut fixer pour cela de règles précises, le procédé sera différent dans chaque cas ».

A Jitschin-Königinhof, l'armée prussienne, répartie d'abord sur un front de 60 lieues allemandes, s'était concentrée ensuite sur un front de 5 à 6 lieues ¹.

En 1870, la première concentration des armées allemandes s'était faite sur une étendue de 10 lieues allemandes seulement, et se développa continuellement au cours d'une manœuvre victorieuse. Au moment du siège de Paris elle comprit dans sa périphérie Amiens, Orléans, Le Mans et la Lisaine. Les distances qui séparent des armées en action ont, elles aussi, leurs limites, mais ces limites varient avec le besoin, la situation, la distance de l'ennemi. Moltke n'était pas sans posséder pour ces distances une règle normale, et ce qui reste étonnant pour qui étudie l'histoire militaire, c'est le tact si sûr avec lequel le grand stratège sut les conserver dans des conditions aussi vastes.

Il est inutile d'étudier les Instructions sur les voyages d'état-major en ce qui concerne leur aptitude à se développer dans le présent. Le statu quo est toujours voisin d'un pas en arrière dont l'armée allemande ne voudra pas se rendre coupable. A l'époque où l'action de Moltke commença à se faire sentir, on dut d'abord fixer l'unité stratégique minimale, c'est-à-dire la division, et compter avec le fait que les officiers de troupe qui prennent part à la manœuvre ne possédaient pas le même degré d'instruction dans les questions stratégi-

¹ 7 500 mètres environ.

ques. Dans ces deux ordres d'idées, on pourrait à l'heure actuelle sortir de ce cadre si étroit. L'officier de troupe, lui aussi, doit avoir plus étudié qu'autrefois ; la pratique des voyages d'étude, combinée avec l'expérience de la Guerre, ont contribué également à pousser son instruction à un niveau plus élevé : d'autre part, tout le monde sait que des divisions n'opèrent jamais isolément sur un théâtre d'opérations. La division Goeben dans la traversée du Spessart en juillet 1866 offre un exemple exceptionnel et fut le résultat d'une faute, bien explicable du reste, du Commandement. Cette faute amena ce chef éminent à séparer sa division sur deux routes, ce qui réduisit à Lafoch la brigade Wrangel à ses propres forces. La séparation stratégique s'arrête en général au corps d'armée, une séparation éventuelle de la division dans les marches d'approche doit répondre à un but tactique pour être justifiée. Nous reviendrons là-dessus plus tard. Mais en tout cas il ne faut ériger en règles de semblables exceptions.

Le progrès dans notre instruction repose par suite sur l'élargissement du domaine stratégique. La division, lors des exercices, doit être mise en relation avec d'autres forces voisines, d'une manière conforme à la vérité historique, comme l'expérience de nos Grandes Guerres nous en fournira le moyen dans une si riche mesure. L'art du commandement consistera alors à faire intervenir d'une manière plus ou moins esquissée l'opération qui régit les mouvements de la division. Dans cet ordre d'idées on peut observer dès maintenant un progrès en ce qui concerne le sujet des exercices en général, auquel tous les cercles d'officiers peuvent prendre part désormais avec un égal succès.

La stratégie elle aussi devient un domaine commun à tous, jusqu'ici ce domaine n'était constitué que par le terrain de manœuvres.

Malgré cela, ce seront encore les divisions et les détails de leur maniement qui fourniront après comme avant, la matière de l'enseignement et je désire expliquer ici prati-

quement mon opinion par un exemple tiré de l'histoire militaire.

La 2^e Division d'Infanterie de la Garde opère isolément en 1866 pour entrer en Bohême sur une route formant défilé ; mais les mouvements qu'elle aura à exécuter à la sortie du défilé dépendent des forces voisines distantes d'une faible journée de marche. Elle a la faculté, le 27 juin, de se diriger vers Nachod en marchant au canon et, comme on le sait, elle ne le fait pas. Cette abstention permit de diriger le corps entier de la Garde le 28 juin sur Trautenau. Une situation correspondante est donc toute indiquée comme situation de début d'un voyage d'étude ; d'autant qu'elle peut se transformer de différentes manières. Par exemple : la division de la Garde marche au canon le 27 juin et le général commandant le corps d'armée se décide en conséquence à la faire renforcer le 28 par la 1^e division partant de Eipel, pour assurer le succès dans cette direction, mais en revanche à abandonner complètement l'idée du déploiement contre Trautenau. Cette solution, personne ne voudra le contredire, est dans l'ordre des choses possibles. Le 1^{er} Corps prussien et le 1^{er} Corps autrichien se trouvent par suite exclus dans deux des batailles des jours suivants. Quelle mine de décisions différentes à prendre, une pareille situation ne fournit-elle pas aux deux divisions, d'une part par l'entrée en action à Nachod, d'autre part par l'abandon des défilés de Roatsch-Staudenz ?

Ces indications suffiront pour montrer combien les sujets des voyages d'état-major de Corps d'Armée et les exercices de cadres pourront être élargis à l'avenir. Je ne dirai rien du grand voyage d'état-major qui n'est dirigé que par des stratèges. Il est dans la main du maître, et n'a pas par suite trouvé sa place même dans le testament de Moltke. Ce voyage seul embrasse par son thème de grands théâtres d'opérations. Abstraction faite de ce voyage, un développement stratégique des sujets d'étude a une grande impor-

tance ; ce n'est que par ce développement que la division peut être amenée à prendre des décisions conformes à celles de la Guerre, en limitant naturellement le domaine de son action. C'est précisément lorsque les troupes manquent sur le terrain qu'on peut représenter matériellement, en envisageant des situations simples, les différents partis à prendre avec leurs conséquences, qu'on peut les mettre dans les conditions voulues et les apprécier à leur juste valeur. Les manœuvres constituent un service bien inférieur à celui-là dans leurs résultats. L'action réciproque de deux forces, dont l'une se bat déjà tandis que l'autre accourt, ne serait-ce que d'une distance d'un tiers de journée, peut à peine y être figurée, car la durée réelle manque dans les combats du temps de paix. Les voyages d'état-major peuvent la leur fournir, et ce n'est que grâce à cela qu'ils arrivent à la vérité. Mais c'est aussi pour le combat que les voyages d'études peuvent aujourd'hui dépasser en mainte occasion les programmes primitifs de Moltke. A beaucoup de points de vue la critique sur le terrain sera plus claire, plus efficace et plus exacte, dans le cas du voyage d'état-major, que la critique faite, dans celui du combat figuré, avec l'aide des arbitres. Les projectiles manquent dans les deux cas et c'est précisément pour cela que leurs effets peuvent être plus exactement supputés lorsque l'action des troupes n'est qu'imaginaire. Aux manœuvres, les pertes ne peuvent être évaluées, et l'action, avec des changements de décors continuels, pousse aux dénouements hâtifs. C'est ainsi qu'on voit la résistance d'une division, qui dans la réalité remplirait une $\frac{1}{2}$ journée, brisée souvent aux manœuvres en une $\frac{1}{2}$ heure.

Je ne puis pousser les comparaisons dans cet ordre d'idées plus loin qu'il n'est nécessaire pour mettre en lumière l'utilité et le but des voyages d'exercices. Ils peuvent traiter avec autant de fruit la question des combats que celle des marches stratégiques et des formations. Il est certain qu'aucune forme d'exercices ne pourra remplacer l'expérience de la guerre elle-même, il y manque en effet le fer et le sang. Mais

le voyage d'état-major n'en reste pas moins la meilleure forme d'exercices d'application pour l'étude de la haute stratégie. Les manœuvres servent avant tout à l'instruction des troupes. Là aussi il y a naturellement des décisions à prendre, mais toujours avec un résultat durable, à condition de conserver avec l'action générale le degré de liaison voulu. C'est ce point de vue restreint qui fait la difficulté de donner à des corps de troupes de faible effectif des situations exactes, et malheureusement il arrive trop souvent encore qu'on n'apprécie pas suffisamment l'importance de ces considérations.

Dans le domaine de ces exercices, les problèmes essentiels attendent encore une solution : on ne la trouvera qu'en prenant la doctrine de Moltke pour fil conducteur. D'un côté, on entend, même à l'époque présente, attaquer le principe des séparations stratégiques pendant les marches d'approche et pourtant on voit, au cours de petites manœuvres, quelques bataillons avec leurs accessoires placés sur une route, dans une situation générale très large et appelés à prendre des décisions indépendantes ; aussi ne faut-il pas s'étonner de voir souvent les combats qui en sont la conséquence prendre des proportions abusives, qui laissent loin derrière elles la théorie de Moltke sur la dispersion. La remarque critique ajoutée par Moltke au traité de Veith sur l'aptitude d'un corps d'armée, même à 3 divisions, à s'étendre en largeur, fournit à ce sujet le meilleur commentaire critique. Tous les exercices compris de la sorte sont faits pour entretenir de fausses conceptions militaires.

De petites manœuvres, comme les manœuvres de brigade, qui ne servent qu'à des buts tactiques, pourront donc être ajoutées plus efficacement aux exercices sur le terrain. Nos vastes champs de manœuvre offrent toujours pour cela l'espace nécessaire, où les rapports avec les troupes voisines, au moment du début d'un combat, peuvent aisément s'imaginer ou même être figurés. On devra laisser de côté la

grande stratégie. Les manœuvres de corps d'armée seules possèdent le vrai moyen d'offrir aux partis l'unité stratégique la plus faible, et présentent, entre les mains d'un chef digne de ce nom, la meilleure forme des exercices de troupes. Au-delà de ces limites commencent de nouveau les difficultés stratégiques dont il a été parlé, dans un sens opposé, consistant à amener des forces stratégiques encore en marche dans une action où d'autres forces se trouvent déjà employées. On ne peut pas, en tout cas, représenter en temps de paix la bataille avec des troupes : le voyage d'état-major permet de le faire.

J'ai fait à la fin de ce chapitre une tentative pour esquisser les limites imposées aux formes d'exercices, où on veut les conformer à la doctrine de Moltke. La solution de toutes ces questions est un des problèmes de l'époque présente.

Mémoires concernant le commandement

Jamais des victoires n'ont été utilisées d'une façon plus immédiate et plus complète pour le développement d'une armée, que ne l'ont été chez nous les événements de 1866, et c'est au génie seul de Moltke que nous en sommes redevables. C'est dans son activité toujours en mouvement que se montre la grandeur de son talent. Fidèle à son inoubliable souverain, il n'eut garde de s'endormir sur ses lauriers.

Les écrits que nous allons examiner maintenant appartiennent au groupe B des œuvres publiées. En les parcourant, on reconnaît la grande influence du chef de l'état-major Général sur l'instruction et le commandement des troupes. L'autorité morale de Moltke, grandie par ses victoires, leur traçait la voie, et la volonté royale leur donnait la vie. Cette volonté se manifeste d'une manière remarquable dans les observations portées par Sa Majesté en marge du mémoire du 25 juillet 1868 et donne à ce traité un intérêt dramatique.

Le lecteur fera bien, en parcourant ce traité et les Instructions sur le haut commandement qui lui sont annexées, de ne pas s'imaginer que tous les mots sont de la main même de Moltke. Ils restent néanmoins son œuvre propre, car ils découlent de son génie ; d'ailleurs les passages principaux, ceux qui donnent le ton à l'ouvrage, sont de sa main magistrale. Il en est de même de tableaux de Raphaël, auxquels également ses élèves ont travaillé. La beauté des lignes, l'art des groupements, en font des œuvres personnelles du maître et leur assurent l'immortalité. Je tenais en commençant à faire apprécier cette circonstance à sa juste valeur, car les principaux élèves de Moltke, que dans son génie il avait rassemblés autour de lui, étaient des hommes de haute valeur, auxquels l'armée doit une éternelle reconnaissance.

En commençant l'analyse des traités en question, je me vois obligé de diviser leur contenu en plusieurs parties

pour en rendre l'examen plus clair. Les considérations tactiques de Moltke doivent constituer à mon sens un chapitre séparé, auquel il faudra joindre le premier groupe (A) de l'ouvrage. C'est de cette façon seulement qu'on pourra obtenir, sur ce terrain également, l'unité dans les explications. Pour le moment je vais donc m'occuper des parties concernant la stratégie, qui se rattachent logiquement au chapitre précédent, relatif aux voyages d'état-major. Je respecte de cette façon la suite naturelle des idées en général, et l'abondance du sujet amène à ce groupement qui me paraît le plus instructif.

Moltke aperçoit le motif principal des fautes du commandement en 1866 « *dans le fait qu'on s'est écarté arbitrairement de l'ordre de bataille donné une fois pour toutes, et dans l'impossibilité qui en résulta d'assurer la transmission méthodique des ordres* ».

Ce point de vue, auquel les Mémoires sur les voyages d'état-major avaient déjà fait une place importante, conduit maintenant à une réforme sérieuse des ordres de marche et des formations. On les met en concordance avec les nécessités immédiates du combat, pour lequel l'ordre de bataille, base de la composition fondamentale de l'armée, doit être respecté autant que possible : c'est la condition essentielle à remplir pour obtenir une organisation sûre en vue du combat. Ainsi disparaît complètement le type de l'avant-garde de Hotzler, composée d'un mélange de toutes les unités possibles. On devra dorénavant former en principe les avant-gardes au moyen d'unités constituées, en relation directe avec celles qui suivent, en tête du gros. De cette manière l'action simultanée de ce qui est uni organiquement est assurée au moment du début d'un combat et les relations du commandement, restant normales, n'ont pas besoin d'être improvisées, ce qui est toujours et forcément défectueux. Les exemples tirés de la guerre de 1866 sont très convaincants, ce qui

amène, en marge de l'un d'eux, cette observation de la main du roi : « *Cela est péremptoire* ».

Je veux citer ici un autre exemple, parce qu'il se rapporte uniquement à des ordres de marche stratégiques, et qu'il eut des conséquences funestes. Le 1^{er} corps marchait à son entrée en Bohême en deux colonnes complètement séparées, et pourtant il n'avait qu'une avant-garde, marchant devant la 1^{ère} division. Mais comme la 2^e division atteignit son objectif de marche deux heures plus tôt, elle n'hésita pas à occuper l'important défilé de Trautenau, et cela manifestement pour ne pas déranger encore davantage l'ordre de marche fixé une fois pour toutes. Cet exemple est frappant, lui aussi, et contribue à excuser la faute d'un homme qui avait rendu de grands services en ce qui concerne l'instruction des troupes et qui du reste ne survécut pas à cette campagne. L'échec du 1^{er} corps a donc pour cause une mauvaise organisation de la marche, qui ne respectait pas l'ordre de bataille. Deux divisions d'un même corps marchant sur deux routes séparées doivent posséder chacune son avant-garde, ces avant-gardes doivent être également composées d'après les nouveaux principes.

Le corps de la Garde, marchant également en deux colonnes, se conforme il est vrai à ces principes, bien qu'il ait mélangé ses unités, comme c'était naturel à cette époque, seulement les divisions conservèrent cette formation après qu'elles furent parvenues d'Eipel jusque sur le champ de bataille même de Königgrätz, sur une seule route cette fois. Le Mémoire montre ensuite combien cette façon d'agir contribua à isoler pour longtemps le rude combat de la 1^{ère} division d'infanterie de la Garde autour de Chlum et de Rosberitz. Une déviation très faible de la direction de marche primitive conduisit l'avant-garde de la 2^e division et plus tard son gros sur Lepa et Langenhof. Le fait de ne pas avoir respecté l'ordre de bataille lors de la répartition des troupes amena dans les deux cas une désagrégation des unités, qui for-

cément eut pendant la bataille les plus fâcheuses conséquences au point de vue des formations du combat et de la correction des relations entre les divers organes du commandement. Le Mémoire comme le nouveau règlement recommanderont expressément d'éviter des déploiements inutiles avant le début du combat, et attacheront à cette recommandation la plus haute importance.

En adoptant le nouveau principe pour la formation des avant-gardes sur une route d'approche, on diminue il est vrai la valeur stratégique de chaque avant-garde prise isolément. Elles ont besoin, en cas de nécessité, pour atteindre leur but, de l'appui immédiat de ce qui les suit. Les vastes conceptions de la stratégie de Moltke font de ce procédé une nécessité. La nécessité d'une avant-garde d'armée se fait beaucoup moins sentir. Mais d'autre part cette nécessité est mise en lumière toutes les fois que les circonstances l'exigent. La petite armée de l'Elbe forme, en 1866, à elle seule une avant-garde d'armée ; néanmoins cette mesure n'a plus le même effet, symbolique pendant les événements qui s'y rattachent à Hünnerwasser ; d'ailleurs il ne faut pas perdre de vue que la marche simultanée de la 1^e armée et de l'armée de l'Elbe pour entrer en Bohême s'écartait beaucoup des idées de Moltke. Cette avant-garde elle aussi était un mélange de toutes les unités de l'armée de l'Elbe.

La nécessité d'une avant-garde d'armée ne se fera désormais sentir que lorsqu'il s'agira de protéger pendant une journée le déploiement de l'armée avant la bataille, dans le cas par conséquent d'une concentration resserrée. Pour rendre parfaitement claire la pensée qui préside à cette nécessité, je me servirai de l'exemple offert par le début de la campagne de 1870.

La forme de la frontière sur la rive gauche du Rhin, au sud de Landau, conduisit à un premier déploiement particulièrement resserré. On peut dire à cet égard que ce n'était pas encore un déploiement achevé. Aussi Moltke imagina-t-il

l'emploi au début de l'action stratégique d'une grande avant-garde d'armée, dont la mission éventuelle était, en prenant une avance d'une étape, d'assurer l'achèvement de ce déploiement. Il fallait pour cela gagner la largeur nécessaire à son exécution. Il est évident qu'une pareille avant-garde doit être organisée d'une façon indépendante, et capable de résister pendant 24 heures sans recevoir de renfort. Raison de plus pour la former au moyen d'unités constituées de l'ordre de bataille. Moltke imaginait dans ce but un corps d'armée complété par de grands corps de cavalerie, comme sa correspondance en fait foi. On n'eut pas recours à cette mesure, car la situation de l'adversaire en rendit l'emploi inutile, mais nous en trouvons déjà le principe dans ses écrits.

Notons en passant ce phénomène remarquable : en 1866 le déploiement de l'armée Jitschin Königshof sut s'exécuter par un mouvement en avant concentrique, en 1870 par un mouvement excentrique. C'est la pratique et la forme des frontières qui furent cause de cette contradiction : elle pourra se reproduire souvent, mais n'entraîne aucune modification dans les principes de la stratégie.

A ces événements se rattache un projet de Moltke : à la suite de l'expérience de la guerre de 1866, il avait pensé que la suppression des corps d'armée serait désirable en stratégie. Il avait enseigné lui aussi dans ses instructions sur les voyages d'état-major le principe que deux divisions, marchant sur deux routes parallèles avec un intervalle convenable, se trouvent mieux préparées au combat que sur une seule route, à condition qu'elles aient l'espace nécessaire. La Guerre de 1866 lui donna pleinement raison à ce point de vue. Le Mémoire fournit, par des exemples, les preuves que la transmission des ordres eût été bien facilitée au commandement par la suppression de cet échelon intermédiaire, le corps d'armée. Mais dans cette circonstance, la remarque portée en marge par le roi pesa puissamment dans la balance, et il faut admettre, d'après les publications parues,

que la parole énergique du roi a sauvé l'existence de l'unité corps d'armée. Moltke et Frédéric-Charles ont lutté pour sa suppression. Cette différence d'appréciation est d'une importance trop essentielle pour que nous ne nous y arrêtions pas un moment encore.

Lorsque deux divisions se meuvent sur deux routes séparées, l'intervention du commandant de corps d'armée peut arriver à enrayer celle de l'armée, on peut appliquer dans cas le proverbe d'après lequel une sauce confectionnée par plusieurs cuisiniers est mauvaise. Si elles se meuvent sur une même route, l'absence d'un commandement unique devient un grand désavantage pour leur emploi, car leur longueur de marche s'étend sur une journée et forme, en partant d'un point de déploiement, une ligne unique pour le combat. Le voisin seul est à même d'en fournir efficacement une deuxième au moment de la rencontre. Aussi reste-t-il très important, en pareil cas, que l'ordre de bataille ait prévu à l'avance l'unité du commandement, et le roi, dans son observation portée en marge, démontre le contraire en citant les opérations de Steinmetz à Nachod et à Schwein Schädel. C'est évidemment par hasard seulement que la journée si importante de Schalitz a été passée sous silence à cette occasion. Par contre, le roi nomma Jitschin, où les secondes divisions marchant sur les routes d'approche n'étaient pas reliées aux premières, du moins en partie, par un lien commun. Il leur manque par suite le levier de l'action commune d'arrière en avant, dont l'importance a du reste été également signalée dans les observations portées en marge du mémoire de Veith. La distance d'une journée de marche, en profondeur et en largeur, constitue par conséquent la meilleure mesure d'une opération à l'heure actuelle, pour la séparation et la réunion d'un corps d'armée. Pour le choix à faire la question se posa de savoir quels étaient les avantages stratégiques les plus grands, et il faut reconnaître que l'expérience de la guerre de 1870 a donné pleinement raison à la parole royale. Déjà, pendant la campagne de 1866, la

suppression du corps d'armée comme unité avait eu, à côté de certains avantages, de grands inconvénients : en 1870 elle fût devenue une calamité, lors de la 1^{ère} marche en avant, en partant d'un front étroit, plusieurs corps d'armée de la II^e armée étant obligés de marcher sur une seule route.

Dans le cours de cette campagne, le maintien du corps d'armée comme unité a donc été d'une grande utilité, la question de la division de ce corps en trois divisions, qui offre il est vrai de grands avantages tactiques, et qui semble avoir en réalité inspiré le mémoire si souvent cité de Veith, ne fut pas examinée sérieusement. En conservant aux trois divisions leur effectif, le corps d'armée devenait ainsi une masse qui ni en largeur, ni en profondeur ne pouvait assurer d'une façon suffisamment sûre la concentration sur un point décisif du combat en avant du front, avec la condition de pouvoir être utilisée dans la même journée ; en réduisant l'effectif des divisions, on détruisait d'autre part tout l'ordre de bataille existant, ce qui amenait par suite un bouleversement complet de l'organisation de l'armée dès le temps de paix. C'est ainsi que le corps d'armée resta l'unité admise pour les mouvements à exécuter dans une même journée, en largeur et en profondeur ; selon l'espace disponible et selon les besoins on disposait le corps soit sur une route unique, soit sur deux lignes de communication parallèles. On rejeta l'idée d'une séparation stratégique inférieure à la division pendant la marche d'approche. Ce n'est qu'au moment du départ du champ de bataille qu'une pareille séparation peut devenir nécessaire. Dans ce cas, il faudra revenir le plus tôt possible à l'organisation normale.

Il nous faut revenir à présent sur le problème qui nous occupe au point de vue stratégique, à savoir sur l'ordre de marche à adopter. C'est lui qui donna aux avant-gardes leur valeur et leur permit d'être prêts à la bataille d'après leur situation et les besoins. Par contre, les formations de réserve désignées et détachées à l'avance furent supprimées : on ne

manquerait jamais en cas de besoin, disait-on, du temps nécessaire à la préparation de ces formations. Par le fait, la profondeur normale de marche fut diminuée, ce dont les événements survenus au V^e Corps à Nachod démontrèrent l'importance.

Mais on dut faire en sorte également que l'ordre de marche permît une action plus rapide, en y plaçant l'artillerie d'une façon plus rationnelle qu'en 1866, où sa masse principale suivait le gros comme une véritable réserve. Les expériences des guerres les plus récentes ont montré que la puissance de l'artillerie ne devait jamais faire défaut dès le début de l'action, même dans le cas d'un combat de rencontre, et ce besoin ne devait que s'accroître lorsque plus tard l'adversaire fut armé lui aussi d'armes se chargeant par la culasse.

Je renvoie le lecteur, avec cette indication, au contenu même du Mémoire qui préconise un emploi plus développé des armes à feu. Ce sujet y est traité d'une façon si compétente et si claire que si je voulais y ajouter des explications de mon crû, ce serait porter des chouettes à Minerve, de l'eau à la rivière. Il est d'ailleurs universellement connu et apprécié comme il convient. Il se produit encore des controverses sur cette partie si importante de la stratégie, mais on ne peut résoudre ces problèmes par un pur calcul et dans des limites définies ; ce sont des questions de stratégie, dans lesquelles les circonstances spéciales d'un cas donné ont une influence décisive. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il faut disposer d'un espace suffisant pour permettre d'y utiliser pour le combat une avant-garde comprenant les deux armes, infanterie et cavalerie. Ce qui reste important, dans cette analyse, c'est que le centre de gravité de l'artillerie, dans la colonne en marche, est porté vers la tête, et que les forces qui marchent ensemble sont également prêtes pour le combat, sans que l'ordre de bataille soit bouleversé.

Les colonnes de marche de 1870, organisées d'après ces principes, sont dès le début incomparablement mieux préparées au combat qu'au commencement de la guerre précédente ; la séparation des masses de cavalerie vient de plus se greffer sur ce système. Nous allons maintenant examiner cette question.

Si toutes ces améliorations n'eurent pas pour résultat, lors de la Grande Guerre, et notamment à son début, d'aboutir à des procédés de combat réguliers, il ne faut pas oublier deux choses. D'abord l'ordonnance royale de 1870 était encore si nouvelle, que pour cette raison seule elle n'avait pas encore été complètement comprise. Elle avait d'autant moins profondément pénétré dans la chair et dans le sang de l'armée, que des prescriptions donnant seulement des directives générales, fruits de l'expérience, produisent toujours moins d'effet que des règlements nettement définis. Ces règlements, on les accueille toujours avec enthousiasme, on les applique avec amour jusqu'à ce que la troupe les connaisse pour ainsi dire par cœur : or, l'ordonnance en question se prête manifestement très peu à de pareils procédés. Elle veut être comprise dans son esprit général et ne permet au mécanicien que de faibles mouvements. Malgré cela, on vit encore lors du passage de la Seine devant Paris, un Général de rang élevé s'entêter à former une avant-garde à la Katzler, au moyen de troupes appartenant à des unités mélangées. La nouvelle instruction sur la formation des avant-gardes n'existait pas encore pour lui, et certainement beaucoup de grands chefs, entre les mains desquels se trouvait l'instruction secrète, ne l'avaient même pas lue avant la guerre. C'est la même raison qui explique qu'elle ait été si souvent négligée. Elle fut mise sous clef, puis égarée, puis finalement oubliée. Pareille aventure ne pourrait pas arriver à un règlement formel, d'un usage journalier, et ce seul fait conduit à renoncer à des instructions confidentielles. On est trop porté à ne pas les prendre en considération dans son

propre camp et à les voir appliquer dans celui de l'adversaire.

Il faut remarquer en outre que la réforme stratégique que comportait cette ordonnance n'était pas accompagnée de réforme tactique correspondante. Les conséquences n'en pourront être examinées que dans le prochain chapitre. Je termine ici mon exposé par la remarque suivante : ce principe stratégique respectait si bien dans les colonnes de marche les nécessités tactiques que les troupes conservaient intact l'ordre de bataille, et entraient dans la lutte, dans l'ordre même qui leur avait été assigné ; chacun des échelons du commandement conservait ainsi toute entière l'initiative que lui assurait le règlement.

Nous allons examiner maintenant la réforme que les Mémoires de Moltke amenèrent dans l'emploi de la cavalerie. Je réduirai d'ailleurs mes observations au strict nécessaire, au point de vue stratégique.

Il est indéniable que cette arme se trouvait en 1866 dans des conditions telles, que la solution de grands problèmes stratégiques lui était pour ainsi dire impossible. Après la catastrophe de 1806, l'art d'utiliser la cavalerie indépendante, tant dans le domaine de la stratégie que pendant la bataille, art qui à l'époque fédéricienne était si florissant, s'était complètement perdu, et les guerres d'Indépendance n'avaient pas réussi à lui rendre la vie. Il en résulta, au début de la guerre de 1866, une conception de l'idée de la cavalerie de réserve, qui s'en tint au sens littéral du mot. On la traîna à la suite, à la queue de l'armée, soit comme un *impedimentum* de corps d'armée isolé (à la II^e armée), soit comme corps de réserve (derrière la I^e armée). Aussi fit-elle complètement défaut comme élément de découverte stratégique en avant du front de l'armée, jusqu'au moment de la bataille décisive. La conséquence fut qu'on joua pour ainsi dire avec l'ennemi à colin-maillard. La méthode autrichienne surpassa

de beaucoup la nôtre à ce point de vue. (Edelsheim devant l'Iser et sur cette rivière).

Ce qui est extrêmement intéressant, c'est de lire dans le Mémoire de Moltke, de quelle façon originale et rationnelle il essaie de rendre à la cavalerie son ancienne et glorieuse mission qu'elle avait perdue, mais non par sa faute. Tout d'abord, il la divise en cavalerie opérant devant le front stratégique, et en cavalerie adjointe aux unités constituées. Je cite à dessein ces deux cavaleries dans l'ordre correspondant à leur importance et à leur effectif. La cavalerie de réserve (le mot est conservé expressément dans la nomenclature de l'ordre de bataille), ne forme plus absolument une réserve, comme en 1866, au contraire elle marche en découverte en avant du front d'opérations. Il fallut pour cela lui prescrire des formations spéciales et lui donner un commandement unique, ce qui constitue déjà, d'un point de vue purement théorique, une mission des plus difficiles, car ces corps, prenant les devants, devaient précéder une armée dont ils ne cessaient de dépendre.

C'est dans ce fait que réside la principale difficulté de leur maniement pratique. Aussi revint-on aux dispositions napoléoniennes, qui offraient les derniers grands exemples de cet emploi de l'arme. Il faut reconnaître que cette méthode est des plus efficaces et qu'elle est la seule exacte et pratique. Napoléon l'a dit lui-même textuellement, en mot décisifs. Mais il faut reconnaître en même temps, pour être juste, que depuis lors, l'esprit et la lettre de cette méthode stratégique se sont modifiés entre les mains habiles de Moltke, au fur et à mesure des changements que le temps faisait subir aux conditions de la guerre.

A notre époque de chemins de fer, à une époque où tous les États développent leur puissance militaire, les deux partis, au début d'une campagne, ne sont plus séparés par d'aussi grands espaces. Il n'est plus possible, par suite, dans la même mesure qu'autrefois, de modifier ses décisions, de

prescrire la réunion ou la séparation de grandes masses de cavalerie pour les envoyer vers des objectifs variés. On manquera la plupart du temps de l'espace et aussi des motifs nécessaires pour prescrire des modifications de ce genre, si les opérations se succèdent avec autant d'unité et de rapidité que dans nos deux dernières guerres. Il faut lire et apprécier le Mémoire de Moltke à ce point de vue et étudier ce qu'il dit du rôle de Murat. Les Murat de l'avenir auront à remplir une mission plus limitée qu'autrefois et la conception d'un général commandant toute la cavalerie en avant du front, précédant le Général en chef dont il dépend, ne peut plus guère être admise aujourd'hui. Les opérations de Moltke ont pris, en regard de celles de Napoléon, une bien trop grande extension, tandis qu'en même temps la distance de l'ennemi diminuait dans les mêmes proportions.

On ne pourra plus modifier utilement, autrement que dans des limites restreintes, les manœuvres à exécuter en avant du front à éclairer, ce qui n'exclut pas pour nos divisions de cavalerie la possibilité de se grouper, le cas échéant, en un seul corps, ou de se séparer ensuite à nouveau. Il y aura donc des cas où on aura besoin d'un commandement unique. Dans le service d'exploration stratégique, un corps unique de cavalerie sera l'exception, la séparation des divisions sera la règle générale.

Moltke termine son coup d'œil rétrospectif sur l'époque de Murat et de Napoléon par les phrases suivantes :

« Par ces procédés, les services que put rendre à Napoléon sa cavalerie, pour éclairer les mouvements de l'ennemi et masquer ceux de sa propre armée, furent très importants. Il fut il est vrai fort bien secondé par la passivité souvent complète de ses adversaires, et surtout de leur cavalerie, passivité qui était due en partie à l'émiettement de cette arme, rattachée et liée aux corps d'infanterie ». (page 114).

Ces remarques nous font savoir la grande différence qui existe, dans des situations analogues, entre autrefois et

aujourd'hui, différence que nous avons déjà cherché à mettre en lumière plus haut.

Napoléon et Murat n'avaient pas à se préoccuper, dans ces vastes espaces qu'ils avaient à parcourir, des mesures prises par l'ennemi pour s'opposer à leur action, cette passivité de la cavalerie chez leurs adversaires n'était due qu'en partie à l'émiettement de cette arme. Pendant une dizaine d'années, dans toutes les campagnes, l'esprit d'initiative leur fit complètement défaut, aussi bien en stratégie que dans la bataille. Ils se déclaraient satisfaits lorsque le « *Dieu de la Guerre* » voulait bien ne pas les rechercher ; quant à eux, ils ne s'approchaient de lui qu'en hésitant et à petits pas. Il est du plus haut intérêt de rechercher cet état d'esprit dans l'histoire militaire ; il fut cause en grande partie de la toute puissance militaire de Napoléon, qui fut à bon droit si vantée et dont l'Europe eut tant à souffrir. L'Archiduc Charles, à Aspern et à Wagram, n'utilise même pas sa supériorité tactique évidente. Il se contente de ne pas être complètement écrasé.

Ainsi Murat, sur ses divers théâtres d'opérations, ne rencontra jamais d'adversaire digne de lui, et n'eut par suite pas à compter avec lui : cette situation se retrouvera difficilement à l'avenir. En présence du développement et de l'instruction générale, les natures d'élite, même les plus remarquables, perdent de leur puissance de domination. On ne tremblera plus sans cesse devant un Frédéric ou un Napoléon comme devant un spectre, et on ne renoncera pas à son initiative et à la lutte aussi facilement qu'autrefois. Aussi la cavalerie doit-elle compter à l'heure actuelle, en faisant son service d'exploration, avec un adversaire employant contre elle une tactique habile. C'est là le point de départ du Mémoire ; combiné avec les remarques qui précèdent, il éclaire d'un bout à l'autre les explications de Moltke.

On y examine d'abord la manière dont les organes chargés de l'exploration doivent dépendre des forces qui les suivent. Murat agissait toujours directement d'après les indications du Général en chef. Ce procédé répondait à l'instinct de commandement de Napoléon, mais aussi à sa stratégie qui cherchait toujours à conduire toute son armée comme une machine unique. La stratégie de Moltke qu'on a déjà suffisamment décrite dans les pages précédentes n'admet ce procédé que jusqu'à un certain point. Aussi le Mémoire examine-t-il même le cas où les divisions de cavalerie dépendent d'un corps d'armée isolé (page 124 à 126).

Il est incontestable que le problème posé dans ce passage du Mémoire n'est pas encore complètement élucidé. Cette nécessité s'est présentée bien nettement en 1870, par exemple à la IIe armée au moment du passage de la Moselle près de Metz et en d'autres points. En 1866 déjà, dans les instructions données par le Général de Steinmetz à la division de cavalerie Hartmann près de Roketnitz (pages 117 et 118), le même cas s'est présenté. Les observations portées en marge par le roi complètent ces pensées de son chef d'état-major d'une manière bien instructive. On peut dire que ces pensées seront portées devant le tribunal de l'opinion qui devra les mettre à l'épreuve. En réalité elles avaient besoin, pour achever la réforme projetée, de faire un pas de plus vers les idées de Napoléon et de Murat. Les événements de 1870 l'ont bien démontré.

Il reste à définir les relations de la cavalerie « *de réserve* » avec les corps d'armée, car elles seront toujours de nature à éloigner la division de cavalerie de sa grande mission stratégique. La volonté du général commandant le corps d'armée voudra toujours lui mettre des entraves, et ces entraves doivent être brisées. La différence entre l'époque de Napoléon et la nôtre devrait donc consister en ceci : de même que Murat ne recevait ses avis que de la main de l'Empereur, de même aujourd'hui les armées isolées devront recevoir, en

même temps que l'indication de leurs objectifs, celle de la mission confiée à leurs divisions de cavalerie. Il faut que l'émancipation des corps d'armée isolés devienne plus complète. Même dans le cas où de pareilles unités sont entre elles au contact stratégique, il ne faut pas que le commandant en chef dispose arbitrairement de la puissance du commandement. Cela ferait toujours pencher la balance dans un sens défavorable au commandant de la cavalerie, et par suite à l'idée générale stratégique. Les divisions de cavalerie devront leur rester affectées jusque dans la bataille. Quant à régler exactement leur rôle dans la bataille, ce sera du ressort du commandement de l'armée correspondante : c'est à ce moment seulement que la tactique reprend ses droits. Même en réglant pour le mieux ces relations on pourra difficilement éviter qu'il ne se produise des frottements ; mais ces frottements ne paraissent néanmoins plus faciles à écarter que dans le procédé opposé, d'abord parce que la règle émise s'appuie dans ce cas sur les vrais principes et que le fait de la transgresser met le commandant en chef dans son tort. Steinmetz était matériellement et indubitablement dans son droit à Roketnitz en rédigeant son instruction restrictive. La II^e armée ne pouvait porter remède à la situation, car elle devait arriver trop tard ; j'en conclus que cette autorité intermédiaire doit être rendue inoffensive par le règlement. Elle ne se laisse aller alors à donner des ordres que dans le cas où la situation l'exige absolument, et où elle peut en porter la responsabilité.

Ces idées, je les donne comme étant de moi seul, elles peuvent par suite être discutées. La question se pose maintenant de savoir si la mission donnée aux armées isolées, dans l'ensemble des opérations, n'exige pas également son Murat pour la conduite de l'exploration stratégique par la cavalerie : bien des gens, en étudiant cette question, la résoudreont par l'affirmative. Je me borne à émettre cette opinion, et reste fidèle à la résolution que j'ai prise de ne me laisser aller à une discussion approfondie de la technique de

l'arme, qu'autant qu'il me paraîtra nécessaire de la faire pour le but que je me suis fixé. Je laisse les hommes qui sont véritablement du métier discuter ces sujets, certain que leurs arguments vont aller et venir comme la navette du tisserand de Goethe.

Ce qui est certain, c'est qu'il se présentera des cas où les divisions de cavalerie, pour remplir leur mission, devront être réunies plus étroitement, d'autres où, au contraire, elles seront séparées par un plus grand intervalle. La concentration préliminaire, avant le début des opérations, pourra conduire à la première de ces deux mesures ; il pourra en être de même pour tout arrêt dans les mouvements stratégiques, comme par exemple au moment du siège de Paris ou lors des événements sur la Loire. Le commandement aura-t-il intérêt, pour assurer l'exécution de ces modifications, à se servir d'un organe intermédiaire à la Murat ou pensera-t-il devoir assumer la situation par lui-même ? Je m'en rapporte, pour résoudre cette question, aux recherches des hommes compétents. En tout cas, il ne faut pas rejeter complètement l'idée de la réunion éventuelle de grands corps de cavalerie ; de même, on ne pourra jamais indiquer comme une méthode rationnelle l'adoption d'un front d'opérations occupé machinalement par des divisions de cavalerie réparties d'une façon absolument régulière. Le commandant en chef aura toujours le pouvoir de répartir selon les besoins, entre les différentes armées, les moyens dont il dispose, aussi bien les divisions de cavalerie que des corps d'armée. Ces deux éléments restent disponibles dans ses mains pour la formation des armées. Le passage d'un corps d'armée d'une armée à une autre s'exécute en campagne plus facilement qu'un changement de garnison en temps de paix, d'autant plus facilement que ces corps sont moins étroitement liés à une division de cavalerie. Cet enseignement nous a été donné par les exemples les plus convaincants en 1870 ; on peut l'appliquer sans difficulté aux divisions de cavalerie, quand bien même elles ne seraient aucunement rattachées à des corps d'armée. Le

commandant en chef conserve ainsi le moyen de grouper selon les besoins des forces de cavalerie, ou de les amener dans la direction critique. Mais il semble qu'il soit inutile d'aller plus loin dans cette voie et de sauter l'échelon, le commandement de l'armée.

A l'origine, Moltke imaginait, d'après son Mémoire, la division de cavalerie forte de deux brigades à deux régiments, avec adjonction d'une batterie : mais la pratique nous montre ensuite ces corps composés la plupart du temps de trois brigades : ce fut une modification heureuse, qui fut conservée. Mais d'autres questions attendent encore leur solution. Des forces d'infanterie furent également confiées à Murat pour remplir sa mission, et la question reste encore ouverte, à l'époque actuelle de savoir si cette méthode doit être conservée en principe. Il est bien difficile de la résoudre schématiquement et une fois pour toutes. L'avant-garde d'armée de Moltke, telle qu'il la signale dans son Mémoire et telle que sa correspondance militaire, au début de la campagne de 1870, nous l'indique mieux encore, nous aurait montré un corps d'armée en union directe avec plusieurs divisions de cavalerie. Sa mission se limite à un éloignement d'une journée de marche. Il est permis de dire qu'il est absolument nécessaire de composer solidement cette avant-garde au moyen de troupes de toutes armes et de lui donner en outre le commandement de la cavalerie (corps de cavalerie).

C'est précisément pour la première concentration des armées que la nécessité d'une pareille mesure pourra se faire sentir, elle pourra de même cesser d'être utile, lorsque les opérations deviendront pour un temps sédentaires, et que les positions ne risqueront pas d'être journellement modifiées. La 2^e division de cavalerie utilisa avec beaucoup d'habileté sur la Loire, les deux bataillons d'infanterie qui lui étaient adjoints comme soutien, dans sa mission d'exploration devant la forêt de Marchenoir.

Mais dans la guerre de mouvements, de semblables soutiens pourraient devenir, pour les divisions de cavalerie, des impedimenta insupportables. Souvenez-vous par exemple, des grandes explorations que la cavalerie eut à effectuer au moment du changement de direction de Châlons sur Sedan. En pareil cas, la cavalerie laisserait en panne sa brigade d'infanterie ; d'ailleurs la direction unique d'un Murat eût été bien nécessaire dans ces circonstances.

Ces explications suffiront je pense à montrer combien sont changeantes et difficiles les situations qui nécessitent des solutions techniques précises. Il sera difficile dans l'avenir au moyen de prescriptions formelles de résoudre les problèmes beaucoup mieux que ne l'a fait le Mémoire. Mais le chef de la cavalerie aura certainement raison de faire entrer toutes ces considérations en ligne de compte, pour les résoudre par des exemples pratiques. Ce procédé me paraît meilleur que celui qui consiste à discuter perpétuellement sur le nombre de routes que devront utiliser les divisions de cavalerie pour se rassembler en temps utile. Dans les considérations qui précèdent, j'ai toujours négligé ces questions, parfaitement convaincu qu'on trouvera dans l'arme elle-même des hommes capables de prendre des mesures convenant à un cas donné.

Une autre question, que le Mémoire laisse manifestement sans solution, est de savoir jusqu'à quelle distance la cavalerie devra s'avancer dans son service d'exploration, et en particulier si les obstacles du terrain, et surtout les chaînes de montagnes, les arrêteront. Au début de la campagne de 1866, on était naturellement enclin à considérer comme impossible la marche des divisions jusque dans le bassin bohémien. Et pourtant les événements ultérieurs montrent quels importants résultats stratégiques une pareille marche eût amenés. Si l'un ou l'autre des défilés eût été barré, le danger eût été beaucoup moins grand qu'on l'admet souvent en théorie. Abstraction faite de ce que dans l'utilisation stra-

tégique de tous les défilés, l'un d'eux ouvre la route de l'autre, et que l'adversaire ne peut jamais avoir l'idée d'appliquer comme méthode défensive le système du cordon, le danger local n'est pas aussi grand qu'on serait tenté de se l'imaginer. Le caractère de la guerre de défilés défend également à l'adversaire des déploiements débordants et par suite véritablement dangereux : dans nos zones cultivées on aura presque toujours la faculté de rendre libres les routes elles-mêmes. Avec son arme à répétition, la cavalerie a acquis au moins la faculté de se mouvoir dans tous les terrains, sinon d'accepter partout un combat décisif.

Une forêt épaisse, comme celle d'Orléans, est beaucoup plus dangereuse pour la cavalerie qu'un défilé de montagne. Il va sans dire que je ne parle pas ici des Balkans, mais des Vosges, de l'Erzgebirge, des monts de Silésie. Pour les Balkans, il faudrait des lois stratégiques spéciales ; quant à nous, nous n'avons pas de motifs suffisants pour les rechercher.

Les grands fleuves peuvent offrir des obstacles d'un autre genre, c'est le cas où les ponts ont été rompus et la question se posera toujours de savoir jusqu'à quel point la cavalerie, par ses propres moyens ou par des moyens trouvés sur place, saura se tirer d'affaire.

D'une manière générale, la question de la délimitation des zones d'exploration se règle en un sens que la cavalerie ne devra jamais perdre complètement la liaison avec les corps manœuvrant en arrière. Les risques croissent avec l'éloignement. Si l'on brisait complètement le lien stratégique, l'entreprise deviendrait une aventure, car la cavalerie est incapable de conquérir seule un terrain ennemi, du moins dans les pays civilisés. Cette arme n'est pas apte à conserver ce qu'elle traverse au galop. L'imagination surexcitée des habitants prête à l'ennemi, à ce point de vue, beaucoup plus de puissance qu'il n'en a réellement. Souvenez-vous de 1866,

et du spectre d'Edelsheim, qui, avant le début de l'action, est venu hanter les esprits dans la population civile prussienne.

D'ailleurs l'expérience de 1870 a montré que l'exploration de la cavalerie n'a pas besoin de se laisser arrêter ni par des chaînes de montagnes ni par des fleuves. Ce n'est que dans des pays peu civilisés comme dans le sud de l'Afrique, par exemple, que ce principe se modifie. Nous n'avons pas de motifs pour traiter ici cette question. Voilà encore un nouvel aspect de l'art si changeant du commandement.

Je laisse le thème de la découverte stratégique, sans en avoir abordé tous les points que traitent le Mémoire et l'Instruction, car la tâche que je me suis fixé ne consiste pas à en rendre la lecture inutile, mais au contraire à y inviter. C'est pour la même raison que je laisse de côté l'étude des devoirs de la cavalerie divisionnaire et de l'objectif à lui donner. Ce sujet est pour ainsi dire populaire, on le discute de façon variée pendant toutes les manœuvres et il n'a pas besoin de commentaires.

Quant à la question tactique de la formation et de l'utilisation des corps et divisions de cavalerie et de la cavalerie divisionnaire, je la réserve au contraire pour un chapitre suivant.

Pour conclure, je vais jeter un coup d'œil sur les passages les plus remarquables du Mémoire et de l'Instruction, où Moltke traite des grands principes de la stratégie, et où il leur donne pour ainsi dire la consécration. Nous y rencontrons nos vieilles connaissances, celles qui donnaient aux voyages d'état-major leur haute signification. Les Mémoires dont nous avons parlé jusqu'à présent les ont fait tomber dans le domaine public, et ont créé le code stratégique. Il faut essayer de résumer ces lois en peu de mots : aussi vais-je me borner à réunir les passages les plus décisifs. Il me paraît inutile de faire des citations plus nombreuses, et toute addition nous conduirait à des formules mécaniques, qui gêneraient la liberté de nos réflexions.

« 1 – Le maniement de grandes armées ne s'apprend pas en temps de paix. On est limité à l'étude de facteurs isolés, en particulier sur le terrain, et à l'expérience des campagnes précédentes. Mais les progrès des sciences, la facilité plus grande des communications, les modifications de l'armement, en résumé les changements apportés aux conditions de la Guerre, interdisent d'appliquer à l'époque actuelle les procédés qui autrefois ont assuré la victoire, et même les règles émises par les plus grands capitaines ». (p. 172)

« 2 – De très grands rassemblements de troupes sont en soi une calamité. L'armée concentrée sur un point ne peut que difficilement être nourrie, jamais elle ne peut être cantonnée, elle ne peut ni marcher, ni manœuvrer, son existence même est en jeu au bout de peu de temps : elle ne peut que combattre.

« Il s'ensuit que c'est une faute de réunir toutes ses forces sans un but bien déterminé, et autrement que par la bataille décisive. Il est vrai que pour cette bataille on ne peut jamais être trop fort, aussi est-il indispensable de concentrer sur le champ de bataille jusqu'au dernier bataillon. Mais quiconque veut marcher à l'ennemi ne doit pas vouloir s'avancer concentré sur une seule route, ou sur plusieurs routes peu nombreuses.

« Pour manœuvrer, rester séparé le plus longtemps possible ; pour la bataille, rassembler ses troupes en temps utile, telle est la mission du chef de grandes masses.

« Il n'est pas de calcul d'espace et de temps qui puisse garantir le succès, car les hasards, les erreurs, les illusions constituent une partie des facteurs à considérer. A chaque pas que l'on fait vers le but final, on court des dangers, on risque d'échouer. On ne pourra atteindre ce but que si le destin ne vous est pas complètement défavorable. Mais à la guerre, tout est incertain, rien n'est exempt de danger, et on obtiendra difficilement de grands résultats en prenant une autre voie.

« La victoire par l'effet des armes est le fait décisif à la guerre. Seule, la victoire brise la volonté de l'adversaire et l'oblige à se soumettre à la nôtre. Ce n'est pas l'occupation d'une portion de territoire ou la prise d'une place forte, mais bien la destruction des forces ennemies qui décidera en général du sort de la guerre. C'est donc cette destruction qui constitue le but principal des opérations.

« 3 – C'est une erreur de croire qu'on est concentré lorsqu'on fait marcher toutes ses forces ou une grande partie de ses forces sur une seule route. On perd en profondeur plus qu'on ne gagne en largeur, car deux divisions qui marchent parallèlement à une distance d'une lieue à 1 lieue $\frac{1}{2}$, se soutiendront plus facilement et mieux que si elles se suivaient immédiatement. Il est donc parfaitement évident que des forces considérables devront marcher sur plus d'une colonne. On ménage de cette façon d'une façon extraordinaire les forces des troupes, leur cantonnement et leur alimentation s'en trouvent considérablement facilités.

« Il va sans dire que ce procédé est limité par le nombre des chemins disponibles, et par la nécessité de se soutenir mutuellement. On ne trouvera pas partout de routes se dirigeant à peu près parallèlement sur le même point, d'autre part il ne faut pas que des colonnes puissent être séparées par des obstacles de terrain empêchant complètement une action commune, lorsqu'on peut prévoir qu'une telle action deviendra nécessaire.

« 4 – Le nombre des routes parallèles se trouve naturellement en rapport direct avec la base qui sert de point de départ à la marche en avant. L'armée rassemblée sur un point ne peut plus absolument se mouvoir qu'à travers champs ; pour marcher, il faut de nouveau qu'elle se sépare, soit en largeur, soit en profondeur : ces deux procédés sont également dangereux en vue de l'ennemi. Si donc on veut manœuvrer, il faut garder séparées les fractions de son armée. Il est important par conséquent que chaque colonne soit formée d'une fraction

d'armée constituée, capable de combattre pour son propre compte ». (p. 183)

« 5 – Les conditions sont incomparablement plus favorables, lorsqu'on peut concentrer sur le champ de bataille, le jour même de l'action, les forces venant de points différents ; quand par conséquent les opérations ont été conduites de telle sorte que partout, de directions différentes une dernière marche, fort courte, amène les troupes en même temps sur le front et sur le flanc de l'ennemi. Alors la stratégie a fait son devoir le mieux possible et de grands résultats devront en être la conséquence. Il est impossible, il est vrai, de prédire et de garantir que les opérations des armées séparées aboutiront forcément au succès final, ce succès dépend plutôt, non seulement des éléments dont il faut tenir compte, le temps et l'espace, mais aussi en grande partie de l'issue des combats partiels précédents, du temps, des fausses nouvelles, en un mot de tout ce que l'esprit humain désigne sous le nom de hasard et de bonheur. Il faut se dire, en somme, qu'à la guerre, de grands succès ne peuvent être obtenus sans de grands dangers. ». (p. 210 et 211)

Le lecteur attentif pourra rechercher lui-même dans le texte la façon dont ces paramètres se relient les uns aux autres : c'est pour lui faciliter cette tâche que j'ai noté les pages d'où ils sont tirés. Il était important de présenter ici ces pensées dégagées de toute enveloppe et accolées l'une à l'autre, car elles forment à elles seules le squelette de la stratégie de Moltke telle qu'il nous l'a laissée. Elles constituent la doctrine la plus parfaite qu'ait jamais laissée aucun homme de guerre. Cette affirmation paraîtra paradoxale à plus d'un lecteur et je m'abrite à nouveau pour la justifier, derrière une pensée de Moltke ; elle se trouve à la page 172 de son testament et est ainsi conçue :

« 6 – La doctrine stratégique ne dépasse guère les premiers principes du bon sens : on peut à peine la décorer du nom de science ; sa valeur réside presque tout entière dans ses appli-

cations concrètes. Il s'agit de concevoir avec le tact voulu, la situation, qui se modifie à tout instant, et d'adopter d'après cela avec fermeté et prudence la solution la plus simple et la plus naturelle. La guerre devient ainsi un art, mais un art dont l'application nécessite l'emploi de beaucoup de sciences. Ces sciences sont loin de suffire pour faire un homme de guerre, mais si elles lui font défaut, il faut les remplacer par d'autres ».

Si l'on est frappé par la sagesse de cette proposition, on devra se rendre compte combien il serait nuisible et téméraire d'entasser des lois stratégiques et en particulier de les ériger en règles invariables. Le cas donné auquel elles étaient applicables, ne se présentera pas deux fois de la même façon. Aucun grand capitaine, ni César, ni Frédéric, ni Napoléon ne sont jamais liés à des lois exactes. Toutes leurs actions portent l'empreinte, tout d'abord de leur propre personnalité, puis aussi de celle de leur temps et des moyens dont ils disposaient à leur époque. La première des propositions passées en revue plus haut exprime cette idée, et je crois devoir citer encore une fois à l'appui de cette idée l'aphorisme de Napoléon : « *Il est de règle absolue qu'on ne doit jamais effectuer à proximité de l'ennemi la réunion de plusieurs fractions d'armée* ».

Que l'on compare maintenant ce principe à ceux de Moltke que nous avons cités, et l'on sera forcé de reconnaître que l'espace d'une vie humaine a suffi pour modifier du tout au tout le principe fondamental d'une stratégie victorieuse.

Nous avons fait observer plus haut que nous retrouvons dans les maximes reproduites ici de vieilles connaissances, rencontrées déjà dans les instructions concernant les voyages d'état-major. C'est vrai pour les paragraphes de 1 à 4. Mais le paragraphe 5 y apporte une addition importante, grâce à laquelle seulement la stratégie de Moltke trouve sa véritable expression. Mais l'idée émise dans ce paragraphe ne date manifestement que de l'expérience fournie par la

guerre de 1866, et surtout par la situation de l'armée avant Königgrätz. Cette situation détermina dorénavant les magistrales opérations de Moltke. Elle se fait jour dès le début de la grande guerre franco-allemande sur la Sarre, dans les positions respectives adoptées par les 1^{ère} et 2^e armées, avec leur concentration étroite, et se trouve méconnue là par Steinmetz. C'est également cette idée qui conduit l'armée ennemie à la catastrophe de Sedan, mais il ne manque pas d'exemples où on la voit mal réussir. A Gravelotte Saint-Privat comme à Spicheren, la conception stratégique initiale échoua devant les fausses manœuvres d'une partie de l'armée. Moltke annonce du reste prophétiquement ces erreurs dans la phrase finale de ce paragraphe 5.

Pour épuiser ici le sujet de la stratégie moderne, je me vois forcé de citer ici trois autres passages plus éloignés du testament de Moltke. Je prends tout d'abord le dernier d'entre eux (page 292-Stratégie) parce qu'il résume avec beaucoup d'art tout ce qui précède, et qu'il explique d'une manière convaincante pourquoi il est impossible de donner en stratégie des principes absolument fixes. Le lecteur fera bien de rapprocher ce passage de l'ouvrage lui-même. Je puis me borner à citer deux paragraphes. Voici le premier :

« C'est le succès il est vrai qui fait avant tout la gloire d'un Général. Pour quelle part y influe son propre mérite, voilà qui est bien difficile à établir. L'homme le plus capable échoue souvent devant la force invincible des circonstances, et l'homme de capacité moyenne peut tout aussi souvent se trouver aidé par elles. Mais la fortune, à la longue, favorise pourtant le plus souvent l'homme de valeur.

« Si donc à la guerre, depuis le début des opérations, tout est incertain, sauf ce que le chef porte en lui de volonté et d'énergie, les principes généraux de la stratégie, les règles basées sur ces principes, et les systèmes édifiés sur ces règles, ne peuvent absolument avoir aucune valeur pratique ».

Cette citation suffira pour empêcher le théoricien d'édifier à l'avenir des systèmes stratégiques. La conclusion du paragraphe couronne l'étude de la stratégie. Je souligne en la citant à nouveau la première phrase parce que, dans ces derniers temps, on l'a employée bien souvent, en la détachant des phrases voisines auxquelles elle devait rester liée, en l'appliquant ensuite d'une façon complètement erronée.

« La stratégie est un système d'expédients. Elle est plus qu'une science, c'est la science appliquée à la vie pratique, le développement de la pensée initiale et directrice sous l'influence des circonstances qui se modifient sans cesse, c'est l'art d'agir sous la pression des conditions les plus difficiles ».

Ce n'est que par la juxtaposition de la deuxième phrase, que la première, que j'ai reproduite en la soulignant, acquiert sa complète signification scientifique. En la prenant séparément, on risque d'y voir émise l'idée qu'un ignorant, possédant il est vrai des facultés intellectuelles saines, peut devenir un grand capitaine. C'est une opinion que l'on entend défendre trop fréquemment dans les brasseries. Mais en lisant le paragraphe entier, on s'aperçoit qu'il n'exprime que l'opinion déjà formulée par Moltke (parag. 6).

Le système des expédients employés par le général en chef dérivera, lui aussi, de sa méthode générale de guerre, et cette méthode repose sur la science et sur l'art avec lequel ils seront appliqués dans un cas donné. Là où ces qualités manquent à l'homme de guerre, elles devront être remplacées par d'autres (parag. 8). Et c'est bien ce qui arrive dans la réalité : je citerai par exemple Blücher et Gneisenau, ainsi que Benedek et Krismanic. Au contraire, un cas unique dans l'histoire universelle est celui du monarque puissant qui sut dominer les circonstances, précisément parce qu'il laissa une liberté aussi étendue que possible à l'homme d'état et au général de son choix. C'est ainsi que l'Empereur Guillaume sut être, entre ces deux hommes, le chef suprême dont l'autorité resta décisive.

L'attaque du Feld-Maréchal-Lieutenant von Nagy, telle qu'elle est décrite dans Streffleur, donna au Général en chef prussien de 1866 l'occasion cherchée d'émettre une nouvelle maxime stratégique. Elle se trouve aux pages 279 et suivantes. L'incomparable modestie du chef victorieux y éclate dès le début. Ce traité avait accusé le haut commandement prussien de s'être à peine élevé au-dessus du niveau de la moyenne. Moltke répond simplement : « *C'est possible* », mais démontre que cette moyenne est précisément la plus exacte et la plus simple. Toute sa démonstration nous dépeint une fois de plus en termes expressifs, et en s'appuyant sur un des cas pris dans l'histoire militaire, la tendance générale de sa stratégie offensive, nous l'avons exposée jusqu'ici dans cette étude. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est la remarque d'après laquelle la stratégie autrichienne, avec des moyens analogues, aurait pu être portée au niveau de la stratégie prussienne. Le paragraphe en question est ainsi conçu :

« Nous croyons donc que la concentration en vue de la bataille décisive, l'alimentation, le cantonnement et la marche d'approche de l'armée autrichienne eussent été bien facilités, si cette armée avait été, au début de la campagne, rassemblée en deux groupes principaux au lieu d'un seul, à Olmütz et à Prague ; sans même tenir compte des avantages stratégiques qu'eût assurés la présence, dès le début, d'une masse importante de forces dans le nord de la Bohême. De même nous ne voyons pas l'avantage qu'aurait eu, comme le dit l'auteur, l'armée prussienne à entasser plus de 200 000 hommes dans la région boisée et marécageuse de la Lusace.

Toute la sagesse de la stratégie de Moltke se fait jour dans ces lignes ; aussi la fin du Mémoire reproduit-elle encore une fois, et avec raison, la quintessence de sa conception stratégique :

« Toute concentration étroite de grandes masses de troupe est en soi une calamité. Elle s'impose dans le cas où

elle conduit immédiatement à la bataille. Il est dangereux de séparer de nouveau des corps d'armée en présence de l'ennemi, une fois qu'ils sont réunis, et impossible de les laisser concentrés pendant longtemps.

« La difficulté de la tâche pour un commandant d'armée, consiste à garder ses masses séparées mais en conservant en même temps la possibilité de les rassembler en temps voulu.

« Il est impossible de donner pour cela des règles générales ; la solution variera d'un cas à l'autre ».

Je crois avoir exposé ainsi le *Leitmotiv* de toutes les opérations de Moltke dans deux grandes guerres. Ce *Leitmotiv* consista dans l'emploi vraiment artistique d'une offensive stratégique de grande envergure. Une question resterait à résoudre, celle de savoir si les mêmes principes auraient un résultat analogue dans la stratégie défensive, si dans ce cas ses lois auraient la même valeur ; mais Moltke y a répondu dès 1859 par un mémoire sur les « *positions de flanc* » (p. 261) et nous a donné à ce sujet des renseignements destinés à nous satisfaire.

On a discuté de tous côtés la question de savoir pourquoi Moltke qui avait, en théorie, montré une prédilection particulière pour les positions de flanc, ne les a jamais employées dans la pratique. Le mémoire en question nous donne la seule réponse exacte à cette question : Moltke n'avait aucune raison pour appliquer cette idée dans ses opérations offensives. Dans l'offensive, l'action stratégique devait amener, tout naturellement, sur le champ de bataille, à des actions de flanc. La stratégie défensive devra pour la décision finale, arriver au même résultat. On devait voir effectuer dans ce cas des retraits excentriques, comme dans le cas de la marche en avant, des mouvements concentriques. Dans les deux cas, les différents corps parvenaient sur-le-champ de bataille pour l'action commune, soit que l'un des adversaires restât sur la défensive pendant que l'autre atta-

quait, ou que tous deux en arrivassent à cette action tactique. On voudra bien reconnaître par conséquent que ce Mémoire constitue la conclusion théorique de la doctrine de Moltke sur la stratégie, qu'il savait manier d'une façon si parfaite. Dans ce Mémoire, sa doctrine nous eût paru quelque peu incomplète, puisqu'il s'entendait toujours et magistralement, à vaincre par l'offensive. Le Mémoire prépare les voies à la véritable doctrine sur les procédés à employer par la défensive, si elle ne veut pas être battue. Le principe reste le même : action simultanée des corps au moment de la décision, sans concentration préalable. L'occupation des positions a perdu, dans la stratégie de Moltke, toute sa signification d'autrefois. Il s'agit toujours, dans cette stratégie, de l'action simultanée de deux armées venant de directions différentes, et c'est ainsi que la bataille devient le produit final de l'action stratégique. Nous retrouverons de nouveau la conséquence logique de cette conception, dans la partie tactique du testament de Moltke.

MOLTKE TACTICIEN

Il résulte de l'étude du Testament de Moltke comme chef du Grand état-major que la stratégie est un art, et les chefs d'œuvre d'une si magistrale unité qu'il a accomplis au cours de ses deux prestigieuses campagnes nous en fournissent la preuve. Si nous les considérons dans leur ensemble, elles s'offrent à nous comme les monuments puissants d'un style original, dans lequel toutes les parties se subordonnent harmonieusement à un tout, comme dans le style de la Renaissance ou de l'époque gothique.

Pour les manifestations et les problèmes de la tactique, on ne pourra plus employer une semblable image. Elle évoque bien plutôt l'idée de métier, de métier artistique dirons-nous pour ennoblir quelque peu ses fonctions. Pour passer maître dans ce métier, il faut la pratique continuelle, l'exercice constant. La théorie pure ne saurait jamais venir à bout de confectionner l'ouvrage le plus simple et le plus élémentaire : une table, une serrure.

Il faut pour cela l'habileté technique dans le manie-
ment des outils ; pour former un maître habile, il y a les années d'apprentissage et de voyage.² En tactique, il est bien plus difficile qu'en stratégie de se contenter du seul travail intellectuel.

² *Le Tour de France* des artisans d'autrefois.

Or, c'est une règle élémentaire et pratique qui a manqué à notre grand stratège dans le cours de sa vie.

Depuis le grade d'officier de chasseurs, en passant successivement par tous les degrés de la hiérarchie, il n'eut jamais le commandement d'une unité quelconque, et j'oserai affirmer, à ce point de vue très restreint, que Moltke ne fut jamais un tacticien au sens pratique du mot. Des critiques contemporaines lui ont même refusé le don de la tactique. On pourrait dire qu'il y avait là une lacune : elle nous apparaît dans toute sa carrière, mais aussi dans le fond même de sa nature.

Dans ce domaine de la tactique, nous manquent par conséquent les éléments qui nous ont permis de mesurer la valeur de Frédéric ou de Napoléon. Moltke ne sut jamais diriger une bataille en maître et en tacticien. Quand nous voyons Frédéric à Rossbach ou à Leuthen, chevaucher en tête de son grand corps d'infanterie, examinant et décidant exactement la formation à prendre pour l'attaque et le moment précis de son exécution ; ou bien Napoléon arriver en personne pendant la construction de la tête de pont de Lobau, avant Aspern, et décidant de la forme à lui donner, ou de même pendant la construction des ponts destinés à permettre l'entrée en action à Wagram ; quand nous voyons ces deux chefs d'armée intervenir personnellement au point critique, où ils veulent la décision finale, il nous faudra bien reconnaître qu'on ne voit jamais de Moltke intervenir de cette façon. Cela ne cadre d'ailleurs ni avec sa nature, ni avec ses capacités pratiques.

On s'est fréquemment appuyé sur cette particularité pour contester à notre héros le titre de grand capitaine, mais on peut se demander à quoi aurait bien pu servir, pour la conduite de la bataille, à Königgratz, à Gravelotte, à Sedan, l'intervention de Moltke, brandissant comme Bonaparte à Arcole, le drapeau d'un régiment. Napoléon a su jouer naguère, en magicien, de ces procédés ; ils n'apparaissent plus

de nos jours que comme le geste de quelque chef subalterne auquel, dans des moments de crise aiguë, des moyens plus rationnels de se tirer d'affaire ne viennent pas à l'esprit.

Les exigences de la tactique sont devenues tout autres : le chef d'armée doit s'abstenir aujourd'hui de vouloir intervenir par la puissance de sa personnalité sur un point quelconque du champ de bataille, si vaste, en comparaison de ceux d'autrefois, qui représente le terme final de ses opérations stratégiques. Les fils si ténus, et si longs maintenant, à l'aide desquels il dirige l'action, lui échapperaient des mains ou se briseraient, et il perdrait toute vue d'ensemble. Pour commander, il a besoin du concours technique, plus développé qu'autrefois, de ses sous-ordres ; il lui faut s'en rapporter à leurs décisions, qu'il leur soit ou non supérieur à ce point de vue. Le Frunsberg d'aujourd'hui – je veux dire le tacticien technique – devra reconnaître par lui-même, non seulement la formation et le dispositif à choisir, mais encore le front, l'objectif, et le moment de l'attaque.

Ces considérations préliminaires ont paru nécessaires pour nous permettre d'opposer à l'idée émise dans le précédent chapitre, celle toute différente qui doit guider dans l'étude de la tactique de Moltke. Ce n'est pas un tacticien dans le sens étroit du mot. Dans le domaine de la stratégie, il fut à lui seul un créateur, dans celui de la tactique, il ne fut qu'un chercheur à côté de beaucoup d'autres. Cette distinction n'est pas tellement subtile qu'elle ne puisse être à la portée de tout le monde ; et j'en ai besoin pour établir solidement le point de vue auquel je me placerai pour étudier les questions que je vais examiner.

De ce que j'ai dit jusqu'ici, il ressort déjà que dans les Mémoires tactiques de Moltke, les grands et vastes problèmes de la doctrine du combat ont été traités par lui avec beaucoup plus de clarté que les petits : par suite les progrès dans l'armement acquièrent à ses yeux une grande importance, beaucoup plus tôt qu'à la masse des officiers de

l'armée ; il examina de préférence les modifications de la tactique, au point de vue de leur mise en harmonie avec ses procédés stratégiques. A cet égard, le 1^{er} groupe « A » de ses *Études* conserve une valeur historique durable, bien que l'expérience de la guerre soit venue le modifier.

Somme toute, ses recherches tactiques ont eu plus d'effet utile que tous les raffinements techniques que les soi-disant praticiens opposaient ou appliquaient à l'augmentation des effets des armes. Si dans ce groupe A tous les mots sont de la plume même de notre maître dans l'art de la guerre, dans le groupe B il est permis d'attribuer beaucoup de passages aux officiers de son entourage, bien qu'il les couvre de sa responsabilité. On y verra en tout cas que la doctrine tactique est bien plus variable encore que la doctrine stratégique.

Le tableau que Moltke nous trace dès l'an 1858, c'est-à-dire aussitôt après sa nomination à l'emploi de chef d'état-major de l'armée, tableau dont l'idée lui a peut-être été suggéré par l'introduction du fusil à aiguille dans toute l'infanterie prussienne, n'est encore qu'ébauché et reste très général. Mais il demeure malgré cela très important comme base de notre étude, car il représente la forme défensive du combat comme prépondérante, dans un tout autre sens il est vrai que Clausewitz. J'attire tout particulièrement l'attention du lecteur sur ce fait, qui marque comme d'un trait de couleur toutes les œuvres de l'immortel Maréchal jusqu'à la campagne de 1866. Il est intéressant de voir avec quelle influence il cherche à mettre cette idée en harmonie avec son audacieuse stratégie, car lui aussi veut attaquer, mais seulement après coup : c'est le procédé que nous désignons habituellement sous le nom de défensive offensive. L'idée ainsi émise était certainement celle qui théoriquement se présentait le plus naturellement à l'esprit. L'armée française en 1870 s'y est conformée pratiquement ; en adoptant la stratégie des positions, elle ne trouva pas le moyen de passer à

l'offensive. La discussion des Mémoires suivants de Moltke, du groupe A, montre quelles sont les difficultés à surmonter dans ce procédé.

Nous rencontrons tout d'abord cette phrase : « *L'avantage qu'on a à se laisser attaquer, malgré l'effet moral produit, dépasse celui que possède l'assaillant lui-même* ».

Sans doute le Maréchal Niel a eu la même pensée ; mais de ce que deux hommes partent du même principe, il ne s'ensuit nullement que pour l'appliquer ils emploient forcément les mêmes procédés. Il nous faut ensuite citer une autre assertion que l'expérience a démentie, mais qui eut pendant longtemps droit de cité dans les exercices du temps de paix : « *L'infanterie est devenue encore plus indépendante qu'elle ne l'a jamais été jusqu'ici. Le feu d'une section en tirailleurs surpasse en portée et en efficacité le tir à mitraille de la pièce de 6 livres* ».

Cette phrase prouve que Moltke ne pense qu'à des actions combinées, puisqu'il compare entre elles les deux armes. Mais pour l'époque actuelle, son assertion est pour le moins vieillie et nous ne discutons pas la question de savoir si dès ce moment elle était déjà très pratique, quelque plausible qu'elle paraisse. Avec un armement équivalent chez les deux adversaires, avec des canons rayés et des fusils se chargeant par la culasse et même aujourd'hui des fusils à répétition, l'infanterie dans toutes les grandes actions tactiques est *moins* indépendante qu'autrefois. Pour l'attaque, il est facile de démontrer que l'infanterie dépend de la supériorité du feu de l'artillerie. L'action imposée à l'infanterie la force au mouvement, alors que l'adversaire bien abrité sur ses positions dirige son feu sur elle sans bouger. La puissance, qui ne réside que dans son arme, ne peut plus être utilisée ou du moins est sensiblement diminuée, et il n'y a pas de formation qui puisse la lui rendre. C'est sur ce fait d'ailleurs que s'appuie la proposition fondamentale placée en tête du mémoire, à savoir que la défensive est devenue la

forme de combat la plus avantageuse. L'infanterie a donc besoin pour l'attaque, et plus qu'autrefois, de l'appui d'une artillerie ayant acquis la supériorité du feu, et lui ayant frayé sa voie. C'est en cela que réside la transformation complète de la doctrine tactique depuis l'époque de Napoléon. Son grand corps d'attaque, formé au centre du champ de bataille de Wagram, n'avait pas besoin, même sur cette plaine complètement découverte, du feu supérieur d'une artillerie placée à ses côtés. La baïonnette employée en masse avait raison de la grêle des balles ennemies, si peu dense en réalité, mais ce temps est à jamais disparu !

D'après le même principe, il faut évidemment aussi que la défensive utilise les deux armes dans une combinaison des plus étroites, si elle ne veut pas se priver des plus grands avantages.

Le problème qui consiste à obtenir la supériorité du feu n'est pas résolu par ce premier Mémoire. Mais son mérite est d'avoir réclamé cette supériorité du feu comme la condition essentielle du succès ; la seule acceptation de cette vérité aurait dû nous conduire à une révision complète de nos procédés d'attaque, tels que nous les pratiquions sur nos plans d'exercices et sur nos terrains de manœuvres. Du reste, le résultat de son étude est encore d'ordre négatif, bien que les bases pour une doctrine positive ne fassent pas complètement défaut. Cette doctrine reste incomplète et susceptible de perfectionnement, elle contient même les germes d'une nouvelle ivraie qui nous paraissent, il est vrai, bien peu visibles et qui parviennent à éclore très innocemment.

La porte est ouverte au « *procédé normal* » qui devait plus tard et surtout après une grande guerre, nous causer tant de soucis. Moltke reconnaît lui-même ce mauvais génie de toute action tactique indépendante et lui jette à la face, dans un de ses mémoires postérieurs, quelques vérités sur lesquelles nous reviendrons plus tard. Mais les épigones

s'emparèrent malgré cela de ce principe, comme les Rûchef et consorts adoptèrent les échelons de Frédéric.

Vient ensuite, dans l'ordre chronologique, un mémoire très remarquable de 1860, qui réfute quelques allégations du futur général von Ollech. Ce dernier avait vu l'armée française en 1859 après son retour d'Italie et s'était enthousiasmé au plus haut point pour l'esprit d'offensive qui, au cours de deux campagnes, avait conduit cette armée à la victoire. Il demandait entre autres au roi de prononcer une *parole magique* destinée à donner un nouvel élan à notre tactique d'Infanterie. Il n'est pas besoin d'insister davantage là-dessus, car ce n'est manifestement pas d'un mot qu'il fallait attendre la réforme de la tactique. Ce sujet si grave exige un travail intellectuel soutenu et le maniement de la troupe pendant des années et ce n'est pas avec des mots à effet, même tombés d'une bouche royale, qu'on pouvait résoudre la question. Moltke réfute cette partie de l'ouvrage d'Ollech avec une intelligence et un propos remarquables. Cet ouvrage admettait a priori l'action unilatérale d'un adversaire poussant constamment en avant, et recommandait comme remède une simple défensive offensive partant d'un front égal, et aussi opiniâtre que possible. On sait que plus tard ce ne furent pas les Français mais bien les Autrichiens qui adoptèrent le principe de l'assaut à outrance contre les fusils se chargeant par la culasse et les événements de Bohême prouvèrent combien les mots à effet sont dangereux en général, et dans le domaine de la tactique en particulier. Cette science est une doctrine bien coordonnée, qu'il est impossible, si elle fait défaut, de remplacer par des mots magiques.

Ce qui semble le plus important au point de vue du développement de notre armée, c'est la création préconisée par Ollech d'une infanterie véritablement légère et manifestement sur le modèle français. La réponse de Moltke nous apprend que c'est surtout à lui que nous devons d'avoir su éloigner de nous ce calice, si contraire à la théorie de

Scharnhorst. Une telle conception aurait pu démolir complètement la superbe organisation de notre armée, en revenant aux modèles de Napoléon. La formation de jeunes et vieilles gardes, dans le genre de celles de Napoléon, diminue la valeur de la masse de l'armée au profit d'une troupe d'élite et ne convient plus à une « *Nation armée* », sans compter que dans une bataille, à notre époque, il est impossible de déterminer, à l'avance, où et quand l'entrée en ligne de cette élite pourrait être d'une importance particulière.

Nos gardes à nous ne sont pas des troupes d'élite dans le sens vieilli de ce mot, mais bien une troupe recrutée comme les autres, destinée spécialement, en raison de la belle stature des hommes qui la composent, à orner les résidences royales. On sait du reste combien il est difficile de trouver utilement l'emploi sur le champ de bataille des bataillons de chasseurs avec leur recrutement spécial, et leurs bons tireurs. Nos gardes n'ont donc pas, dans l'ensemble de la bataille, de destination spéciale et si les bataillons de chasseurs ont été maintenus, c'est qu'ils rendent de grands services à l'administration forestière. Aussi Moltke répond-il avec beaucoup d'à propos à ces considérations : « *Au point de vue de la haute stratégie, ce ne sont pas des bataillons légers qui sont à désirer mais bien une armée légère* ». Suit une description classique des arguments en faveur d'une armée légère, et des moyens destinés à leur venir en aide dans toutes les armes. Le feld-maréchal parle encore ici en stratège tout en poursuivant ses études tactiques ; il ne songe pas un instant à déchirer son programme stratégique. La guerre, c'est le mouvement ! et non l'immobilité et c'est ce point de vue qui doit rester le seul dominant, dans la stratégie offensive ou dans la défensive, bien qu'une chose se recommande en tactique, c'est de se laisser tout d'abord attaquer, surtout dans le cas où l'idée stratégique comporte cette solution.

Nous nous trouvons ainsi au carrefour, où la défensive offensive doit décider quelle route stratégique elle devra sui-

vre. Moltke en choisit une et le Maréchal Niel une autre. On renonce à l'occupation des positions : c'est la manœuvre qui impose le choix du champ de bataille, et la forme que prendra le combat devra également se conformer au développement de cette manœuvre. Se laisser attaquer, tel sera toujours le desideratum, mais ce ne sera pas toujours possible. C'est dans ce sens aussi que s'exprime Moltke, comme conclusion de son Mémoire. Cette conclusion répondait à une conférence du Major von Döring, où ce dernier recommandait une défensive stratégique avec une offensive tactique : « *Je serais presque tenté d'affirmer le contraire, dit Moltke, à savoir que notre stratégie doit être offensive, notre tactique défensive* ».

Aussi la forme de combat adoptée par les Français en 1870 est-elle à rejeter. Comment celle que Moltke entrevoyait théoriquement devait-elle se présenter dans la pratique ? Ceci restait à démontrer par l'expérience mais certainement elle devait se conformer à la stratégie.

Suivent deux Mémoires qui examinent avec plus de détails les modifications apportées à la tactique par l'adoption des armes rayées. Entre la publication des deux Mémoires, se place la guerre danoise, mais cette guerre n'a pas donné, au point de vue tactique, d'enseignement suffisant. Moltke utilise pourtant le petit combat de Schlutterbach, et en outre la guerre de Crimée et les exemples tirés de ses batailles. Le combat de Hagelsberg en 1813 avec ses attaques à la baïonnette peut peut-être passer pour un exemple un peu vieilli.

Il est difficile de résister à la tentation de suivre pas à pas ces Mémoires, mais on dépasserait ainsi les limites du présent ouvrage. Il est plus utile pour le lecteur, qu'on veut engager à les parcourir, de ne lui donner qu'un court aperçu des matières traitées, en lui citant quelques passages remarquables.

Il s'agit ici de la défensive de front de corps importants, de leur attaque et de leur enveloppement en partant d'une position de rassemblement.

Cette description un peu unilatérale des phases de combat doit être tout d'abord admise comme théoriquement nécessaire, mais il ne faut pas considérer par là la matière comme épuisée, encore faut-il la discuter.

Moltke se sert du corps d'armée comme base de ses recherches dans les deux sens (défensive et offensive) et dans les deux Mémoires ; de cette façon la conclusion ne pouvait faire aucun doute : la défense devait avoir le dessus, l'attaque devenait même impossible contre un ennemi installé dans une position choisie, avec un champ de tir découvert, choisi par lui en avant de son front. L'exemple de Schlutterbach prouve d'une manière irréfutable qu'à cette époque déjà et dans de telles conditions, le fusil se chargeant par la culasse avait une grande supériorité, parce qu'il infligeait à l'ennemi des pertes énormes, sans en éprouver lui-même de bien sensibles. Moltke montre également que le mouvement enveloppant, commencé seulement sur le terrain de l'attaque pour répondre à une contre-attaque effectuée en temps utile, a beaucoup plus de chemin à parcourir, et que dans le cas où les deux adversaires se comportent également bien, elle doit choisir le plus court.

Je n'entre pas davantage dans le détail, très intéressant sans doute, de la répartition la plus favorable des forces dans la défensive et je renvoie le lecteur aux Mémoires eux-mêmes. Je ne lui ferai remarquer qu'une chose, c'est que Moltke place les réserves selon les anciens errements, derrière le centre, au lieu de les placer derrière les ailes, comme c'est devenu à peu près la règle aujourd'hui. Comme les armes nouvelles augmentent, dans de vastes proportions, la puissance d'une position en avant de son front, il y aura plus d'avantages à renforcer le centre par des sections de munitions au lieu de le faire par une accumulation de défenseurs.

Cette expérience manquait encore à cette époque : on n'en tient pas encore un compte suffisant, même de nos jours, surtout aux manœuvres qui, pourtant doivent être pour les troupes la meilleure école de préparation à la guerre. La profondeur des positions, à laquelle Moltke attache un grand prix, n'est diminuée que fort peu par ce procédé ; mais sa force offensive, dont il proclame lui aussi la nécessité, en est très augmentée, en ce sens que cet emplacement des réserves permet de s'opposer directement et par le chemin le plus court à l'enveloppement de l'ennemi. Tout cela s'applique au combat du corps d'armée.

« La seule tactique, dit Moltke, ne permet plus d'envelopper une armée en position. Son front atteint un mille et même davantage. Pour obtenir l'enveloppement, il faut effectuer une marche après laquelle il ne reste plus dans la journée le temps nécessaire pour combattre ». (p. 64).

Cette affirmation est indéniable tant que l'enveloppement succède à une concentration préalable de l'armée. Mais Moltke nous a précisément montré qu'un enveloppement efficace sur le champ de bataille doit être le résultat direct des marches d'approche stratégiques, pendant lesquelles les forces doivent être jusqu'à la fin conservées séparées ; la défensive, elle non plus, ne peut parer à ce danger qu'en supprimant autant que possible les grandes réserves, en d'autres termes, en conservant la séparation stratégique de ses forces. Il est vrai que cette conclusion n'avait pas encore été formulée à cette époque. *Il faut toujours commencer par le commencement*³. Ces Mémoires forment les fondations d'une nouvelle doctrine, qui se trouvent masquées maintenant par la construction qui les a recouvertes. Qu'on s'imagine les généraux anglais du Sud-Africain au courant de cette doctrine : ils n'auraient jamais attaqué comme ils ont fait sur la Tugela et sur la Modder, et sacrifié inutile-

³ En français dans le texte.

ment tant de vies humaines. Ces Mémoires constituent simplement le clef d'une doctrine nouvelle ; Moltke en traitant la question de l'emploi des différentes armes dans leur action commune y a parlé d'or et ce sont ses idées à ce sujet que je veux réunir ici.

Tout d'abord Moltke prévoit déjà d'un regard prophétique l'augmentation de la portée efficace des armes modernes, et par suite l'augmentation de la profondeur des champs de bataille. Depuis cette époque, et même dans la guerre de 1870, ces facteurs se sont accrus dans une proportion sensible, et ils produisent pour la conduite des troupes de toutes autres conditions de temps et d'espace que celles des champs de bataille de Napoléon, qui pouvait, d'un point élevé, embrasser d'un coup d'œil toutes ses troupes massées en vue de la bataille et regarder son adversaire, pour ainsi dire les yeux dans les yeux.

La portée des armes est augmentée : il en résulte naturellement que l'attaque enveloppante de l'assaillant partant d'une position de rassemblement invisible, a plus de chemin à parcourir : aussi les conditions de temps sont-elles augmentées de telle sorte que le défenseur a toute facilité pour établir son flanc défensif, c'est-à-dire pour former un nouveau front : on en trouve l'explication très claire à la page 35. Mais à l'avenir nous demanderons certainement autre chose à notre formation défensive, – nous la voulons, en résumé, capable de former un flanc offensif et nous ne pourrions remplir cette condition qu'en abandonnant les anciens procédés et en plaçant nos réserves non plus derrière le centre, mais sur l'aile qui est menacée ou qui n'est pas appuyée.

En somme, il faut retenir des explications de Moltke que la défensive de front est devenue tellement supérieure à l'attaque de front que vouloir cette dernière devient une faute.

Moltke préconise comme on l'a déjà indiqué une défensive *normale*, et c'est aussi le nom qu'il lui donne page 35,

tout en prévoyant à cette forme normale d'innombrables conceptions et modifications. Le feld-maréchal ne réfléchissait pas combien la masse des *troupiers*⁴ (officiers de troupe) est sensible à de pareilles recettes, avec quelle joie elle les accepte car elles lui épargnent le travail de la réflexion. C'est ce qui explique également tous ces travaux d'épignes, qui inventèrent après 1870 l'attaque normale. Ils prétendaient ébranler, et même réduire à néant, le principe affirmé maintenant par la théorie et par la pratique, d'après lequel l'attaque de front, surtout en terrain découvert et contre un ennemi en position, est devenue une impossibilité.

Les données de Moltke lui-même sur cette question ne peuvent pas nous satisfaire complètement. D'après lui, étant donné qu'on aura choisi le terrain relativement le plus couvert pour l'exécution de l'attaque, on devra amener rapidement les troupes, en ordre dispersé, jusqu'aux distances rapprochées, au lieu de retarder leur marche par l'émission des feux. Cette doctrine dans sa forme impérative ne s'est pas montrée d'une application facile. Toutes ces mesures sont des palliatifs sur lesquels je ne veux pas ici m'étendre davantage : chaque chef pourra les appliquer selon son propre jugement. L'attaque nécessite des procédés essentiellement différents, pour égaler, puis pour surpasser la défense, et cette règle, l'auteur ne la fait pas entrer en ligne de compte, bien qu'elle dût lui être particulièrement facile à concevoir. Il eût fallu pour cela une étude plus approfondie que j'appellerais volontiers stratégique ; on n'en fit pas de semblable avant 1866, ou du moins il ne nous en a pas été transmis de trace écrite.

En particulier, les conditions sont tout autres pour l'assaillant, s'il s'est conformé avec son corps d'armée aux prescriptions de la doctrine stratégique de Moltke et s'il s'est approché sur deux lignes d'opération. Ce procédé lui permet

⁴ En français dans le texte.

d'attaquer sans faire de détours, par les voies les plus courtes, et en partant de deux fronts différents, un adversaire immobile sur ses positions, et lui assure avec les armes nouvelles à longue portée, une supériorité que les attaques d'autrefois n'auraient pu même entrevoir.

Qu'on se représente la position des Français dans le bois de La Garenne et sur le plateau d'Illy. Si dans ce cas l'adversaire tente sur un des flancs de passer à l'attaque, il est évident qu'il manœuvre sur lignes intérieures *tactiques* et ce procédé, avec les armes actuelles, conduit sûrement à une défaite complète, à moins que grâce à des conditions de terrain particulièrement favorables, on ne réussisse à empêcher les différents corps de l'assaillant de concentrer leur feu. Des ruptures par le centre des fronts ennemis, à la Napoléon, sont devenues impossibles. Il me reste donc à prier le lecteur, en parcourant ces Mémoires de Moltke, d'y joindre la phrase suivante qu'il a écrite plus tard, et que j'ai déjà citée dans la partie stratégique de cette brochure. Elle est ainsi conçue :

« Les conditions sont incomparablement plus favorables, lorsqu'on peut concentrer sur le champ de bataille, le jour même de l'action, les forces venant de points différents ; quand par conséquent les opérations ont été conduites de telle sorte que, partant de directions différentes, une dernière marche, fort courte amène les troupes en même temps sur le flanc et sur le front de l'ennemi. Alors la stratégie a fait ce qu'elle a pu faire de mieux et de grands résultats devront en être la conséquence ».

Par cet emprunt, à la stratégie qui ne résulte il est vrai que de l'expérience de 1866, je romps la suite des idées de l'ouvrage. La stratégie seule permet de résoudre le dilemme dans lequel le nouvel armement a enfermé l'attaque.

Il me reste à aborder quelques points de détail, dignes d'une attention spéciale.

Moltke se sert de l'exemple de la bataille de l'Alma, pour montrer l'avantage de la formation en lignes pour l'attaque, contre les formations en profondeur de la défense, et attribue à cette circonstance le succès des Anglais. Il faut reconnaître évidemment que de grandes colonnes profondes et conservées longtemps n'amènent pas à de grands résultats, depuis que c'est la supériorité du feu qui décide des batailles. Mais à cette époque les deux adversaires n'avaient pas encore de fusils se chargeant par la culasse, et les Anglais seuls possédaient des fusils Minié. Aussi cet exemple me paraît-il vieilli. De plus, l'idée d'une marche en avant en longues lignes, sous un terrain accidenté, et sur une longueur d'un ou plusieurs milles, donne forcément à réfléchir. Les difficultés qui s'accumulent en pareils cas se trouvent décrites d'une façon suffisamment explicite à la page 60. Il est douteux cependant qu'avec l'armement de cette époque, une colonne d'assaut unique dirigée sur le point décisif, comme celles de Napoléon à Wagram et ailleurs, n'eût pas réussi à briser les minces lignes rouges. Les Russes furent constamment battus alors, parce qu'il leur manquait l'esprit d'offensive.

Moltke se montre plus loin partisan du procédé qui consiste à s'approcher le plus près possible de la position ennemie, avant d'ouvrir le feu, et cette idée, présentée sous cette forme générale, ne trouve pas de contradicteurs parmi les tacticiens de métier. Il reste entendu que la mise à exécution de ce principe doit toujours rester subordonnée à la situation du moment ; il ne faut pas vouloir fixer de distances précises, la pratique l'a suffisamment démontré. Ainsi Moltke lui-même (p. 52) n'entend pas interdire absolument les feux à grande distance dont l'emploi devient nécessaire dans certains cas exceptionnels, mais il veut n'en confier l'exécution qu'aux meilleurs tireurs.

Quelque plausible que paraisse ce principe, que toute l'armée acceptait alors avec vénération (feux individuels exé-

cutés par les meilleurs tireurs à grande distance et feux de masse aux distances rapprochées), ce procédé a été abandonné. Si des objectifs grands et décisifs se présentent à des distances considérables, mais qu'il soit possible d'atteindre, on ne peut obtenir de résultats qu'au moyen de feux de masse bien dirigés, parfaitement gouvernés, et exécutés sur plusieurs hausses, encadrant ce but. L'étude approfondie du fusil et des propriétés de dispersion qu'il possède nous a donné cette conviction.

J'attire l'attention du lecteur sur quelques maximes isolées très importantes, qui ont certainement conservé leur droit de cité dans notre enseignement tactique. Nous trouvons page 38, la phrase suivante :

« Mais qu'on n'oublie pas que la bravoure, même la plus éclatante, échouera devant un obstacle infranchissable, non seulement devant un fossé d'eau profond de 6 pieds, mais bien aussi devant une ligne absolument découverte et abordable, dans laquelle les feux ont acquis une efficacité écrasante. Un cavalier, si bon qu'il puisse être, ne parviendra pas à pousser le cheval le plus intrépide vers un obstacle qu'il ne peut pas aborder ».

Cette affirmation, que j'ai toujours considérée comme une thèse essentielle de la tactique moderne, n'a pas été suffisamment répandue dans l'armée : sortie de la plume de Moltke, elle aurait probablement paru évidente. Venant de cette source autorisée, elle s'imposera enfin, après les expériences de Saint-Privat et du Point-du-Jour. Le stratège reconnaît donc, avec une remarquable sûreté de coup d'œil, la transformation radicale qui est la conséquence de l'emploi des armes nouvelles dans le domaine de la tactique ; il fait cette constatation le premier, avant même que ces armes ne soient entre les mains de nos adversaires. En prenant cet aphorisme pour base, toutes les dispositions prises pour la bataille de Gravelotte se seraient transformées, sans pour

cela qu'on renonçât à l'offensive. Moltke continue en effet comme il suit :

« Il serait absurde de vouloir affirmer dans un règlement qu'il est interdit à une troupe de s'avancer contre un ennemi établi à couvert ; il faudra que les chefs se rendent compte dans chaque cas de la difficulté de l'entreprise ».

Cette proposition sera pour la postérité l'expression de la vérité ; nos règlements actuels ont d'ailleurs été conçus dans ce sens. L'attaque à travers une plaine découverte, lorsqu'elle deviendra indispensable, devra se servir de procédés de combat spéciaux. Les ouvrages de fortification eux-mêmes, avec leurs faces à l'abri de l'escalade et leurs glacis bien battus, succombent sous l'action de la supériorité du feu et finalement de la baïonnette ; aussi l'attaque en plaine, quand elle devient inévitable, doit-elle utiliser dans leur sens général les prescriptions en usage dans la guerre de siège. En appelant à son secours de semblables procédés, qui sont suffisamment expliqués dans nos règlements actuels, l'offensive, même dans ces cas extrêmes, retrouvera encore sa prodigieuse puissance, contre un défenseur qui a sacrifié sa liberté de mouvement en se cramponnant au terrain.

Nous trouvons encore à la page suivante, dans une remarque, une deuxième pensée de Moltke. Je la transcris ici, en raison de son importance :

« On ne peut imposer à une offensive de tâche plus pénible que celle de franchir une plaine découverte, pour marcher contre un adversaire pourvu des trois armes, et en particulier comme ici (à Solférino) d'une artillerie puissante, et qui s'est posté solidement au delà de cette plaine ».

Et pourtant on ne disposait pas encore à cette époque de la terrible puissance de destruction du fusil se chargeant par la culasse !

Tout comme dans ce cas spécial, Moltke entrevoit clairement la transformation complète que devait subir notre

méthode d'instruction, à la suite de l'introduction des armes nouvelles. Tout d'abord le terrain de manœuvre doit renoncer à son pouvoir d'autrefois avec sa prétention de préparer la guerre, pouvoir que lui avait transmis l'époque de Frédéric et qu'il n'abandonne, même aujourd'hui, qu'avec une certaine répugnance.

Il est indispensable de citer ici des phrases entières de l'ouvrage, avec toute leur puissance de démonstration car jamais, ni auparavant ni depuis, la diminution de l'importance du terrain de manœuvres n'a été décrite d'une façon plus éloquente (p. 39).

Il remarque tout d'abord que nos prescriptions réglementaires d'alors répondaient également aux conditions nouvelles. Cette remarque est très indulgente, car les règlements laissaient le choix entre deux systèmes de combat. Moltke le dit en termes très fins : « *Le règlement nous offre tout ce qui est nécessaire, peut-être même un peu plus* ». L'un des systèmes pouvait être appliqué sur-le-champ de manœuvre, mais était complètement vieilli ; l'autre (les colonnes de compagnie et la tactique des directives) ne pouvait prouver sa supériorité qu'en terrain varié, dans une situation de guerre, et c'est à lui que Moltke voulait désormais borner toute l'instruction tactique. Mais il eût fallu pour cela supprimer officiellement l'autre système tout entier.

Il continue textuellement :

« L'influence des armes perfectionnées ne se montrera donc pas du tout sur le champ de manœuvre mais bien déjà d'une façon très sensible en terrain varié.

« Ce que nous avons appris sur la place d'exercices ne se transforme en quelque chose qui ressemble à un combat véritable que par la combinaison des armes et par l'application qu'on en fait sur le terrain : alors seulement l'exercice devient manœuvre.

« Un soi-disant exercice avec thème nécessite une critique des plus indulgentes. Il y faut faire complètement abstraction non seulement du terrain, mais encore des dimensions : aussi cet exercice devient-il une abstraction, et offre-t-il une image absolument fausse. Comment peut-on s'imaginer la marche d'une masse d'Infanterie en ordre serré dans une plaine, avec une attaque à la baïonnette à 200 ou 300 pas de distance ? Où cette troupe se serait-elle formée, comment se serait-elle jusque là comportée sous le feu ? Nos terrains de manœuvre même les plus grands, ne sont pas assez étendus pour tenir compte des effets de l'artillerie rayée ».

Suit une description charmante et presque comique de la manière dont se déroulerait dans la réalité une attaque contre un ennemi qui se serait établi devant Berlin au Tempelhof. Elle éviterait complètement le terrain d'exercices, c'est-à-dire l'espace où les manœuvres se trouvent limitées là-bas : précisément parce que c'est un terrain d'exercices, c'est-à-dire une plaine découverte.

Moltke conclut ainsi :

« Le terrain des manœuvres reste absolument nécessaire pour l'étude des mouvements réglementaires pour le maniement des masses, mais il ne peut servir qu'aux exercices. Pour la manœuvre, il faut forcément faire entrer en ligne de compte le terrain, les grands espaces, l'initiative de chacun des chefs, et étudier l'action selon les circonstances ».

Le lecteur reconnaîtra donc clairement combien les prescriptions réglementaires actuelles répondent aux idées de Moltke, sans que ces dernières eussent été connues à cette époque. Il faut donc admettre maintenant qu'il en a été l'inspirateur. Les idées étaient en avance, et la publication de son testament contribuera puissamment à détruire l'opposition de ceux qui résistent encore à un semblable emploi du terrain d'exercices. Les lois tactiques de détail, telles que le règlement les établit, peuvent être figurées et mises en lumière sur ces terrains plats. Des actions qui se déroulent

d'après une situation de guerre donnée sont étroitement limitées et devront toujours se borner à mettre en lumière dans leurs péripéties un petit nombre de principes bien définis, sinon on tombe dans « *l'abstraction pure et dans de fausses images* ». L'influence fâcheuse de ces procédés sur le caractère des chefs et sur l'idée qu'on se fera de la guerre, est attestée par Moltke lui-même.

La totalité des idées que ce groupe de propositions contient, n'est pas examinée dans mon analyse : elle ne se proposait pas ce but, d'ailleurs, et ne doit que servir de guide dans cette étude. Je ne m'occuperai plus en détail des remarques concernant les différentes armes prises séparément. Elles trouveront leur place dans le dernier groupe. Je terminerai ici mon étude en résumant les résultats des recherches de Moltke.

Il dit page 31 :

« L'attaque d'une position est devenue notablement plus difficile que sa défense : la défensive pendant la 1^{ère} phase de la bataille offre une supériorité décisive. La tâche d'une offensive stratégique habile consistera à contraindre notre adversaire à attaquer une position choisie par nous, et ce n'est que lorsque les pertes, l'émotion et la fatigue l'auront épuisé, que nous pourrons arriver, nous aussi, à l'offensive tactique ».

Le maître a été amené ainsi à parler en faveur de la défensive offensive. Il est vrai que la pratique seule pouvait démontrer la possibilité d'appliquer ce principe à la méthode stratégique. Mais Moltke n'était pas seul alors dans l'armée à avoir cette conception. L'Instruction de 1861 étudiait cette idée jusque dans ses détails, et réduisait pour ainsi dire le combat à un problème d'arithmétique sur les effets des projectiles des armes se chargeant par la culasse. Moltke ne prit aucune part à l'élaboration de ce document comme son testament le prouve. Il eut paraît-il pour auteur les deux Alvensleben (Gustave et Constantin), et montre quelle conception les esprits les plus distingués se faisaient alors du combat.

La pensée de Moltke dans son ensemble est facile à saisir, mais dans cette déduction, elle s'affine à l'excès. Elle ne gagna pas de terrain dans l'armée, dont l'esprit resta imbu jusque dans les moelles des idées d'offensive tactique, comme le prouva suffisamment l'année 1866.

Mais les idées fondamentales de Moltke elles-mêmes ne furent guère appliquées. On admit tout d'abord, il est vrai, qu'il fallait opposer à l'attaque de l'ennemi le feu de fusil à tir rapide, jusqu'à ce que les renforts fournis peu à peu par la colonne en marche permissent de progresser sur le terrain, comme à Nachod par exemple. Mais cela n'était pas encore de la défensive offensive tactique. Le même phénomène s'était produit dans toutes les guerres précédentes. Jamais en 1866 une « *offensive stratégique habile* » n'a su obliger l'adversaire à attaquer une position choisie par elle. Les positions à occuper ne devaient pas s'offrir selon les besoins de la manœuvre, et on vit bien la fausseté de la maxime d'après laquelle une armée exécutant librement une manœuvre stratégique trouverait facilement une forte position au point décisif (p. 32. II^e paragraphe). La forte position française de Gravelotte à Roncourt par exemple amena un bouleversement de toutes les conditions stratégiques, par le renversement du front.

Jamais en 1866 les corps d'armée, à leur entrée sur les champs de bataille, n'éprouvèrent le besoin de se soumettre à de pareilles conditions. Avec le principe de la défensive offensive on n'eût jamais pu traverser les défilés de la Bohême. En fait d'utilisation du terrain, on dut se borner à répondre à l'occasion par le feu à une furieuse attaque, mais en somme on ne peut pas perdre de vue un seul instant les progrès de l'action. De tout temps, du reste depuis l'invention de la poudre, l'offensive tactique a obéi à de pareilles lois, par exemple Frédéric à Rossbach.

C'est dans l'exécution d'ensemble de la manœuvre prussienne de 1866 que se manifesta le plus clairement

l'impossibilité d'appliquer ce principe. La IIe armée obéit à l'idée stratégique de Moltke en traversant les défilés jusqu'à l'Elbe et apparaît en temps utile, conformément au plan d'opérations. Quant à la 1^{ère} armée, elle poursuit son idée de défensive offensive tactique. Le prince Frédéric-Charles, dans l'ordre qu'il lance immédiatement avant son entrée en action, s'en déclare partisan. Or, c'est à cette idée que sont dus les rassemblements prématurés et les à-coups dans les marches en avant. L'action stratégique subit de ce fait une interruption et un retard notables ; de même, si le Prince se décida de sa propre initiative à attaquer précipitamment, à un moment où il eût nécessairement fallu pour les armées, une direction unique, et où le quartier général se trouvait à Jitschin, ce sont ces pertes de temps du début qui expliquent sa détermination avec le plus de vraisemblance. Mais à ce moment, l'attaque de front ne pouvait plus amener de résultat, et il fallut la remplacer par une attaque venant d'une direction différente. En résumé, la campagne de 1866 prouva surabondamment que les principes tactiques devaient céder le pas à la doctrine purement stratégique de Moltke. Ses prescriptions doivent être suivies sans restrictions et les mesures de détail, en tenant compte des circonstances, doivent être laissées au soin des commandants partiels. On pouvait dès lors appliquer d'autant mieux cette méthode que l'expérience de la campagne mit en lumière un principe tactique tout nouveau. Le procédé le plus sûr pour obtenir la supériorité du feu consiste à faire agir concentriquement sur un même objectif deux fronts différents. Cette doctrine se fit jour à Jitschin sur le plateau de Diebenetz, et enfin dans la cuvette de Königgraetz.

Moltke, avant 1866, était donc lui aussi dans l'erreur, mais ce qui le protégeait comme nous-mêmes, contre les conséquences de cette erreur, c'est la stricte observation de sa doctrine stratégique si supérieure. Il avait recommandé, il est vrai de se laisser attaquer autant que possible dans la première phase du combat. Mais il était loin de penser alors

à un schéma : la libre application de sa stratégie le prouva bien, et il y mit d'autant moins d'arrière-pensée qu'il savait sa propre armée pourvue d'un fusil supérieur. A la fin de la campagne, la barrière que la théorie pure s'était dressée à elle-même en face des nouvelles armes, était tombée. C'est ce que démontrent les Mémoires parus après l'année 1866, et sur lesquels je veux maintenant appeler l'attention du lecteur.

Nous voyons de nouveau Moltke et Niel appliquer d'une manière différente un même principe tactique fondamental. Niel amena le pavillon de la stratégie, à la vue des propriétés des armes nouvelles ; Moltke au contraire le releva d'une main d'autant plus ferme et lui édifia de nouveaux supports. La tactique doit lui obéir sans condition, tant dans les mouvements en avant que dans les mouvements en retraite d'une armée.

Les Mémoires que je vais étudier à présent vont montrer l'influence que Moltke a également exercée sur l'armée dans le domaine de la tactique, et font ressortir la collaboration de ses lieutenants. Il s'agit de deux ouvrages séparés – le Mémoire adressé le 25 juillet 1868 à Sa Majesté, et l'Instruction de 24 juin 1869 pour les officiers exerçant de grands commandements, qui fut la conséquence du premier. Comme l'analyse de leur contenu au point de vue stratégique a déjà été faite plus haut, il ne s'agit ici que de questions tactiques aussi puis-je me résumer en peu de mots. Je m'efforcerai de me rattacher en même temps à ce qui a été dit précédemment. Avant l'année 1870, la doctrine d'ensemble de la guerre en stratégie et en tactique n'arrivaient pas à s'harmoniser complètement. Le temps avait manqué, la voie secrète qu'on suivait était semée d'obstacles, et de plus la tactique en elle-même n'était pas suffisamment départagée entre les différents facteurs dont elle dépendait. Au contraire, dans le domaine de la stratégie, nous voyons ce

but atteint. C'est ce que je veux examiner et prouver par les considérations suivantes.

Le point le plus important pour nous sera d'étudier les réformes qu'avait à accomplir l'Infanterie. Cette arme avait porté pour ainsi dire seule le poids des succès dans la dernière guerre, elle avait montré des vertus brillantes, mais partout ainsi au cours des combats, son action avait échappé aux mains des chefs. Cette faute avait été si générale qu'il fut impossible de l'attribuer aux tendances personnelles et à l'intervention de tels ou tels officiers pris en particulier. Moltke en cherche donc, et avec raison, la cause dans les institutions militaires. On a vu déjà quel soin il mit à réformer dans cet ordre d'idées, les Instructions stratégiques concernant les ordres de marche et les formations. Mais cela ne suffit pas à obvier au mal, son siège était plus profond ; il fallait en même temps réformer le règlement. Étant donné la prédilection bien connue du roi pour le règlement en vigueur, Moltke choisit très prudemment ses expressions pour lui soumettre les propositions qui lui paraissaient nécessaires.

Il dit, à la page 93 de son mémoire :

« Dans les combats presque toujours heureux de 1866, le défaut de commandement en haut, l'action indépendante des unités inférieures en bas, restèrent sans grand inconvénient ; mais dans une campagne nouvelle, ce laisser aller pourrait avoir de funestes conséquences.

« Notre règlement d'Infanterie s'est montré excellent. Il permet, pour chaque situation de combat, de prendre la formation voulue, même celle des demi-bataillons, sans qu'il y ait lieu pour cela de modifier les règles actuelles du Commandement qui sont établies depuis longtemps.

« Il contient même un peu plus que le nécessaire. Les journaux d'opération ne montrent nullement qu'on ait eu l'occasion d'employer ces évolutions artistiques qui ne sont plus exigées aux inspections, mais que l'on continue à prati-

quer. Leur disparition définitive simplifierait le règlement et faciliterait l'instruction des bataillons ».

Il faut remarquer qu'en employant cette expression « *plus que le nécessaire* », Moltke réédite celle que j'ai déjà citée comme caractéristique dans mon analyse d'un mémoire précédent. Ce « *plus* » créa un dualisme dans le choix des moyens, ce qui contribue souvent à pousser à l'arbitraire (titre 5 du règlement de tactique des colonnes de Compagnie). Sa Majesté approuve les remarques d'un Oui noté en marge. Elles étaient destinées à donner un goût au Menu qui allait suivre. Examinons le de plus près.

L'Emploi des colonnes de Compagnie dans le combat y est décrit comme le seul en vigueur, la tactique des $\frac{1}{2}$ bataillons, improvisée par Steinmetz, est rejetée et l'ordre dispersé avec feux de tirailleurs, feux de salve, et enfin attaque à la baïonnette est indiqué comme la forme la plus fréquente du combat.

Mais cette manière d'envisager les phases du combat devait nécessairement amener une organisation nouvelle de ce qu'il faut considérer comme l'unité tactique d'infanterie la plus forte. C'est par là seulement que la cognée fut portée sur les racines du règlement en usage ; le roi dans sa haute sagacité le reconnut bientôt. La partie du Mémoire qui s'occupe de cette question, avec les notes royales portées en marge, et reproduites de la page 95 à la page 102, est le plus remarquable de tout l'ouvrage.

Si ces idées avaient été admises, le règlement de l'infanterie se fût trouvé, dès cette époque, établi sur les bases actuelles. D'après la pensée de Moltke, les régiments d'une brigade ne devaient plus combattre l'un derrière l'autre, mais bien accolés l'un à l'autre. Le Maréchal a-t-il reconnu toute la portée de cette modification ? La question reste sans réponse, car il n'était nullement un tacticien pra-

tique. Il est probable que, comme conséquence de ses propositions stratégiques sur les ordres de marche, il était guidé par la pensée que ce procédé devait assurer au combat de rencontre un développement plus facile et plus naturel. Au fur et à mesure de leur arrivée sur le lieu du combat, les unités recevaient, dans le même ordre, l'indication de leurs objectifs et leurs missions spéciales, et devaient former elles-mêmes leurs lignes successives, dans le sens de la profondeur. Il convient de remarquer ici, pour se faire une idée du développement historique de notre tactique, que cette pensée créatrice, qui nous permet de nous débarrasser de l'ancienne tactique des lignes, ne fut pas énoncée d'abord par Moltke, et qu'elle ne provient pas non plus de ses disciples. Cette pensée ne fut pas non plus le résultat de l'expérience récente de la guerre. Constantin d'Alvensleben, le vainqueur de Jionville, qui, comme commandant de régiment et de brigade, utilisa constamment le terrain d'exercices pour y essayer de nouvelles formations de combat, a employé cette formation avant même la campagne de 1866, y a exercé ses troupes, l'a expérimentée et fait expérimenter. Sa Majesté elle-même vit à cette époque appliquer cette méthode et la rejeter par les mêmes arguments que nous trouvons exposés dans ce Mémoire.

Ce fait est facilement explicable. Un pareil pas en avant ne constituait pas une simple enjambée pardessus un sillon, mais en un véritable saut d'obstacle, qui devait paraître impossible à un homme habitué pendant toute sa vie à tenir compte de cet obstacle. Une pareille révolution était en opposition avec la vieille expérience, qui avait ses racines dans la pure tactique de ligne telle qu'elle avait été transmise par les époques fédéricienne et napoléonienne, avec les attaques en masse d'alors. On s'explique alors très naturellement, au point de vue psychologique et historique, comment une modification aussi profonde dans la tactique n'ait pu être exécutée qu'après la mort du roi. L'Empereur Guillaume était le principal dépositaire de la tactique d'infante-

rie de son temps, depuis les Guerres de l'Indépendance, et celui qui la connaissait le mieux. La seule concession qu'il se laissa arracher se trouve dans les paroles rapportées dans l'Instruction suivante : « *Il peut donc être également avantageux dans certains cas pour la brigade d'Infanterie de s'écarter de la formation normale de combat, dans laquelle les deux Régiments sont placés l'un derrière l'autre, de les accoler l'un à l'autre par leurs ailes, mais en laissant leurs bataillons l'un derrière l'autre en ligne. Le commandant du régiment aurait alors la possibilité d'utiliser ses propres bataillons pour renforcer son front, couvrir ses flancs, et soutenir le combat, tant que le commandant de la brigade ne les aura pas gardés à sa disposition exclusive en « guise de réserves ».*

C'était évidemment une concession : mais les concessions, conduisent le plus souvent, on le sait, à des demi-mesures. Dans le cas présent, elle ne pouvait amener aucune facilité, ni à plus forte raison constituer un remède. La règle devient l'exception ; on laissait bien au colonel le droit d'employer ses forces en unités constituées, mais en principe il avait à les former en lignes. Il est évident que la formation de l'Infanterie en lignes, entourée de pareilles précautions, devait n'en devenir que plus obscure.

Mais les procédés appliqués pendant des générations et devenus de vieilles habitudes ne s'abandonnent qu'à contre-cœur, et la tactique de lignes est si vieille que Friedberg déjà l'avait employée, aussi ce que nous trouvons exposé en grand dans ces mémoires doit s'y reproduire en petit. Tous, du général au caporal, se cramponnèrent à ces vieilles habitudes, et ne s'en détachèrent qu'en résistant, et après des luttes de plusieurs années. Il est impossible de ne pas remarquer que cette idée, qu'on pourrait appeler celle d'Alvensleben, était nouvelle, et la génération qui vit et travaille en ce moment, peut facilement se rendre compte des efforts que nécessite son introduction dans les mœurs militaires, même depuis qu'elle est devenue réglementaire. Il arrive

même bien souvent encore qu'on revient à la conception des lignes, et qu'on y est conduit lorsqu'au cours d'exercices exécutés sur des terrains découverts on poursuit en vain une idée tactique. La méthode des lignes constitue souvent alors le plus commode des expédients. Même dans les bataillons, le Commandant est bien vite prêt à former des lignes, qui lui permettent de garder ses unités à la même hauteur, et d'enrayer ainsi leur initiative par ce moyen mécanique.

Rappelons à cette occasion le mot déjà cité de Moltke : les exercices de ce genre, dit-il, conduisent à des abstractions et à des idées fausses. Le rôle des terrains de manœuvres s'est également modifié, et cette modification doit entrer en ligne de compte, si l'on veut habituer notre Infanterie à l'idée du combat par unités constituées. Nous avons vu suffisamment comment se présente dès lors le nouveau rôle des terrains de manœuvres.

Imaginons maintenant cette loi tactique, lors d'une prochaine guerre, complètement entrée dans les mœurs de l'armée et je veux admettre que tel est le cas partout : cette loi sera en harmonie avec toutes les autres maximes tactiques et stratégiques de Moltke, qui ont été adoptées déjà. D'après cette loi il faudra indiquer à toutes les unités, jusqu'aux plus petites d'après l'ordre de bataille, les objectifs à battre ; les liens tactiques n'en sont pas relâchés pour cela, et les formations de combat dérivent naturellement des formations de marche.

Comme les accidents de terrain ne sont pas en ligne droite, le combat d'Infanterie en ordre dispersé ne comprend plus davantage de front aligné ; l'ordre donné pour le combat, combiné avec les besoins de la situation, qui se modifie constamment, détermine seul son action.

Je ne poursuis pas plus loin l'étude de l'idée d'Alvensleben et de Moltke, je n'y ajoute non plus de détails, et j'affirme simplement qu'elle a été la première à donner une base sérieuse à la tactique d'Infanterie de nos jours. Je vou-

drais prouver par là que ceux qui se mettent en opposition avec notre règlement élémentaire actuel, ou même s'attachent aux formations en ligne, ne sont pas seulement en contradiction avec le règlement, mais aussi avec ses grands inspirateurs qui ont indiqué le chemin de la terre promise des formations rationnelles de combat, sans avoir pu toutefois l'atteindre eux-mêmes. Moltke peut être compté tout particulièrement parmi les créateurs de notre tactique d'infanterie et il devient de jour en jour plus improbable qu'on se détourne des voies qu'il a si clairement tracées pour revenir en arrière. Sans doute ces voies sont susceptibles d'amélioration, à mesure que les facteurs du combat se perfectionnent, mais il est impossible de les détruire désormais, ce serait détruire en même temps un travail intellectuel de 30 années, bien que le règlement lui-même ne date que de 1888.

La mission imposée à l'artillerie est traitée tout à fait d'après les mêmes principes dans les Mémoires dont nous nous occupons ici. Nous devons dans notre étude chercher à rapprocher cette mission de celle de l'infanterie, d'autant que la tactique de cette arme, comme nous l'avons remarqué déjà, dépend plus encore aujourd'hui de celle de l'artillerie qu'à l'époque napoléonienne. Je n'entre pas dans les détails que le lecteur pourra étudier en parcourant lui-même l'ouvrage. Cette arme, elle aussi, a vu de grandes modifications apportées à son armement, jusque dans ces dernières années ; elles lui assurent une mobilité plus grande avec une plus grande efficacité, et le perfectionnement des principes de l'organisation des troupes lui a assuré une situation prépondérante dans l'ensemble de la bataille. Tout cela était l'objet des préoccupations de Moltke. Il faut noter seulement qu'il considère déjà comme une grande erreur de séparer en temps de paix cette arme de l'unité auxquelles elle appartient. Il dit par exemple page 132 : « *C'est du reste à cette séparation du temps de paix qu'il faut attribuer le fait que souvent l'artillerie ne reçut aucun ordre des commandants de*

division, et d'autre part que l'artillerie attendait des ordres dans des cas où elle n'aurait eu qu'à suivre au combat les armes auxquelles elle était affectée ».

En ce qui concerne la tactique de la cavalerie sur le champ de bataille, je ne citerai qu'un passage sur lequel je désire attirer l'attention. Il recommande en résumé l'emploi de la colonne de pelotons pour les mouvements de grands corps de la cavalerie, qui doivent se diriger droit sur le point de l'attaque, c'est-à-dire généralement le flanc de l'adversaire.

« Si ce point peut-être atteint, en faisant aboutir une attaque convergente, venant de plusieurs directions différentes, l'effet en sera d'autant plus considérable et déjouera la plupart du temps les contre attaques de l'ennemi ».

Cette phrase donne au Murat, je dirai plus exactement ici au Seydlitz, de l'avenir, c'est-à-dire au Commandant d'un grand Corps de Cavalerie, une notion exacte de la position à donner au début de la bataille à ses divisions. En laissant aux masses de cavalerie de l'espace pour se mouvoir, on leur permet d'exercer en temps utile une action combinée, bien mieux qu'en les disposant dans une position centrale, ce qui leur fait perdre un temps précieux. Du reste il vaut mieux laisser au lecteur le soin de parcourir lui-même les considérations de Moltke sur l'action tactique des divisions de cavalerie et de la cavalerie divisionnaire ; en ce qui concerne la mission stratégique de l'arme, les citations nécessaires ont déjà faites.

Je crois avoir montré suffisamment, dans son ensemble, l'influence puissante que Moltke a exercée jusqu'à nos jours sur la tactique et je vais résumer plus encore que je ne l'ai fait jusqu'ici les citations tirées de la dernière partie de *« l'Instruction pour les généraux en chef »* (XI. Conduite du combat et poursuite, p. 206 et suivantes). Pour plus de clarté je modifie mon exposé en mettant les idées de l'auteur en harmonie avec les conditions actuelles de la guerre. Au cha-

pitre XI manquent les enseignements de la guerre de 1870, aussi n'est-il plus à hauteur ; il ne peut que nous enseigner où doit nous conduire dans l'avenir la doctrine tactique de Moltke et quels doivent être les progrès à réaliser.

Moltke, nous l'avons dit, a prévu quelle révolution devait s'opérer dans la tactique de l'infanterie. Les règlements des différentes armes ont donné raison depuis à ses prévisions, car la cavalerie elle-même les a suivies d'une façon notable ; elle tend en effet à former ses lignes en tenant compte des unités tactiques. Pour sa tactique de combat (attaques en grandes masses) cette répartition des unités a une toute autre valeur que dans l'infanterie. Mais cette tactique de combat sera d'autant plus simplifiée qu'on réussira mieux à identifier les unités avec les lignes d'attaque. Former ces lignes au début, en tenant compte des unités, mais sacrifier ensuite ces unités à cette formation, au cours d'une action se déroulant rapidement, ne constitue encore qu'une demi-mesure. Il faudra toujours se convaincre qu'en appliquant le principe des unités, les actions d'ensemble seront plus simples à réaliser. D'ailleurs, il n'est aucun principe de tactique qu'on ne puisse appliquer machinalement et d'une manière inintelligible. Il ne se produira plus de combats sérieux sans désordre et sans mélange d'unités ; il faudrait pour cela en revenir aux procédés Frédéricien, ce qui est devenu impossible. Mais ces désordres s'augmenteront encore si on ne fait pas intervenir l'intelligence, qui peut seule diriger la machine et conduit toujours à l'emploi des meilleurs expédients. Le général en chef ne sera pas le seul à utiliser cette faculté qui échappe à la codification. Malheur à l'armée qui voudrait pour chaque cas d'exception prescrire une règle exceptionnelle. Elle s'écarterait complètement de la voie tracée par Moltke.

Dans l'artillerie, il est vrai, il n'y a pas de lignes, il n'y a que des unités. Mais dans l'emploi de cette arme en masse, il est d'autant plus important de conserver cette division en

unités. Dans cette arme, il faut continuer à établir une distinction entre les unités qu'il y a lieu de laisser dans les mains des commandants de troupes, et celles que le commandant en chef garde à sa disposition. Le Mémoire de Moltke tient parfaitement compte de ces principes, qu'on désigne en fractions sous les noms d'artillerie de corps et divisionnaire, ou qu'on leur donne des dénominations différentes.

Telles sont les réformes qui constituent la conclusion du Mémoire de Moltke, et l'Instruction, comme on l'a déjà établi, ne les applique pas encore. La campagne de 1870 seule établit la nécessité de faire des distinctions dans la tactique de combat. La guerre de 1866 avec son fusil supérieur, et sa tactique unilatérale, que nous désignons maintenant sous le nom de tactique du combat de rencontre, avait toujours conduit à des solutions rapides. A l'exception du cas de la 1^{ère} armée à la bataille de Königgrätz, on ne s'était jamais heurté à une position déjà occupée par l'ennemi, pourvu d'un champ de tir découvert, et là l'entrée en action de la II^e armée et de l'armée de l'Elbe, c'est-à-dire une manœuvre supérieure, permit de sortir rapidement d'une situation tactique pénible et sanglante. Il n'est donc pas précisément étonnant de voir que la voix de Moltke, indiquant les difficultés de l'attaque de front, ait résonné comme celle d'un prédicateur dans le désert. Spicheren, Wörth et enfin Gravelotte-Saint-Privat, montrèrent plus tard jusqu'à l'évidence même aux officiers de troupes la vérité d'une doctrine aussi essentielle et en même temps aussi délicate.

Cette doctrine trouve son expression légale dans la distinction établie entre le combat de rencontre et le combat livré contre une position préparée. Il est absolument superflu d'insister davantage sur ce sujet, car cette distinction est parfaitement connue maintenant et suffisamment admise avec tous ses procédés théoriques. On voit dans ces Mémoires que Moltke, en se servant d'expressions pittoresques et

prophétiques, a montré quelles difficultés présenterait dans l'avenir l'attaque de front contre une position préparée. Pour les combats de rencontre, que l'expérience de 1866 a si bien permis d'étudier, l'Instruction fait plus encore. Je me borne à citer une phrase de la page 212 : « *En même temps que l'artillerie se portait en avant, pour occuper ses positions de tir, les troupes étaient dirigées vers les points qu'elles devaient occuper pendant le combat. Tant que leur sécurité le permet, elles restent en formation de marche, car un déploiement prématuré retarderait leur entrée en action et userait notablement leur force* ».

La perte de temps que les déploiements entraînent peut se calculer d'après les longueurs de marche des grandes unités, et cette perte de temps est inutile : elle peut être considérée comme l'adversaire le plus dangereux de la stratégie de Moltke au début de la bataille. On peut démontrer que plusieurs grandes unités de la II^e armée ont engagé de cette façon leurs mouvements avant leur entrée en action à Königgrätz, ce qui a été très préjudiciable à la simultanéité de l'arrivée des troupes sur le champ de bataille. Ce fut la cause du long isolement où restèrent les troupes de la 1^{ère} Division d'Infanterie de la Garde : ces corps virent de ce fait augmenter en même temps leur propre fatigue. Ce n'est pas du reste le seul passage de son testament où Moltke nous met en garde contre des déploiements inutiles, et conseille par suite d'utiliser dans certains cas la tête même des colonnes pendant que le reste continue à serrer, en tenant compte de la force de cette tête, force qui viendra s'accroître peu à peu. Plusieurs de ces thèmes académiques roulaient sur ce sujet ; car l'expérience des anciennes guerres et l'enseignement qu'on en avait tiré avaient fait pénétrer profondément dans l'armée la tendance d'attendre le plus longtemps possible avant de tirer le premier coup de canon, de façon à avoir le temps d'amener ses troupes dans la formation de bataille. La concentration et le combat étaient alors toujours deux actions bien distinctes. Moltke devint ainsi le créateur de la

tactique du combat de rencontre. Mais il manquait alors un motif pour lui opposer la conduite à tenir contre un ennemi déjà installé dans une position choisie, c'est à ce point de vue seulement que la doctrine émise reste incomplète et par suite un peu dangereuse.

Je ne note plus qu'un seul point. L'Instruction dit, page 198, en décrivant le combat de l'infanterie : « *La formation de bataille doit rester toujours souple, tout en constituant une ligne continue* ».

Ce principe, que dans sa généralité je considère comme un peu vieilli, comporte, même à notre époque, beaucoup d'inconvénients et même de dangers. Des espaces ménagés entre les corps, au moment de leur entrée au combat, sont le plus souvent couverts d'une façon bien plus efficace par les feux des deux unités qui les encadrent que par le contact direct de ces unités, obtenu par l'allongement des lignes de tirailleurs. L'énergie et l'ensemble dans le commandement n'empêchent pas dans ce cas de subir des pertes sensibles. Les effets des armes actuelles rendent souvent ces contacts absolument inutiles, et la formation de combat n'a plus besoin aujourd'hui de consister en une ligne continue. Cette vérité était déjà reconnue à cette époque, car dans le chapitre XI de l'Instruction, page 210, se trouve un passage relatif à l'exécution du mouvement enveloppant, et dont le 3^e paragraphe se termine par la phrase suivante : « *Dans tous les cas il y a là pour nous une division des forces* ».

Cette manière d'envisager les choses modifie essentiellement les anciennes formations de combat et les font paraître vieilles. A la bataille de Königgrätz, on trouve déjà des exemples prouvant que le principe du contact dans l'ensemble de la bataille n'a rien perdu de son importance. L'avant-garde de la 1^{ère} division d'infanterie de la garde se hâte d'accourir à l'appel de la division Fransecki vers le bois de Swibwald, pour la soutenir directement, alors que la vraie manière de la soutenir eût été de marcher en avant sur les

hauteurs de Horenhowes, puis sur Chlum. Un contact coude à coude ne résolvait pas le problème. Ce qui se présentait ainsi en grand, nous le voyons se reproduire souvent en petit, même aujourd'hui. Des corps accourant de directions différentes cherchent le plus souvent tout d'abord à prendre entre eux le contact, pour n'agir qu'ensuite simultanément. Cette manière de faire nécessite tout d'abord au moins un détour, mais cause en outre le plus souvent un affaiblissement dans tous les cas où l'action combinée des armes peut être assurée par une marche en avant directe de chaque corps vers un but unique, car un adversaire qui se trouve ainsi entre les deux branches d'une fourche est incapable de défendre sa position. Les idées de forçement qui régnaient à l'époque de Napoléon sont impraticables partout où l'espace découvert est battu par les feux provenant des deux flancs.

Il me reste à jeter un coup d'œil d'ensemble sur les modifications que la technique des armes, et à leur suite les Mémoires de Moltke, ont apportées à la tactique du combat. Il ne nous a pas laissé, sans doute, de recette infaillible permettant de conduire une opération, à plus forte raison de gagner une bataille. Il laisse plus ou moins cette tâche ingrate à des mécaniciens intelligents à tous les degrés du commandement. Par contre, il est facile de se rendre compte de la transformation subie par les divers facteurs du combat par suite de l'augmentation de l'effectif des armées et des progrès de l'armement. Grâce à ces facteurs, la bataille devient la dernière phase de la manœuvre ; le corps d'armée trouve sur le champ de bataille sa mission spéciale, et doit en grande partie savoir la reconnaître lui-même. Un dispositif de bataille unique, comme Napoléon cherchait toujours à l'obtenir, est destiné toujours à disparaître. Ce procédé donna, à Königgraetz et surtout à Sedan, de magnifiques résultats.

Non pas sans doute que, dans toutes circonstances, le vrai procédé consiste toujours à éviter une entrée en action un peu avant le début de la bataille. Cette entrée en action peut avoir quelquefois des avantages très réels ; le cas de Gravelotte-Saint-Privat le prouve de deux façon différentes.

Par ce qui précède, par notre règlement lui-même, nous savons qu'un combat mené uniquement de front contre une position fortement occupée nécessite une tactique toute particulière. Il faut commencer par concentrer ses corps, et préparer l'attaque suivant un plan mûrement combiné comme la guerre de siège. D'ailleurs, il faut bien remarquer que le 17 août 1870 les circonstances favorables, que dans les autres cas la stratégie de Moltke avait soin de préparer, firent fortement défaut.

Les corps de la II^e armée durent abandonner une direction que l'on venait de reconnaître fausse et durent être déployés sur un front absolument différent, en face d'un ennemi déjà installé sur ses positions. La situation était critique le 18 ; une manœuvre tournante discutable, dans laquelle le déploiement et le combat eurent lieu en même temps, ne put réussir que grâce à la passivité absolue de l'armée ennemie.

On peut tirer de cette expérience une conclusion générale : le général en chef, avant la bataille, ne doit pas croire sa mission remplie, lorsqu'il a laissé ses corps d'armée s'écouler sur le champ de bataille dans des directions qui leur ont été désignées et qui les laisse agir d'après leur conception propre, qui est forcément limitée par la nature même des choses. Le général en chef devra bien plutôt avoir le soin de donner à ses forces, dans la dernière marche en avant, un groupement tel qu'elles se trouvent affectées par exemple, à celle des ailes à qui doit incomber l'action décisive. Il suffira souvent pour cela de faire changer de direction en temps opportun les têtes de colonne, puisque les immenses dispositifs de bataille actuels n'ont plus besoin de former

une ligne continue, et que comme on le sait, le centre est devenu pour l'adversaire le point relativement le plus difficile à attaquer. La stratégie et la tactique ont donc subi dans la deuxième moitié du XIX^e siècle de grandes modifications, et Moltke est l'Atlas qui les supporte. Mais elles sont loin d'être définitives, et il serait faux de croire que la doctrine et la science militaire ont atteint maintenant leur apogée. C'était ce que pensaient de leur civilisation les paysans lacustres dont parle Vischer dans sa charmante nouvelle.

Les Mémoires de Moltke nous enseignent, au contraire, que l'art militaire est un art vivant, changeant comme le vent, la femme et la fortune ! Contre ces éléments fugitifs, le marin possède son baromètre et ses instruments, Don Juan sa connaissance du cœur féminin, et le joueur lui-même le calcul des probabilités. Quant au général il en est réduit à tenir compte d'une simplification continue de l'action, à utiliser ses dons naturels, et les qualités de l'armée qu'il conduit. Dans ce dernier ordre d'idées, la confiance de Moltke a toujours été illimitée, quand bien même il eut souvent, au cours de ses campagnes, à réparer des erreurs et des conceptions anormales. Aussi vais-je terminer ma causerie militaire par quelques mots sur Moltke lui-même.

MOLTKE CHEF D'ARMÉE

Moltke était un chef d'armée dans toute l'acception du terme, et non pas seulement le chef d'état-major de l'armée. Cette dénomination peut lui être donnée, ne serait-ce que parce que son auguste maître la lui a attribuée lui-même à plusieurs reprises. Les relations entre l'Empereur Guillaume, son Général en chef et son homme d'État sont à peu près uniques dans l'histoire universelle. Il accordait à ses grands conseillers une confiance sans limites, et leur laissait dans leur domaine respectif toute latitude pour leur œuvre intellectuelle, convaincu qu'un roi ne peut réunir en soi toutes les forces et tous les dons nécessaires à la conduite du navire de l'État à travers les mers agitées par la tempête. Aussi ces deux hommes ne travaillaient-ils que pour lui, et conformément à ses idées. C'est grâce à de tels procédés qu'il sut gagner et accroître son influence personnelle et souveraine sur son armée et sur son peuple, qu'il devint l'empereur allemand, adoré de ses sujets ; il ne gouverna pas seulement, il régna personnellement et particulièrement sur les sentiments intimes et profonds de l'âme populaire.

Ceux de mes lecteurs qui s'attendent de ma part à un long chapitre, destiné à leur développer pour ainsi dire en la codifiant, l'œuvre de Moltke comme chef d'armée, vont être déçus dans leur attente. On ne peut se rendre compte de la valeur de Moltke comme chef d'armée que par l'étude même de ses campagnes ; là encore il a pris soin que les faits se présentassent immédiatement d'une manière rationnelle. Il les a présentés lui-même avec cette hauteur de vues qui lui

assure l'immortalité. Je me contente donc simplement d'inviter mes lecteurs à étudier les faits eux-mêmes. Ils constituent son plus beau testament. Il n'y a pas de recette infaillible, pour vaincre dans les guerres et les batailles, et c'est pour cette raison seule que Moltke ne nous en a pas donné. La tactique au contraire et en particulier la stratégie obéissent à des lois simples et fondamentales : elles sont d'ordre élémentaire, et ce sont elles qu'il nous a léguées avec une ardeur et une clarté qu'aucun capitaine n'avait atteintes jusque là. Il a été le génie de son temps et a marqué une date dans l'histoire des guerres européennes. Les lois auxquelles il a obéi sont en grande partie nouvelles, mais ne sont applicables que dans les pays civilisés : il ne faut pas oublier en effet que la guerre dans les pays incultes sera soumise à des procédés stratégiques différents.

Aussi Moltke présentait-il la stratégie comme un art, aidé par beaucoup de science ; il a mis cette affirmation en évidence au cours de deux grandes guerres. Ces deux guerres sont de réelles œuvres d'art, bien distinctes l'une de l'autre, et si Delbrück considère, avec beaucoup de raison et après une démonstration complète, la campagne de 1866 comme son œuvre la plus importante, la guerre de 1870-71, elle aussi, par sa durée et son développement, offre un champ d'une si vaste étendue, d'une telle variété d'aspects, avec sa suite innombrable de faits d'armes toujours victorieux, que depuis les hauts faits de César, on n'en avait pour ainsi dire jamais vu de semblables.

La stratégie, elle non plus ne sera pas plus invariable que celles qui l'ont précédée ; aussi la recherche de l'imitation est-elle dans ce vaste domaine d'un bien faible secours ; mais par contre, grâce aux lois si simples auxquelles elle obéit, elle constitue la seule base sûre pour notre développement progressif, et c'est dans ce sens que le Testament de Moltke est de la plus haute valeur. C'est la quintessence de la doctrine de Guerre nationale allemande, qui nous

indique les buts à atteindre dans notre instruction ; et qui fortifie autant qu'il est permis de le faire la conscience que nous avons de notre valeur.

CONCLUSION

Je n'eusse jamais pris la parole dans la presse, si le Testament de Moltke eût été offert plus tôt à la publicité. Mais je constatai que dans les ouvrages militaires, la voie la plus importante pour notre instruction était aussi peu suivie que ne l'est à l'heure actuelle le chemin de Gothard. C'était une faute à mon avis.

Je puis maintenant enterrer une hache de combat, car Moltke lui-même est revenu à la vie, et sa parole continue à agir parmi nous. Elle donne une réponse à toutes les objections soulevées jusqu'ici.

Si l'on veut prétendre par exemple que Benedeck, le 28 juin 1866, pouvait attaquer avec succès le prince royal de Prusse je me contenterai de citer les paroles de Moltke : *« Nous ne prétendons pas imposer notre opinion aux incompetents, mais nous sommes persuadés que tout militaire impartial saura discerner lequel des deux adversaires se trouvait à ce moment dans une situation défavorable ».*

Affirme-t-on d'autre part que Benedeck, étant dans sa position derrière le Bistritz et devant l'Elbe, à proximité immédiate de l'ennemi, eût dû suivre le conseil qu'on lui donna d'entamer encore la retraite du 3 juin ? Il suffit d'opposer à cette affirmation la phrase suivante de Moltke : *« La réunion de grandes masses est en soi une calamité. Il faut l'employer lorsqu'elle conduit immédiatement à la bataille. Il est dangereux, en présence de l'ennemi de séparer à nouveau ses corps*

une fois réunis ; il est impossible du reste de les conserver réunis pendant longtemps ».

Ou bien : *« L'armée réunie sur un point ne peut plus être mise en mouvement qu'à travers champs ; pour marcher, il faut commencer par la séparer de nouveau, soit en largeur, soit en profondeur, ce qui est également dangereux en vue de l'ennemi ».*

On peut objecter également que Moltke lui-même n'est pas infallible, c'est vrai. Mais il faut bien reconnaître qu'aux yeux de l'opinion publique, il est moins sujet à l'erreur que tous les généraux contemporains réunis. Il est bien plus facile de donner un tel conseil que de l'exécuter, tant que nous n'aurons pas un filtre capable d'endormir pendant 24 heures d'un sommeil magnétique l'assaillant en train d'exécuter son mouvement enveloppant.

A ceux qui prétendent enfin que la stratégie et la tactique de Napoléon peuvent encore de nos jours servir de prototypes, alors que toutes les conditions de la guerre se sont modifiées, on peut répondre :

« Les progrès de la technique, la facilité plus grande des communications, l'armement nouveau, en un mot les transformations qui se sont produites dans les conditions de la guerre rendent inapplicables à l'heure actuelle, les procédés qui assurèrent autrefois la victoire, et les règles établies même par les plus grands capitaines ».

Clausewitz avait émis déjà une opinion analogue sur la possibilité d'appliquer les exemples tirés de l'histoire militaire, et il ne peut évidemment exister aucun doute sur le grand capitaine que Moltke entendait désigner.

A ceux enfin qui persisteraient à ne pas admettre que l'attaque de front est devenue impossible, sur des espaces découverts et contre une position déjà occupée par l'ennemi, avant qu'on ait acquis au préalable la supériorité du feu, il suffira d'opposer le témoignage même de Moltke.

Une remarque pour finir : ceux qui de nos jours continuent, en appliquant les prescriptions réglementaires actuelles, à se confiner sur le terrain de manœuvres pour y mener des combats d'infanterie dans leur entier développement, devraient bien se rappeler quelle objection Moltke a élevée contre ces procédés.

Il a élevé la voix du fond de sa tombe, et je ne doute pas que cette voix continue à produire ses effets vivifiants.

INDEX

A

Adige (l').....12
Afrique.....76
Alexandre16, 46
Allemands (les).....41, 43
Alma (bataille de l')101
Alvensleben (général
Constantin)106, 112
Alvensleben (général Gustave)
.....30, 106
Amiens.....51
Arcole (bataille d')88
Aspern69, 88
Austerlitz (bataille d')12, 24,
34

B

Balkans75
Beaune-la-Rolande42
Beethoven.....45
Benedeck (maréchal).....36, 82,
129
Berlin.....105
Bistritz129
Blücher (maréchal).....35
Boers (guerre des)14
Bohème..11, 12, 53, 59, 60, 83,
93, 107
Brick-Pfeiffer (Charlotte)46
Bühler (général).....14

C

César.....16, 46, 80, 126
Châlons (bataille de).24, 50, 74
Charles (archiduc)69

Chlum 59, 121
Clausewitz (général Carl von)
.... 11, 14, 23, 29, 31, 37, 40,
90, 130
Cronje 14

D

Delbrück (Hans)..... 16, 126
Diebenetz (plateau de) 108
Döring (major von)..... 95
Dubenetz 36

E

Edelsheim 67, 76
Eipel..... 53, 59
Elbe (l') .. 47, 60, 108, 118, 129
Epigones de Moltke 92, 99
Erzgebirge (l') 75
Etling (lignes d') 42

F

Falkenstein (général) 30
Faust..... 29
Franconie (la)..... 12
Fransecki (division) 120
Frédéric II de Prusse 13, 16, 22,
31, 41, 69, 80, 88, 93, 104,
107
Frédéric-Charles prince 43, 62,
108
Friedland (bataille de)... 22, 24
Friedsberg (général)..... 113
Frunsborg 89

G

Gastein (traité de) 37

Gitschin40
 Gneisenau (maréchal).....82
 Goëthe46, 72
 Görlitz.....40
 Gothard (route du).....129
 Gravelotte (bataille de)..15, 81,
 88, 102, 107, 118, 122
 Guillaume (empereur) .82, 112,
 125

H

Hagelsberg.....95
 Hannibal16
 Hartmann (division de
 cavalerie)70
 Helvètes (campagne des).....16
 Horenhowes.....121
 Hotzler (avant-garde de).....58
 Hünerwasser60

I

Iéna (bataille d')13, 22
 Illy (plateau d').....100
 Iser (l)12, 67

J

Jionville112
 Jitschin-Königinhof.51, 61, 62,
 108
 Jomini (général).....9, 37, 41

K

Katzler (général).....35, 65
 Kollin.....22
 Königgratz (bataille de).....15,
 36, 42, 59, 81, 88, 108, 118,
 119, 120, 121
 Krismanic (général).....82

L

La Garenne (bois de) 100
 Langenhof..... 59
 Langensalsa..... 12
 Laufoch..... 52
 Lauter (la) 49
 Le Mans 51
 Lepa 59
 Lessing..... 46
 Leuthen (bataille de)..... 22, 88
 Lisaine (la) 50, 51
 Lobau 88
 Loire (la) 42, 44, 72, 73

M

Main (campagne du)..... 12
 Marius 46
 Meiffe 40
 Methuen (général Lord)..... 14
 Metz 40, 50, 70
 Minié (fusils) 101
 Modder (la) 14, 97
 Möllendorf (tactique de)..... 29
 Moscou 17
 Moselle (la)..... 49, 50, 70
 Mozart..... 45
 Murat (roi Joachim) 68, 69, 70,
 71, 72, 73, 74, 116

N

Nachod (bataille de) 53, 62, 64,
 107
 Nagy (maréchal von) 51, 83
 Napoléon. 9, 11, 12, 13, 16, 22,
 29, 31, 37, 40, 41, 43, 44,
 45, 50, 67, 68, 69, 70, 80,
 88, 92, 94, 98, 100, 101,
 121, 130

Niel (maréchal).....91, 95, 109

O

Ollech (général von).....93

Olmütz.....83

Orléans.....42, 51, 75

P

Palatinat (le)49

Paris.....42, 50, 51, 65, 72

Pithiviers.....42

Point-du-Jour (le)102

Prague.....83

R

Renaissance (la).....87

Révolution (la).....22

Reyber25, 27

Roatsch-Staudenz (défilé de)53

Roberts (maréchal Lord)14

Roketnitz70, 71

Roncourt.....107

Rosberitz.....59

Rosbach (bataille de) ...22, 88,
107

S

Saale (la).....12, 44

Sarre (la).....15, 47, 81

Schalitz.....62

Scharnhorst (général)10, 14,
22, 23, 25, 40, 46, 94

Schwein Schädel.....62

Sedan (bataille de) .. 42, 50, 74,
81, 88, 121

Seine (la).....65

Seydlitz (général).....116

Silésie.....75

Solférino (bataille de)103

Spicheren (bataille de) .. 47, 81,
118

Steinmetz (général). 30, 62, 70,
71, 81, 111

Strasbourg.....49

Streffleur (général).....83

Swibwald (bois de).....120

T

Tempelhof (général)105

Torgau (bataille de).....40

Trautenau53, 59

Tugela (la).....97

V

Veith (général) .. 48, 50, 55, 62,
63

Vosges (les)75

W

Wagram (bataille de)12, 69,
88, 92, 101

Wallenstein18

Wissembourg (lignes de)42

Wörth (bataille de).....118

Table des matières

Avant-propos	9
Moltke, chef de l'état-major général	21
Mémoires concernant les voyages d'état-major	26
Mémoire de 1858.....	27
Mémoire de 1864.....	33
Mémoire de 1865.....	37
Mémoire de 1870.....	48
Mémoires concernant le commandement	57
Moltke tacticien	87
Moltke Chef d'Armée	125
Conclusion	129
Index	133

Composition et impression numérique
par **ISC**, 51, rue de Paradis, 75010 Paris
Dépôt légal : janvier 2002